

IN LIBRO **VERITAS**

Jules de Gastyne

Le Lys Noir



– Collection Romans / Nouvelles –

Retrouvez cette oeuvre et beaucoup d'autres sur
<http://www.inlibroveritas.net>

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

Table des matières

Le Lys Noir	1
<u>PREMIÈRE PARTIE</u>	2
<u>L'IMPOSTURE</u>	3
<u>I</u>	4
<u>II</u>	12
<u>III</u>	21
<u>IV</u>	30
<u>V</u>	39
<u>VI</u>	51
<u>VII</u>	63
<u>VIII</u>	70
<u>IX</u>	77
<u>X</u>	83
<u>XI</u>	88
<u>XII</u>	93
<u>XIII</u>	97
<u>XIV</u>	103
<u>DEUXIEME PARTIE</u>	108
<u>LE MAUDIT</u>	109
<u>I</u>	110
<u>II</u>	116
<u>III</u>	122
<u>IV</u>	124
<u>V</u>	130
<u>VI</u>	136
<u>VII</u>	142
<u>VIII</u>	148
<u>IX</u>	154
<u>X</u>	161
<u>XI</u>	167
<u>XII</u>	173
<u>TROISIÈME PARTIE</u>	178

Table des matières

Le Lys Noir

<u>LE REVENANT</u>	179
<u>I</u>	180
<u>II</u>	186
<u>III</u>	191
<u>IV</u>	199
<u>V</u>	205
<u>VI</u>	208
<u>VII</u>	215
<u>VIII</u>	221
<u>IX</u>	227
<u>X</u>	233
<u>.....</u>	238
<u>XII</u>	244
<u>XIII</u>	250
<u>XIV</u>	256

Le Lys Noir

Auteur : Jules de Gastyne

Catégorie : Romans / Nouvelles

L'inconnu, coiffé d'un chapeau haut de forme, enveloppé de fourrures élégantes, était jeune, de taille élancée et mince. Mais son visage apparaissait si bouleversé qu'il était impossible de dire si les traits en étaient réguliers et beaux. Il semblait accablé sous le poids d'une douleur trop lourde pour lui.

Licence : Domaine public

PREMIÈRE PARTIE

L'IMPOSTURE

I

C'était l'heure silencieuse—la seule peut-être où, dans les quartiers animés de Paris, s'arrêtent le mouvement et la vie ;—vers trois heures du matin, un homme sortait d'une des maisons de la rue Caumartin, située tout près du boulevard des Capucines. C'était en hiver. La nuit était froide et sèche, et les étoiles brillaient d'un éclat avivé par la gelée.

L'inconnu, coiffé d'un chapeau haut de forme, enveloppé de fourrures élégantes, était jeune, de taille élancée et mince. Mais son visage apparaissait si bouleversé qu'il était impossible de dire si les traits en étaient réguliers et beaux. Il semblait accablé sous le poids d'une douleur trop lourde pour lui.

Quand il se trouva dans le grand air vif de la rue, après avoir poussé brusquement le battant de la porte cochère qui se referma avec bruit, il resta un moment immobile, indécis, comme s'il n'avait pas pu s'arracher à l'endroit qu'il quittait ou s'il n'avait pas su de quel côté diriger ses pas. Puis, brusquement, il se mit à courir... Il se mit à courir du côté de la Madeleine, et, tout en courant, il poussait des soupirs profonds, qui avaient l'air de le déchirer jusqu'au fond de l'âme.

A cette heure, et par cette température sibérienne, le boulevard était désert ... tout plein de silence... C'est à peine si l'on entendait, de temps à autre, le roulement lointain de quelques fiacres attardés...

Pas une lumière ne brillait aux fenêtres ... et des rafales passaient, soulevant des nuages de poussière, hérissant le col de fourrure du fuyard, qui frissonnait involontairement. Arrivé à l'angle de la rue Royale, l'inconnu ralentit sa marche. Il sembla se demander encore ce qu'il allait faire, puis brusquement il se dirigea du côté de la Seine.

A ce moment, une bande sortait d'un restaurant de nuit, poussant des clameurs et des éclats de rire. Il s'en détourna et poursuivit, l'air plus sombre encore, sa marche solitaire.

Sur la place de la Concorde, des bises soufflaient, se croisant ... balayant l'immense espace ... qui se glaçait davantage.

L'inconnu marcha tête baissée contre le vent ... avec une énergie que les obstacles renouvelaient.

Et sur le pont de la Concorde il s'arrêta.

Il s'approcha du parapet et regarda la Seine.

Elle était calme ... sans un frisson...

Le vent semblait n'avoir sur elle aucune prise.

Les étoiles scintillaient sur sa surface limpide, comme des clous diamantés... Des glaçons qui se formaient aux bords faisaient entendre par moments un petit friselis léger de soie que l'on froisse...

Longtemps, l'inconnu resta penché, les yeux sur le fleuve immobile et glacé.

Un combat violent semblait se livrer en son âme, moins tranquille assurément que l'eau dans laquelle il méditait peut-être de se précipiter, et on aurait pu voir à plusieurs reprises des larmes tomber, pressées et rapides, sur les joues blêmes et se perdre dans les poils noirs de sa moustache fine, en même temps qu'on entendait s'échapper de sa bouche ces mots empreints d'une désespérance infinie et qui la déchiraient comme des sanglots :

–Je l'aimais tant ! Je l'aimais tant !...

Puis, brusquement, sa physionomie changea.

Une résolution soudaine, comme un coup de vent qui modifie l'aspect du ciel en emportant les nuages qui le couvrent, dissipa les brumes qui obscurcissaient son front et ses regards.

Il parut renoncer aux idées de suicide qu'il avait—il était facile de s'en apercevoir—un moment caressées... Il cessa de regarder la Seine et traversa le pont pour suivre les quais devant les ruines de la Cour des Comptes, et la Légion d'honneur.

Où allait-il ?

Il semblait le savoir maintenant ... et ne plus hésiter. Le silence et la solitude l'enveloppaient toujours. Son pas résonnait sur le macadam, durci par la gelée, et autour de lui les échos réveillés en répercutaient le bruit...

On pouvait se rendre compte de l'aspect de sa physionomie, qui était régulière et belle ... d'expression peut-être un peu hautaine. Le teint était d'une pâleur mate, les cheveux et les yeux très noirs...

Les pieds et les mains avaient une distinction aristocratique. Tout en cet

homme dénotait la race.

Le chagrin terrible qu'il venait d'éprouver, et dont on voyait encore les ondes passer sur sa chair et la faire frémir, comme la houle sur une mer mal apaisée, ce chagrin, assurément terrible, avait imprimé à sa physionomie un caractère encore plus sympathique et plus touchant. Il y a une beauté particulière sur un visage qui souffre. On dirait qu'un reflet de l'âme l'illumine.

Du même pas régulier, résolu, l'inconnu arriva rue du Bac, s'engagea dans cette rue et la suivit jusqu'à la rue de Verneuil.

Là, il s'arrêta devant la porte d'une maison d'assez riche apparence, mais vieille. Il appuya le doigt sur un bouton de cuivre. Une sonnerie de timbre se fit entendre, et presque aussitôt la porte cochère s'ouvrit avec un bruit sec. Il entra.

Une obscurité complète régnait sous la voûte, mais il connaissait les êtres de la maison, car il se dirigea tout droit, sans tâtonnements, jusqu'à la loge de la concierge.

Là, il frappa légèrement aux carreaux et dit son nom : M. de Brécourt, et il demanda :

–M. Mareuil est-il chez lui ?

–Oui, monsieur.

Il se dirigea vers l'escalier.

Dans le vestibule, il enflamma une allumette–bougie et il monta jusqu'au deuxième étage où habitait M. Mareuil.

Il sonna avec force.

Pas un mouvement ne se produisit dans l'appartement.

Mareuil dormait sans doute ... et son domestique devait coucher au sixième.

De Brécourt attendit quelques minutes.

Et il recommença à sonner...

Ce n'est qu'au troisième coup qu'un bruit de porte qu'on ouvre et de pantoufles traînées sur le parquet, se fit entendre derrière la porte.

Et, presque aussitôt, une voix étonnée, encore tout engourdie de sommeil, demanda, maussade :

–Qui est là ?

–Brécourt.

–Brécourt ?... à cette heure ? s'exclama la voix... Es-tu fou ?...

Qu'est-ce qui te prend ?

–J'ai besoin de te parler tout de suite.

–Entre ... mais que le diable t'emporte !

Et la porte livra passage à un gros corps enveloppé d'une robe de chambre dans laquelle il grelottait, et surmonté d'une tête ahurie coiffée d'un foulard moins cramoisi que son teint.

C'était M. Mareuil.

Il s'effaça pour laisser passer son ami tout en grommelant :

–En voilà une heure !... Je ne sais pas s'il y a encore du feu... Tu dois être gelé... Qu'est-ce qui t'arrive ?

Et il conduisit tout en parlant son ami vers sa chambre à coucher où il espérait que le feu ne serait pas encore éteint.

De Brécourt ne parlait pas, n'expliquait rien ... mais de temps en temps des soupirs profonds s'échappaient de sa poitrine.

Et quand il fut arrivé dans la chambre, sous la lueur de la lampe que Mareuil avait allumée à la hâte, il apparut si livide, si bouleversé, avec une telle apparence de souffrance sur la face, que son ami s'écria, tout ému :

–Est-ce que tu es malade ?

–Non.

–Qu'as-tu alors ?

–Je suis mort.

–Mort ?

–Mort au moral ... mort au physique ... anéanti ... Je vais ... je viens ... je me meus... J'ai l'air de vivre ... mais je ne vis pas...

Mon coeur est mort ... tout est mort !...

Et il se laissa tomber, accablé, sur un canapé.

Mareuil le considérait avec un ahurissement qu'il ne cherchait pas à dissimuler, un ahurissement où se mêlait aussi quelque pitié, car il était bon.

–Il demanda :

–Qu'est-ce qui t'arrive ?

–Tout est fini...

–Quoi ?

–Mon mariage...

–Rompu ?... Avec mademoiselle de Frémilly ?

Incapable de formuler une parole, de Brécourt inclina la tête avec un tel air d'accablement qu'on voyait bien que tout ressort en effet était brisé en lui.

Mareuil s'écria :

–En voilà une nouvelle ! Puis il dit :

–Et vous vous aimiez ?

–Et nous nous aimons toujours ... comme des fous ... moi, du moins...

Elle, je ne sais plus... Ah ! mon pauvre ami !

Et Brécourt porta la main à son front, comme s'il avait craint qu'il n'éclatât.

Mareuil ne parlait plus.

Il le contemplait ... plein maintenant d'une pitié sincère, et aussi un peu surpris qu'un amour brisé pût produire chez un homme comme Brécourt ... un homme qu'il croyait fort, un peu blasé, une telle douleur.

Brécourt reprit :

–Je l'aimais tant !... Je l'aime tant encore !... Je l'aimerai tant toujours !... car il ne sortira pas de moi, cet amour. Il ne sortira pas de mon coeur, de mon sang, de ma chair ... de tout moi !... Il est plus attaché à mon corps que l'âme elle-même... C'était mon souffle, ma vie !

Et maintenant qu'il n'est plus, je n'ai plus qu'à mourir. Mais comment mourir ?... J'ai songé au suicide ... avant de venir ici. Je me suis arrêté sur un pont à regarder l'eau, et si je ne me suis pas précipité ... c'est qu'un reste d'espoir m'est entré au coeur ... un reste d'espoir qui s'est évanoui depuis ... que je n'ai plus et qui ne reviendra jamais... Non, elle est perdue pour moi ... perdue pour toujours... J'ai entendu ce soir des paroles inexorables, et je l'aime, je l'aime à en mourir !

Il s'interrompit et se mit à sangloter.

Mareuil n'osait pas l'interroger.

Il ne devinait pas ce qui était arrivé et il aurait voulu le savoir.

Il murmura pour dire quelque chose :

–Elle ne t'aime plus ?

Il eut un geste d'ignorance.

–Je ne sais pas...

–Mais vous étiez fiancés ?...

–Je devais l'épouser dans un mois.

–Dans un mois ?

–Oui, tout était décidé, conclu, arrangé, à la Madeleine, devant Paris tout entier, qui eût été jaloux de mon bonheur, qui l'eût envié ; qui n'eût pas été jaloux, qui n'eût pas envié l'homme qui avait le bonheur suprême, le bonheur surhumain, surnaturel, d'être l'époux de Laurence ?

Tu la connais, toi, tu sais comme elle est belle ! Tu sais que jamais peut-être mortelle aussi radieuse, aussi parfaite, aussi rayonnante, faite de tant de lumière et de rêve, n'a foulé encore le sol boueux de cette terre flétrie. Tu l'as admirée souvent.

–Oui, fit Mareuil, elle est très belle.

–Très belle ! Et aussi bonne que belle, l'âme aussi lumineuse que son corps de soleil. C'est-à-dire que je ne vis vraiment, que je ne comprends la vie que depuis que je l'aime, et depuis que je m'en croyais aimé !

–Il y a longtemps que vous vous connaissez ?

–Deux ans bientôt.

–Deux ans !

–Je l'avais aperçue un soir, dans un salon... C'était la première fois, ai-je su depuis, qu'elle venait dans le monde. Jusque-là, le couvent avait abrité toutes ses perfections. Elle était venue avec sa grand'mère. Je ne connaissais ni sa grand'mère ni elle. Je ne pus donc pas lui parler. Mais je ne cessai pas, toute la soirée, de rôder autour d'elle. Je ne pouvais pas détacher d'elle mes yeux extasiés. J'appris qui elle était, qu'elle se nommait Laurence de Frémilly, la dernière descendante d'une grande race. Elle avait dans les yeux, sur les traits, la distinction, la grâce des femmes de sa famille dont quelques-unes avaient fait envie à des rois. Et, dès ce soir-là, je me dis qu'il serait bien heureux celui qui, un jour, attirerait sur lui ses regards ... qui serait choisi par elle. Je n'osais pas penser à ce que serait le bonheur d'en être aimé. Mais jamais, au grand jamais, l'idée ne me vint que je pouvais être cet homme. Je me sentais si loin d'elle ... si loin de cette pureté, de cette grandeur, par l'indignité de ma vie ! Tu sais quelle vie j'ai menée, livrée à toutes les dissipations, à toutes les débauches, la vie des jeunes gens riches d'aujourd'hui, joueurs, amis du plaisir.

–Comme moi, dit Mareuil.

–Comme nous tous. Tu n'es ni meilleur ni plus mauvais qu'aucun de nous... Et je ne songeais pas, tu le penses bien, au mariage ... au mariage

avec personne ... moins encore avec elle, qui, je le supposais bien, ne voudrait jamais de moi, n'était pas faite pour moi... Et je songeais à ne plus la revoir, à l'oublier... L'oublier ! Etait-ce possible ?... Quand je fus rentré chez moi, éloigné d'elle, elle était plus présente à mon esprit ... plus entrée en moi, pour ainsi dire, que lorsque je l'avais sous mes yeux. Je ne pouvais pas détacher d'elle ma pensée ... chasser de devant mes yeux l'éblouissante vision qui y était restée ... et sur laquelle seule, maintenant, ils s'ouvraient. Tout mon être était possédé par elle, déjà ... et ne devait plus se reprendre...
As-tu aimé, Mareuil ?

–Jamais comme ça, dit le jeune homme, qui sourit.

–Alors, poursuivit Brécourt, tu ne peux pas me comprendre... Tu ne me comprendras jamais...

–Je n'essaie pas, dit tranquillement Mareuil.

Il avait remué le feu, rallumé les bûches.

Il prit dans une boîte un cigare, car l'histoire, il le voyait, menaçait d'être longue.

Et il en offrit un à son ami.

Celui-ci refusa, inconscient, sans se rendre compte, tout entier à la passion qui le possédait et l'exaltait.

–Non, poursuivit-il, tu ne me comprendras pas, tu ne me comprendras jamais. Enfin, à partir de cette soirée, et sans savoir si je reverrais jamais celle qui était l'objet d'un tel amour, j'aimai ... Mareuil, j'aimai comme un insensé, comme un fou... C'est à cette époque, et sans même que j'eusse au coeur aucun espoir, que vous avez remarqué dans mon existence ce changement qui vous a tant surpris.

–Que tu as lâché la grande Marmor ?

–Et toutes mes habitudes ... les soupers ... le jeu ... les théâtres.

–Nos réunions au Grand-Seize ?

–Tout.

–Enfin, que tu es devenu l'ermite que tu es ?

–Que je me suis efforcé d'être...

–Pendant longtemps, on s'est demandé quelle mouche te piquait. On a fait courir même le bruit que tu étais ruiné... Et plus tard on a compris, quand on a connu ta passion...

–Et qu'a–t–on dit ?

–Encore un homme à la mer !... Et tout de suite on a pensé que cela finirait par un mariage. Du reste, on ne s'étonnait pas trop, car Laurence est vraiment une femme qui n'est pas à dédaigner... Et tu dis que c'est fini ?

–Fini sans espoir, fit Brécourt avec un geste plein d'un tel accablement, que de nouveau son ami eut pitié de lui...

–Mais pourquoi ?

–Je vais te raconter ce qui s'est passé, mais je ne te l'expliquerai pas, car moi–même je n'y comprends rien et je m'y perds. J'ai été tellement assommé par ce coup, si imprévu pour moi et si cruel surtout, que je n'ai pas la perception nette des choses et que mes idées restent encore toutes confuses. C'est pour cela que je suis venu ici, que j'ai voulu confier mon malheur à quelqu'un... Je n'aurais pas été assez fort pour le porter tout seul. Et peut–être que ton amitié pour moi te suggérera quelque chose ... une idée à laquelle je pourrais accrocher un lambeau d'espérance. Je suis si malheureux !... Et peut–être pourras–tu me rendre le service que je vais réclamer de ton obligeance.

–Je suis tout disposé, cher ami, à t'être utile, dit Mareuil, qui était toujours prêt à rendre service à ses amis.

C'était un garçon gros, un peu égoïste, sur lequel les passions et le sentiment n'avaient pas grande prise, mais qui n'était pas insensible aux chagrins des autres et savait y compatir à l'occasion.

–Tu connais Laurence ? dit Brécourt... Tu connais surtout sa grand'mère.

–Je les vois rarement ... mais nos familles ont été liées.

–Tu pourrais peut–être tenter près d'elle une démarche.

–Tout ce que tu voudras.

–Et avoir de madame de Frémilly l'explication qu'elle m'a refusée.

–Parle ... je t'écoute, dit le gros Mareuil.

Jacques de Brécourt parut se recueillir un instant, puis il reprit son récit :

–Il est inutile que je te rappelle avec quelle difficulté j'étais parvenu à vaincre les préventions de madame de Frémilly, qui avait été mise par mes amis au courant de ma vie passée. Madame de Frémilly est une femme charmante, des plus distinguées, une véritable grande dame.

–La dernière douairière du Faubourg, dit Mareuil en lâchant une bouffée de fumée.

–Elle a pour sa petite-fille, poursuit Brécourt, une véritable adoration, un culte même, et elle ne voulait s'en séparer que lorsqu'elle serait sûre que le mari qu'elle lui choisirait la rendrait heureuse.

–Comme si, murmura Mareuil, on pouvait être sûr jamais de ces choses-là !

–Elle prétendait pouvoir l'être... Dans tous les cas, elle était décidée à prendre les plus minutieuses précautions, à étudier elle-même, avec toute sa science de la vie, toute sa perspicacité, le prétendant qui aspirait à la main de sa petite-fille, ce chef-d'oeuvre de toutes les grâces et de toutes les vertus. Je savais cela... Je savais combien il me serait difficile, avec mon passé, d'être agréé de madame de Frémilly, et je voulais commencer par conquérir la jeune fille, qui se tiendrait moins sur ses gardes que la grand'mère, et qui plaiderait ensuite ma cause auprès d'elle... C'est ce qui arriva... J'eus le bonheur d'être remarqué de Laurence, de lui plaire et d'être aimé d'elle, car je suis aimé, j'en suis sûr ... je puis le dire sans fatuité... Un jour enfin-jour que j'avais jusqu'ici considéré comme le plus beau, le plus triomphant jour de ma vie-je fus admis chez madame la douairière de Frémilly... Laurence avait dû parler de moi... A partir de ce jour, je ne vécus plus que pour Laurence... Je n'avais de joie que lorsque j'étais près d'elle... Et quand je la quittais, je ne pensais qu'au moment où je reviendrais.

–On dit que c'est ça le véritable amour, fit Mareuil, l'air sceptique.

–Ah ! continua Jacques sans prendre garde à l'interruption ironique de son

ami, quelles heures j'ai passées alors ... quelles journées !... Je ne croyais pas qu'il fût possible ici-bas d'être si heureux... Quand je franchissais la porte du petit salon où Laurence et sa grand'mère se tenaient d'ordinaire, deux yeux qui avaient pour moi l'éclat de belles fleurs épanouies m'accueillaient en me souriant, et il me semblait que c'était le paradis même qui s'ouvrait pour moi.

–Oui ... oui ... fit Mareuil, indifférent... C'est très joli ... je ne dis pas...

–Je m'asseyais ... poursuivit de Brécourt, sur un petit tabouret ... près de Laurence, à quelques pas de la grand'mère ... et pendant qu'elle brodait, je la regardais, je la regardais, et j'étais heureux ! Nous ne parlions guère... Quels mots auraient pu exprimer ce que je ressentais ?

–Bref, fit Mareuil, que ces détails paraissaient amuser médiocrement ... vous vous aimiez...

–Comme on n'a peut-être pas aimé encore.

–Tous les amoureux disent la même chose.

–Oui. Mais cela n'a peut-être jamais été plus vrai que pour nous deux.

–Plusieurs semaines se passèrent ainsi, reprit Jacques, et un soir, quand Laurence se fut retirée, madame de Frémilly, qui m'avait fait un léger signe de tête pour m'indiquer de rester, me dit :

–Vous aimez ma petite-fille, monsieur de Brécourt ?

–De toute mon âme, madame, répondis-je.

–Vous ne lui êtes pas indifférent.

–Oh ! madame !

J'aurais voulu, pour cette parole, qui en disait pour moi plus qu'elle n'en avait l'air, qui m'indiquait que j'étais parvenu à conquérir la sympathie–sinon l'amour de Laurence, je n'osais pas espérer, encore un pareil bonheur–j'aurais voulu, dis-je, pour cette parole, qui mettait en moi la belle fleur de l'espérance, j'aurais voulu saisir les mains de la douairière, les couvrir de baisers et de caresses. Je n'osai pas.

J'étais si ému, si transporté, que je n'avais trouvé d'autre parole que cette exclamation : «Oh ! madame !» qui n'était pas, comme tu le vois, bien compromettante.

Mareuil se mit à sourire.

–Comme vous êtes drôles, vous, les amoureux ! Vous pensez des choses !

Et l'air un peu supérieur, comme pris de pitié pour l'enthousiasme de son ami, qu'il considérait sans doute comme une faiblesse, il lança vers le ciel plusieurs bouffées de fumée.

–Madame de Frémilly, reprit Jacques de Brécourt, trouva sans doute l'expression de ma physionomie plus expressive que toutes les paroles que j'aurais pu dire pour tâcher de dépeindre mon bonheur. Elle en parut satisfaite, car cela lui démontrait que l'amour que j'avais pour Laurence était profond, sincère.

Elle poursuivit :

–Non, vous ne lui êtes pas indifférent.

Mais elle s'empressa d'ajouter, comme pour corriger sa phrase, qu'elle trouvait encore sans doute trop expressive :

–Elle ne me l'a pas dit... Mais j'ai cru m'en apercevoir, et c'est d'après mes observations que je parle.

–Oh ! madame ! m'écriai–je, puissiez–vous ne pas vous être trompée !

Elle sourit de mon exaltation.

Et elle ajouta finement :

–Franchement, je ne le crois pas.

C'était un aveu.

J'étais aimé ! Laurence m'aimait ! Et elle l'avait dit ! Juge de mon bonheur, de mes transports. J'étais fou !

–Je m'en aperçois, fit Mareuil, tu l'es encore.

–Hélas ! c'est de douleur maintenant, fit le pauvre Jacques.

Et des larmes montèrent à ses yeux.

Il les refoula pour dire :

–Mais je continue... Nous arriverons assez vite à la catastrophe, à la catastrophe inattendue, inouïe, qui a changé en deuil toutes mes joies, qui brise mon bonheur, mon avenir, ma vie !... Mais ce soir–là, je ne prévoyais pas un tel dénouement.. J'étais tout à mes espérances, à mes transports insensés... J'attendais avec anxiété que madame de Frémilly s'expliquât ... me dit où elle en voulait venir, ce qu'elle avait résolu.

Elle ne me fit pas attendre longtemps.

–Vous savez, me dit–elle, combien j'aime ma petite–fille ?

–Qui ne l'aimerait pas ? m'écriai–je.

–Depuis qu'elle vit, poursuivit-elle, je n'ai pas eu d'autre pensée que son bonheur. Il ne m'était resté sur terre que cette affection, toutes les autres m'ayant été enlevées successivement par la mort impitoyable... Je n'ai plus vécu que pour Laurence, qui représentait tout pour moi ici-bas.

–Je le sais, madame, dis-je, et je vous ai enviée bien des fois de pouvoir ainsi lui consacrer toutes les heures de votre vie.

–C'est vous dire, fit-elle, avec quelle appréhension je remettrai à d'autres mains le soin d'une félicité si précieuse.

–Oh ! madame, m'écriai-je, personne ne la cultivera comme moi, cette félicité, que je serais si heureux de voir s'épanouir et grandir au soleil de mon amour !

–Je vous crois, me dit-elle... Je crois que vous êtes sincère ... que vous aimez vraiment Laurence, et comme elle doit être aimée. Mais les hommes sont faibles... L'amour peut endormir pour un temps leurs passions, qui reprennent ensuite, plus impérieuses et plus violentes.

–Je n'en ai plus d'autres au coeur, affirmai-je, que l'amour de Laurence.

–Pour le moment.

–Pour toujours !

–J'ai pris sur vous des renseignements...

Comme j'avais eu un geste involontaire, elle ajouta aussitôt :

–Non pas sur votre fortune... La question d'argent ne me préoccupe guère... Vous seriez pauvre, que je vous donnerais Laurence, si j'étais persuadée qu'elle trouverait près de vous le bonheur... Mais sur votre passé...

–Oh ! madame, fis-je, j'ai fait bien des folies...

–De grandes folies, dit-elle.

–Je ne connaissais pas Laurence... J'y ai renoncé.

–Je le sais, me déclara-t-elle... Depuis quelque temps votre conduite est assez exemplaire... Sans cela, je ne vous aurais pas ouvert la porte de ma maison.

–Sans savoir, dis-je, si je plairais à mademoiselle de Frémilly, si je serais agréé par elle, j'avais rompu avec toutes mes connaissances, toutes mes amitiés, trouvant dans l'amour qui me possédait déjà assez de force pour résister à toutes les tentations, assez de joies pour remplacer toutes les autres... Mais, depuis que j'ai été admis auprès d'elle, depuis que dans mon

coeur s'est glissé l'espoir de lui plaire un jour, je me serais regardé comme le dernier des misérables, si je n'avais renoncé à tout ce qui avait été jusqu'ici un plaisir pour moi.

Je n'avais plus qu'un plaisir : la voir... Et il n'y avait plus pour moi qu'une lumière : celle qui tombait de ses yeux.

Madame de Frémilly approuva encore mes paroles et dit :

–Je vous crois... Je crois à votre repentir... Vous pouvez vous considérer, à partir de ce soir, comme le promis, le fiancé de Laurence.

–Ah ! s'écria Jacques, quand j'entendis cette parole ... te dire ce que je ressentis ... c'est impossible... J'étais comme foudroyé ... foudroyé de bonheur...

Le promis, le fiancé, moi ... et de Laurence !...

Je tombai à genoux.

Je saisis le bas de la robe de madame de Frémilly et je l'embrassai avec des transports insensés.

Mareuil se leva.

C'était trop pour lui.

Il jeta dans le feu son cigare qui venait de s'éteindre.

Et il dit :

–Toi, Brécourt ?

–Moi, Brécourt.

–Franchement, je ne l'aurais jamais cru.

–Et pourquoi ?

–Parce que je te croyais incapable...

–D'aimer ?

–De pousser la folie...

–Où ne l'aurais-je pas poussée ?... Le promis de Laurence ! Son mari bientôt... As-tu songé aux délices que cela me promettait ? Aux félicités surhumaines ?

–Certainement, Laurence est jolie.

–Ce n'est pas parce qu'elle est jolie que j'étais fou, mais parce que je l'aime.

Tu ne comprendras jamais cela, Mareuil, car tu ne l'aimes pas, toi, tu n'aimes pas.

–Et je n'y tiens guère, si l'amour devait me rendre aussi insensé.

Il se fit un silence.

Jacques de Brécourt semblait tout à son extase. On eût dit qu'il avait devant lui la vision de l'image radieuse qu'il venait d'évoquer et que son être tout entier adorait.

Jamais amour si sincère, si ardent et si pur n'avait peut-être encore embrasé une âme humaine.

Malgré son indifférence et son scepticisme même, le gros Mareuil en était frappé, et loin d'être disposé, comme tout à l'heure, à railler son ami, il était bien près de l'envier.

L'amour est donc chose si belle et procure-t-il de telles joies ?

Mais tout à coup, la physionomie de Jacques de Brécourt s'assombrit et il dit :

–Voilà où j'en étais, dans quelles délices supraterrrestres je nageais, sachant le mariage prochain, le jour presque fixé, quand ce soir, il y a quelques heures, madame de Frémilly, comme le soir où elle m'avait dit de rester pour m'ouvrir le ciel, me fit encore, au moment où Laurence nous quittait, le même signe, à peine perceptible, mais cette fois pour me plonger dans les horreurs et les ténèbres de l'enfer. Je ne me doutais naturellement pas de ce qu'elle avait à me dire, et je croyais qu'il s'agissait de quelque dernier détail à régler, d'une clause du contrat peut-être à fixer et qu'elle ne voulait pas débattre devant Laurence, et je revins, après avoir conduit Laurence jusqu'au seuil de la porte, m'asseoir à la place que j'occupais, sans l'ombre d'une appréhension, et les yeux encore tout éblouis de la beauté de celle que je venais de quitter.

Un mot de madame de Frémilly arrêta sur mes lèvres le sourire heureux qui s'y épanouissait, éteignit dans mes yeux la lumière qui y brillait.

–Il faut, me dit-elle brusquement, et dès que nous fûmes seuls, renoncer à nos projets, monsieur de Brécourt.

Je la regardai.

Je ne comprenais pas... Je n'osais pas comprendre. Et pourtant, un frisson avait parcouru mon corps et glacé tout mon sang.

Je demandai :

–Quels projets ?

–Votre mariage avec Laurence, avec ma petite-fille.

Je jetai un cri.

J'aurais vu la terre s'entr'ouvrir, la foudre tomber à mes pieds, que je

n'aurais pas été plus saisi.

Je m'écriai :

–Ai–je bien entendu ?

–Oui, monsieur de Brécourt, vous avez bien entendu.

–Renoncer à Laurence, moi ?

–Il le faut.

–Jamais, madame, jamais !

Je m'étais levé. J'allais et venais à travers le salon, comme un fou. Le sang bourdonnait maintenant à mes temps. Je ne voyais plus. Je croyais m'agiter au milieu d'un rêve, dans un monstrueux et horrible cauchemar.

Je voulais parler. La voix s'arrêtait dans mon gosier desséché.

Je pus cependant bégayer quelques mots à peine compréhensibles.

–Mais, madame, vous ne pensez pas...

–Si, monsieur, dit la grand'mère, inflexible, et qui semblait, froide et ferme comme un roc... J'ai bien réfléchi et ma décision est désormais irrévocable.–

J'eus un cri d'angoisse.

–Mais pourquoi ?...

–Ne me forcez pas, dit–elle, à vous faire connaître mes raisons...

D'ailleurs, je ne les dirai pas... Mais elles sont des plus sérieuses, et il le fallait, croyez–le bien, pour que je me décidasse à vous causer une telle peine et peut–être à Laurence un tel chagrin.

En entendant ces dernières paroles, un peu d'espoir rentra dans mon âme.

–Laurence ne sait donc pas ? interrogeai–je.

–Laurence ne sait rien.

–Ce n'est donc pas, demandai–je encore, parce qu'elle ne m'aime pas, parce qu'elle ne veut plus de moi ?

–Je ne lui demanderai pas, dit la douairière, son sentiment... Mais je lui dirai qu'elle ne peut pas vous épouser, et elle m'obéira...

–C'est donc, fis–je, tout l'être criant de douleur, que vous me trouvez indigne ?

–Je n'ai rien, déclara–t–elle, à dire à ce sujet, mais...

Elle se leva comme pour me congédier. Alors, je vis tout tourner autour de moi...

Il me semblait que la terre allait s'effondrer...

Je m'écroulai à genoux...

–Ah ! madame, m'écriai–je, avec un accent de détresse qui aurait attendri un roc, mais qui la laissa insensible ... ayez pitié de moi !...

Vous savez combien j'aime Laurence, quels rêves j'ai faits !... C'est attenter à ma vie que de me l'enlever maintenant, que de m'en séparer, car sûrement j'en mourrai !... Dites–moi au moins pourquoi vous revenez sur votre parole... Si c'est par ma faute ... parce que je vous ai déplu, et que vous avez quelque reproche à me faire, je tâcherai de racheter ma défaillance par une vie de dévouement, de sacrifices, de... Je m'arrêtai.

Je ne savais plus ce que je disais...

Des larmes grosses comme le doigt roulaient dans mes yeux.

Madame de Frémilly était toujours debout, se dirigeant vers la porte.

Je voyais qu'elle faisait des efforts pour rester insensible. Et avec sa haute taille ... sa pâleur ... son grand air de dignité hautaine, elle avait l'air d'une impérieuse et inflexible statue ... justicière d'une faute que j'ignorais ... et que j'ignore encore.

Je compris que je ne la toucherais pas, que j'aurais avec plus d'espoir imploré un marbre et que je ne saurais rien. Ses yeux, son geste, tout son être me poussaient dehors.

Je ne résistai plus. Et je sortis.

Je sentais que j'allais m'évanouir de douleur.

La porte franchie, je demeurai un moment étourdi, comme assommé, puis je me décidai à descendre ; comme je te l'ai dit, j'ai songé tout d'abord à me noyer, puis j'ai pensé à toi, à ton amitié...

–Que puis–je faire ?

–Voir madame de Frémilly, l'interroger sur les raisons de cette singulière rupture qui me brise à la fois le corps et l'âme. Voir mademoiselle de Frémilly ... lui apprendre ... et savoir si elle approuve la conduite de sa grand'mère, si elle aussi me rejette.

–Je les verrai, dit le gros Mareuil, ému, aujourd'hui même, je te le promets ; à moins...

–A moins ?...

–A moins qu'elles ne me reçoivent pas.

–Pour quel motif ?

–Je ne sais pas... Mais je ferai mon possible pour les voir ... pour leur

parler.

–Après, fit Jacques, si je n'ai plus rien à espérer...

Un geste significatif compléta sa phrase.

Mareuil ne le releva pas.

Il se sentait impuissant devant un pareil abattement, un si complet effondrement d'un être qu'il croyait fort.

Le feu s'éteignait. Une lueur de jour pâlisait les fenêtres.

–Tu devrais, dit Mareuil, te reposer un peu.

–Me reposer ! murmura Jacques de Brécourt.

Et il jeta à son ami un regard si plein d'angoisse et qui disait si clairement qu'il n'y avait plus pour lui de repos et de calme, que Mareuil frissonna.

–Ah ! l'amour ! l'amour ! fit-il pour cacher son émotion.

Et il ne parla plus.

Il laissa Jacques, qui s'était jeté sur un canapé, plongé dans ses réflexions, abîmé dans sa douleur sans nom.



Au cours de la journée qui avait précédé ce que Jacques de Brécourt appelait une catastrophe—et la plus terrible, la plus complète des catastrophes—au cours de cette journée, la baronne douairière de Frémilly—car madame de Frémilly était baronne, bien qu'elle portât rarement son titre—était seule dans le petit salon où elle avait coutume de recevoir, avec sa fille, Jacques de Brécourt—un petit salon Louis XVI un peu fané, mais qui avait été fort luxueux et que Laurence ornait en toutes saisons de fleurs fraîches,—quand une des servantes vint la prévenir qu'une dame désirait lui parler tout de suite en particulier.

Madame de Frémilly posa sur un petit meuble le livre qu'elle lisait et demanda :

—A-t-elle dit son nom ?

—Non, madame la baronne ; elle prétend que c'est inutile, que madame la baronne ne la connaît pas, mais qu'elle a des choses urgentes à dire à madame la baronne, et que madame la baronne ne sera pas fâchée de connaître... C'est une dame très bien ... tout en noir ... qui a le visage fort triste.

Madame de Frémilly pensa que c'était peut-être quelque solliciteuse qui avait besoin de ses services.

Et elle demanda :

—Où est Laurence ?

—Mademoiselle est dans son atelier, en train de dessiner.

—Fais entrer cette dame, dit la baronne. Et elle attendit la visiteuse.

—Celle-ci se montra bientôt.

Elle entra avec hésitation, paraissant fort timide.

Elle semblait jeune, assez jolie, le regard humble et triste, et ses vêtements noirs faisaient ressortir davantage la blancheur de son teint qui était fort pâle.

Elle s'inclina gracieusement devant madame de Frémilly.

Et, avant de prononcer une parole, elle demanda :

–Nous sommes bien seules, madame ?

–Certainement, dit la grand'mère de Laurence, un peu étonnée.

–Personne ne peut nous entendre ?

–Personne, madame.

Et la baronne dit à la domestique, qui était restée là :

–Veille, Suzanne, à ce qu'on ne nous dérange pas !

–Oui, madame.

La servante sortie, madame de Frémilly indiqua un siège de la main à la femme en noir, en lui disant :

–Veuillez vous asseoir, madame, et me dire ce qui vous amène.

La visiteuse semblait hésiter à parler.

Elle releva davantage sa voilette, qu'elle avait seulement levée à demi, et elle commença :

–J'ai appris, madame—oh ! très indirectement—que mademoiselle de Frémilly, votre petite—fille, allait épouser bientôt M. Jacques de Brécourt... Est—ce vrai ?

–Rien n'est plus vrai, madame.

–Ah ! fit la visiteuse.

Et une contraction passa sur sa face et la pâlit encore.

La baronne de Frémilly, qui commençait à être inquiète et qui regardait l'inconnue avec un air inquisiteur, demanda :

–Vous connaissez M. de Brécourt ?

–Oui, madame, pour mon malheur.

Madame de Frémilly tressaillit.

–Pour votre malheur ?

–Oui, si ce que l'on m'a dit est vrai ... et je vois maintenant que c'est vrai, puisque vous venez vous—même de me le confirmer.

La baronne fixait l'inconnue avec une attention où il y avait presque de l'égarément et de l'effroi.

Elle s'écria :

–Vous êtes donc ?...

–J'ai été la maîtresse de M. de Brécourt. Et je croyais bien être sa femme un jour ... comme il me l'avait juré ... mais les serments des hommes !...

La visiteuse porta la main à ses yeux ... et la baronne s'aperçut qu'elle

pleurait.

Elle était fort émue.

Cette révélation bouleversait tous ses projets, emplissait son âme d'angoisse.

Brécourt lui avait donc menti en lui affirmant, comme il l'avait fait, qu'il avait rompu depuis longtemps avec toutes ses liaisons, qu'il n'avait eu, du reste, que des amours de passage ... et qu'il y avait longtemps qu'il était oublié de celles qu'il avait, comme l'on dit, honorées de ses faveurs.

Quelle était cette femme, dont il lui avait si soigneusement caché l'existence ? D'où sortait-elle ? Elle n'avait pas l'air d'une de ces femmes avec lesquelles on passe un caprice et que l'on quitte sans y plus songer.

Sa mise était décente. Elle avait tous les aspects d'une femme tranquille, honnête. Était-ce vrai que Jacques de Brécourt lui avait fait des promesses et qu'il était sur le point de la trahir ?

Madame de Frémilly, pouvant à peine dissimuler le trouble qui l'avait saisie, demanda :

–Mais il y a longtemps ?

–Longtemps ?...

–Longtemps que M. de Brécourt a rompu avec vous ?

–Il n'a pas rompu, madame.

–Pas rompu ?

–Non, madame. Il m'a laissé tout ignorer jusqu'à aujourd'hui... Et c'est par d'autres que j'ai appris...

–Mais vous ne le voyez plus ?

–Plus rarement qu'autrefois ... mais il vient encore.

–Chez vous ?

–Oui, madame.

Madame de Frémilly s'était levée.

Elle était devenue fort blême.

L'indignation plissait sa chair, mettait en ses yeux de rouges flammes.

Elle s'écria :

–C'est impossible !

–Je n'ai pas d'intérêt à vous mentir, madame, dit doucement l'inconnue... Je souffre assez... Et, si vous doutez de ma parole...

Elle sortit de son sein une photographie et la tendit à la baronne.

Celle-ci y jeta les yeux, devint plus livide encore et demanda :

–Qu'est-ce que c'est que ça ?

–Lui, M. de Brécourt.

–Oui, je le vois, je le reconnais.

–Et moi...

–Oui, je vous reconnais aussi.

–Et notre enfant...

–Vous avez un enfant ?

–Oui, madame, un garçon.

–Le malheureux ! gémit la douairière.

–Et vous voyez, madame, expliqua l'inconnue, qu'il n'y a pas longtemps que la photographie a été faite ; la date est au bas.

–Oui, dit la baronne, songeuse, quelques mois à peine. Oh ! le misérable, comme il nous a trompés ! comme il ment !

Puis, avec violence, s'adressant à l'inconnue :

–Rentrez chez vous, madame. Je vous renverrai ce soir votre amant, le père de votre fils !

Et, du doigt, elle indiqua la porte à la visiteuse qui sortit, ne demandant pas autre chose, car elle avait réussi et avait peine à cacher la joie qui brillait sur ses traits.

Elle voulut reprendre la photographie.

–Voulez-vous me la laisser, madame ? demanda la baronne.

–Certainement, madame... Pourtant, je n'en ai pas d'autre.

–Vous pourrez en faire refaire, maintenant, puisque rien ne le retiendra plus ici et qu'il va vous revenir.

–Qui sait ? murmura la femme.

Et elle sortit en poussant un profond soupir ... pendant que madame de Frémilly se laissait tomber, accablée, sur un canapé.

Qu'allait-elle faire ?

Oh ! pas d'hésitation possible !... Rompre ! Chasser cet homme ! Le chasser comme un laquais, dont il avait les sentiments, dont il avait la bassesse et la fausseté !

Mais Laurence, Laurence qui l'aimait !... Quelle douleur ! La pauvre grand'mère sentit des larmes amères, des larmes brûlantes monter à ses

yeux, gonfler ses paupières, ruisseler sur ses joues.

Mais c'était le devoir.

Elle devait défendre avant tout l'avenir, le bonheur de sa petite-fille.

Elle ne lui révélerait rien, de peur de lui faire trop de peine, mais elle la séparerait à jamais de ce misérable qui songeait déjà peut-être, avant qu'elle fût sa femme, à la trahir et qui la trahirait sûrement le lendemain de son mariage.

Ah ! le passé ! le passé !

Et la douairière plongea sa tête dans ses mains, s'abîmant dans le plus sombre désespoir.

Elle avait tant prié ! Elle avait pris tant de précautions pour que sa petite-fille fût heureuse ! Et voilà que les larmes déjà allaient commencer pour elle ; les déceptions, les trahisons, tous les chagrins qui sont le lot ordinaire des femmes, dont madame de Frémilly avait tant souffert pour elle-même et dont elle aurait tant voulu préserver celle qu'elle aimait !

Laurence-Marie-Thérèse de Frémilly, car madame de Frémilly se nommait Laurence, comme sa petite-fille, dont elle avait été la marraine.

Laurence-Marie-Thérèse de Frémilly avait été une des victimes de l'amour, une des victimes, trop nombreuses, hélas, de la duplicité et de l'infidélité des hommes. Dernière descendante de la famille illustre des Oléron-Courlange, jeune, belle, riche, elle s'était éprise, à seize ans, du baron André-Constant de Frémilly—il s'appelait Constant !—un des beaux de la cour de Louis-Philippe, blasé, ruiné, mais un des rois de l'élégance et qui avait, à cheval, la plus fière tenue qu'eût jamais eue un gentilhomme à éperon et à cravache... Elle l'adora, l'épousa malgré l'opposition de tous les siens, et fut délaissée, trahie pour une drôlesse dont son mari était l'amant avant son mariage, huit jours après son union, célébrée en grande pompe, où le roi s'était fait représenter et à laquelle toute la cour avait assisté... Elle passa dans les larmes, dans les affres d'une torturante jalousie les plus belles années de sa jeunesse et, si elle n'avait pas eu son fils, le baron Henri de Frémilly, auquel elle consacra désormais son existence, peut-être eût-elle succombé au chagrin et aux rages silencieuses qui la minaient.

Jamais elle ne devait oublier ces cruelles années passées près de cet homme qu'elle aimait, malgré tout, qui n'avait pas l'air de savoir même qu'elle existât et qui allait porter à d'autres des attentions et une ardeur

qu'elle aurait été si heureuse de voir réserver pour elle.

Le baron fut tué en duel—pour une autre !—et quand on le rapporta chez elle, la poitrine trouée, prêt à rendre le dernier soupir, c'est le nom d'une autre, d'une rivale, qu'elle recueillit, sur ses lèvres ! Elle vécut dès lors dans la solitude, toute à son fils, et refusa obstinément, avec une sorte d'horreur, tous les prétendants qui se présentèrent.

Elle avait aimé une fois. Elle avait été déçue. Elle ne voulait pas recommencer une aussi cruelle expérience. Elle aurait voulu conserver son fils dans ses idées, lui inspirer aussi la terreur du mariage, mais il s'éprit tout jeune d'une jeune fille qu'il ne pouvait qu'épouser et il supplia sa mère de lui accorder son consentement.

Elle ne résista pas à ses prières... Et de cette union, qui fut heureuse, mais courte, naquit Laurence. Puis le baron mourut, suivi de près dans la tombe par sa jeune femme, et de nouveau madame de Frémilly resta seule avec Laurence à élever.

Dès qu'elle vit celle—ci en âge de se marier, dès qu'elle s'aperçut qu'on l'avait remarquée, et que bientôt peut-être on allait chercher à la lui enlever, l'épouvante entra dans son âme... Et quand Jacques de Brécourt se fut déclaré et qu'elle eut appris quelle vie orageuse il avait menée jusque—là, les plus vives appréhensions l'envahirent.

—C'est tout à fait le baron de Frémilly, pensa—t—elle... Le sort de Laurence va être semblable au mien.

Et elle s'efforça de préserver sa petite—fille des poursuites de M. de Brécourt. Mais c'est en vain qu'on essaye de lutter contre l'amour...

On n'y échappe pas plus, quand il doit s'abattre sur quelqu'un, qu'on n'échappe au destin et à la foudre ... et bientôt la baronne fut obligée de s'avouer que Laurence aimait.

Elle surveilla alors plus attentivement Jacques de Brécourt, se rassura un peu en voyant combien sa passion était profonde et sincère, quels changements elle avait apportés dans son existence jusque—là vouée au désordre, et elle avait fini, en présence du chagrin qu'elle voyait envahir sa petite—fille, et la ronger lentement, par ouvrir à Jacques de Brécourt les portes de son hôtel.

Peu à peu, la douairière avait été gagnée par la bonne grâce, par la loyauté de l'amoureux et elle commençait à lui rendre toute sa confiance quand

s'était produite la visite que nous avons racontée.

Alors, tout changea... La grand'mère fut reprise de toutes ses craintes... C'était son sort qui attendait la pauvre Laurence ... sa petite-fille adorée. Jacques de Brécourt ne valait pas mieux que le baron de Frémilly, que tous les autres hommes. Il avait joué une comédie infâme... Il mentait mieux que les autres, sans doute... Là était toute sa supériorité... Mais il mentait ... et il n'en était que plus dangereux puisqu'on se laissait tromper par ses apparences de sincérité.

Toutefois, avant de rompre, la baronne résolut de l'observer encore. Il devait venir passer la soirée à l'hôtel... Elle l'étudierait une dernière fois ... et d'après l'observation qu'elle ferait de son caractère, de sa duplicité,—elle croyait à sa duplicité,—elle prendrait une décision, même sans prévenir sa petite-fille ... car elle voulait préserver celle-ci de l'existence qu'elle avait menée elle-même.

Cette soirée, la dernière qu'il devait passer près de Laurence ... avait été fatale à Jacques de Brécourt. L'esprit prévenu par la visite qu'elle avait reçue et persuadée que Jacques de Brécourt les trompait toutes les deux, sa petite-fille et elle, madame de Frémilly interpréta toutes les paroles du jeune homme, ses plus chaleureuses protestations et ses plus sincères serments d'amour éternel, dans un sens qui lui fut défavorable.

Elle se disait :

—Comme il ment bien !

Elle avait fait une ou deux allusions très discrètes à la visite reçue.

Et Brécourt, qui n'avait pas compris, avait eu pour elle l'air de ne pas vouloir comprendre.

Elle avait été atterrée de tant de perfection dans la dissimulation.

Dès lors, et avant même que Laurence fût sortie, son parti était pris.

Il fallait arracher sa petite-fille aux trahisons, aux duperies, aux lâchetés basses de cet homme.

Il était plus redoutable peut-être que le baron de Frémilly, car il était plus perfide et plus habile. C'est du moins ce que pensa la malheureuse grand'mère, et on a vu ce qui s'ensuivit, comment elle procéda à l'exécution de l'amour le plus saint, le plus pur et le plus haut peut-être qui eût germé et se fût développé dans deux coeurs dignes l'un de l'autre, l'un pur comme la fleur épanouie au premier printemps, l'autre qu'une flamme de passion

avait purifié ainsi qu'un métal souillé passé dans un feu ardent d'où il sort plus brillant et plus net.

La femme vêtue de noir qui avait joué à madame de Frémilly l'atroce comédie que nous avons vue, et qui avait brisé peut-être pour toujours l'idéal bonheur ... le bonheur violent, selon l'expression de Michelet, dont jouissaient Laurence et Jacques, cette femme descendit lentement l'escalier qui menait au vestibule de l'hôtel... Là, elle rencontra un domestique auquel elle demanda, pour dire quelque chose, son chemin et qui lui ouvrit la porte donnant sur la petite cour précédant l'hôtel.

Elle traversa, toujours à pas lents, cette petite cour, car elle marchait comme si elle avait senti sur ses épaules le poids de l'iniquité qu'elle venait de commettre.

Quand elle fut dehors seulement elle se hâta vers un homme planté tout droit au coin de la rue et qui semblait l'attendre.

Cet homme, qui n'avait pas d'âge bien défini, était de haute taille, sans barbe, et avait le visage glabre ... avec de longs cheveux pendant sur ses épaules. Il avait l'air prétentieux, le regard faux.

–Eh bien ? interrogea-t-il.

–L'affaire est dans le sac, dit la femme qui prit tout de suite un air de désinvolture pour dissimuler les regrets et peut-être les remords qui avaient assailli son âme.

–Elle a cru ?

–Tout.

–Et la photographie ?

–Elle l'a gardée.

–Bien.

–Et si elle la lui montre ?

–Il croira voir son spectre.

–Quel spectre ?

–Le spectre de ta soeur.

–C'est donc lui qui l'a fait mourir ?

–Oui.

–Et tu ne me l'avais pas dit !

–J'avais peur que tu ne laissasses échapper quelque mot imprudent...

Comme cela tu n'as pu dire que ce que je t'avais dit de dire.

–Exactement, et mot pour mot.

–C'est ce qu'il fallait.

–Tu le hais donc bien ?

–Mortellement.

–C'est un supplice pire que la mort que tu lui infliges en brisant...

–C'est ce qu'il faut, interrompit l'homme aux longs cheveux ; et il ajouta féroquement :

–Il ne souffrira jamais assez !

La femme ne répondit pas et suivit en silence l'homme dont elle venait de servir si utilement la vengeance.

IV

Pour Madame de Frémilly, la partie la plus dure restait à accomplir. Ce n'était pas de fermer sa porte à l'amoureux Jacques, mais de faire connaître sa décision à sa petite-fille. Bien qu'elle eût le coeur bon et compatissant, la douleur des hommes, dont elle avait conservé en son coeur la méfiance, à la duplicité desquels elle croyait toujours, la touchait peu. Mais déchirer elle-même, de ses propres mains, le coeur de son enfant adorée, de l'enfant dont elle aurait voulu, au prix de sa vie et de tout son sang, assurer l'absolue, la complète félicité, voilà ce qui lui coûtait, ce qui emplissait à l'avance son âme d'appréhensions et même d'une sorte de douloureuse terreur. Pourtant il le fallait. Il était nécessaire que Laurence ne revît plus cet homme.

Elle ne dort pas, et dès le jour paru, dès que les domestiques furent éveillés, elle donna ses ordres. Elle fit tout préparer pour partir le matin même à la première heure.

Elle possédait un château dans le Poitou, un vieux et austère château, où elle allait quelquefois, à l'entrée de l'automne, passer un mois ou deux.

Elle allait s'y réfugier avec sa petite-fille.

Là Laurence pourrait, dans la solitude, laisser saigner sa douleur comme on laisse saigner une plaie ouverte.

Et quand elle crut que la jeune fille devait être éveillée, elle passa dans sa chambre.

Laurence ouvrit les yeux en entendant pousser sa porte, et ses lèvres s'épanouirent en un sourire quand elle vit que c'était sa grand-mère qui entrait. Mais celle-ci était grave et triste... Elle ne sourit pas à son enfant, à cette enfant dont elle se croyait, étant sa grand-mère, deux fois la mère.

Elle était tout à ce qu'elle venait faire là dans cette chambre, à l'exécution cruelle à laquelle elle allait procéder, et qui, par avance, torturait si douloureusement son coeur aimant.

Comme il faisait jour à peine dans la chambre assombrie par les rideaux, elle alla ouvrir la fenêtre, les persiennes.

Et un rayon pâle de soleil entra dans la pièce, faisant étinceler les délicats bibelots de la cheminée et mettant de lumineuses taches sur les vases et les statuettes.

Ce rayon vint frapper Laurence au front et se jouer dans ses boucles soyeuses et dorées, qu'il rendit presque transparentes.

Comme elle était jolie ainsi, rosée par le sommeil, toute éclairée de la joie intérieure qui l'inondait !

Mme de Frémilly ne put s'empêcher de le remarquer et son coeur se serra davantage.

Elle avait des yeux d'un noir bleu, d'une douceur extraordinaire ... le teint le plus éblouissant qu'il fût possible de rêver pour une fille d'Eve à qui Dieu semblait avoir départi toutes les perfections.

Mais ce qui avivait encore cette beauté, ce qui en mettait en valeur, pour parler comme les peintres, toutes ses exquises perfections, c'était l'amour, le bonheur qui en débordaient et qui l'éclairaient comme une lumière enfermée dans un globe de cristal, dont elle fait un éclatant soleil. Et c'est sur ce bonheur, sur cet amour que la femme qui aimait le mieux cette enfant allait tout à l'heure porter une main sacrilège et n'en plus laisser que d'informes débris.

La première pensée de Laurence s'éveillant fut pour l'homme qui était désormais tout pour elle. La première parole qui sortit de ses lèvres fut pour parler de lui.

Elle demanda :

–Il est resté tard ?

–Non, ma chérie, répondit-elle.

–Qu'aviez-vous donc, grand'mère, à lui dire que je ne dusse pas entendre, comme si maintenant quelque secret pouvait subsister entre moi et celui qui bientôt va être mon mari !

Elle répéta ces mots : mon mari ! avec une sorte d'adoration et d'extase qui fit passer un frisson de glace dans toute la chair de la grand'mère.

–Mon Dieu, comme elle l'aime ! pensa-t-elle.

Elle ajouta, toujours mentalement :

–Je vais la tuer !

Et elle hésitait à parler. Elle ne savait comment, par quels mots tendres, assez doux, annoncer le malheur à cette douce enfant, qui ne vivait, à qui la

vie ne souriait que depuis qu'elle aimait.

Laurence, qui avait perdu de bonne heure son père, sa mère, avait eu une enfance triste.

Toutes ses affections, avant de connaître M. de Brécourt, s'étaient enroulées comme des lianes fleuries autour de sa grand'mère et s'y étaient attachées, formant un faisceau odorant et coloré.

Et elle n'avait aimé personne en dehors de sa grand'mère, jusqu'au jour où Jacques de Brécourt, tout radieux et tout triomphant, était apparu dans sa vie.

Alors le faisceau s'était dédoublé.

Une partie des lianes affectueuses s'était détachée et enroulée autour de Jacques sans que madame de Frémilly pût penser cependant qu'elle était moins aimée.

Elle l'était tout autant en effet, mais la somme d'affection que pouvait contenir le coeur de Laurence s'était dédoublée et Jacques de Brécourt n'avait pas eu la plus petite part.

Avant de connaître Jacques, la beauté de Laurence, pourtant déjà remarquable, avait quelque chose de languissant et de morne.

Il lui manquait l'illumination que l'amour peut donner et qu'il lui donna en effet, et c'est ce changement, qu'elle avait remarqué, qui avait fixé madame de Frémilly sur les sentiments de sa petite-fille et sur l'étendue de ces sentiments.

Et c'est à partir de ce moment, pendant que l'enfant s'épanouissait à ses côtés, que son visage de grand'mère, que la crainte avait commencé à assombrir, s'était renfrogné, devenu soudain plus craintif et plus grave.

On comprend dès lors ce que devait souffrir la pauvre grand'mère au pied de ce lit sur lequel reposait sans défiance, la joie au coeur, le tendre agneau si adoré auquel elle allait peut-être porter le coup mortel !

Elle fit un effort, raidit son âme et dit :

–Je vais t'annoncer une nouvelle qui va te surprendre, ma chérie.

–Quoi donc ? demanda Laurence qui avait pâli, pressentant elle ne savait quoi.

Et elle ajouta aussitôt :

–Il s'agit de lui ?

–Non, de nous.–Nous allons partir.

–Partir !... s'écria Laurence.

–J'ai donné des ordres pour partir ce matin même pour notre château de Marconnay.

–Pour Marconnay ... en hiver ?

–Oui, ma chérie.

–Et lui ?

–C'est pour t'éloigner de lui.

Laurence jeta un cri.

–M'éloigner ?

–Oui, ma chérie, te séparer de cet homme qui ne peut plus être ton mari.

Laurence se dressa sur son lit, livide, d'une pâleur de spectre.

Elle s'écria :

Ai-je bien entendu ! Je ne suis pas le jouet d'un rêve, d'un cauchemar ?...

C'est bien vous, grand'mère, qui me parlez ?

Madame de Frémilly soupira :

–Hélas !

C'est bien vous, poursuivit Laurence, qui me dites qu'il faut m'éloigner ... me séparer de Jacques ?...

–Oui, mon enfant, oui, fit la grand'mère, essayant de saisir dans ses bras sa petite-fille et de l'envelopper de ses caresses pour que le coup porté fût moins rude.

Elle ajouta :

–Il faut oublier cet homme.

–Cet homme ! murmura Laurence ... comme vous parlez de lui !

Elle demanda :

–Qu'a-t-il donc fait ?

–Je ne puis pas te le dire, mon enfant ... pas encore ... mais crois-en ta grand'mère, ta grand'mère qui t'adore, qui aurait préféré mourir que de te faire l'ombre d'un chagrin, il n'est pas digne de toi et il faut l'oublier !

Laurence soupira : L'oublier !

Elle ajouta, violente, ardente :

–Oublie-t-on le soleil quand il vous a échauffé de ses rayons ? Est-ce que la fleur à qui il a donné la couleur et la vie l'oublie ?... Est-ce vous, grand'mère, qui me parlez ainsi ?

–Moi, mon enfant, moi qui connais les hommes, qui ai souffert par eux.

–J'aimerais mieux souffrir par Jacques et n'être pas séparée de lui !

–Pourtant, s'il te trompait, s'il ne t'aimait pas... S'il en aimait une autre... Et si tu le voyais ?

–J'essaierais de le ramener à moi.

–Mais tu souffrirais cruellement.

–Moins cruellement que si j'en étais séparée.

Et puis, reprit l'enfant, ce n'est pas vrai. Jacques ne peut pas en aimer une autre. J'ai foi en lui. Je connais son âme, comme il connaît la mienne. Avouez–moi que c'est pour m'éprouver, grand'mère, ce que vous venez de me dire, que nous ne partons pas, que nous ne nous éloignons pas de Jacques.

–Je l'ai chassé ! dit madame de Frémilly, impitoyable.

–Jacques !

–Je l'ai chassé de notre maison et il n'y remettra plus les pieds.

En entendant ces cruelles paroles, rendues plus cruelles encore par le ton dont elles avaient été dites, Laurence poussa un faible cri, semblable à celui d'une brebis dont un couteau vient d'ouvrir la gorge, et elle retomba sur son lit, si pâle, les lèvres si décolorées, que madame de Frémilly la crut morte.

Elle se jeta sur elle en sanglotant et en criant :

–Ma chérie, ma petite–fille... Je l'ai tuée, je l'ai tuée !...

Elle sonna à tour de bras pour appeler au secours.

Les servantes accoururent de tous les côtés.

Et madame de Frémilly leur cria, affolés :

–Un médecin, vite ! vite !

–Mademoiselle est malade ?

–Oui, allez !

Mais déjà Laurence avait ouvert les yeux. Une légère rougeur colora ses joues... Elle entourait en pleurant le cou de sa grand'mère.

–Ah ! grand'mère, grand'mère ! gémit–elle. Elle ne pouvait pas dire autre chose... Elle ne trouvait pas de mots pour exprimer ce qu'elle ressentait, pour dire l'intensité de sa douleur.

La grand'mère, qui mêla ses larmes aux siennes, dit :

–Pleure, mon enfant, pleure, ma petite–fille, cela te fera du bien.

–Je l'aime tant ! soupira la malheureuse.

–Oui, tu l'aimes beaucoup.

–De toute mon âme.

–Quel malheur ! mon Dieu, quel malheur ! soupira la pauvre grand'mère.

Laurence dit :

–Je ne le verrai plus ?

–Non, il ne faut plus le revoir.

–Qu'a-t-il fait ?

–Il te mentait, comme tous les hommes.

–Il me mentait ?

–En te disant qu'il t'aimait.

–Oh ! non, grand'mère, je ne le croirai jamais.

–C'est une autre femme, dit madame de Frémilly, qu'il aimait.

–Une autre femme ?

–Qu'il allait voir en sortant de chez toi, en sortant de te faire des serments qu'il lui avait déjà faits à elle.

–Oh ! grand'mère, je ne croirai jamais cela !

–C'est cette femme qui est venue, que j'ai vue, cette femme aimée de M. de Brécourt.

–Et si elle vous avait menti, grand'mère ?

Pour toute réponse, madame de Frémilly sortit de son sein la photographie que la visiteuse lui avait remise.

Laurence la fixa un instant de ses yeux hagards, comprit, et tout son sang sembla se tarir dans ses veines. Elle devint si pâle que sa grand'mère crut qu'elle allait s'évanouir de nouveau et s'élança pour la recevoir dans ses bras.

Mais Laurence ne perdit pas connaissance, cette fois.

Elle se raidit, continua à regarder l'image avec une expression horrifiée. Toute sa foi l'abandonnait, et toutes ses illusions s'effeuillaient.

On eût dit que son coeur, ouvert à l'amour, au bonheur, s'était refermé soudain et desséché comme une tendre fleur qu'un vent aride vient de brûler.

Elle ne croyait plus à rien, puisqu'elle avait été trompée par lui, par lui qu'elle mettait au-dessus de tous les hommes, à qui elle attribuait toutes les vertus, dans lequel elle avait eu foi comme en Dieu lui-même.

Elle demanda d'une voix mourante :

–Il aime cette femme ?

–Il l'a aimée ... il l'aime peut-être encore ... il allait la trahir ... l'abandonner pour toi, elle et son enfant.

–Ainsi cet enfant ?...

–C'est son fils. C'est leur fils. Tu avais volé à cette femme son soutien, le père de son enfant.

Laurence n'en entendit pas davantage.

Elle courba le front, ce beau front si resplendissant quand la lumière de l'amour l'éclairait, et maintenant tout assombri, et elle dit :

–Partons, grand'mère.

–Quand, ma chérie ?

–Tout de suite.

–Je vais donner des ordres, dit madame de Frémilly.

Une heure après, elles avaient quitté toutes les deux l'hôtel de la rue Caumartin.

Et quand M. Mareuil, l'ami de Jacques de Brécourt, qui s'y était présenté l'après-midi, revint vers celui-ci, qui l'attendait avec une impatience plus facile à comprendre qu'à exprimer, il ne put que lui dire ceci :

–Je n'ai vu personne.

–Elles ne t'ont pas reçu ?

–Elles sont parties.

–Parties ? s'écria Jacques, qui se leva tout blême, effrayant à voir.

–Toutes les deux, dans la matinée, paraît-il.

–Elle l'emmène, fit Brécourt. Elle l'emmène pour que je ne la revoie plus.

Tout est fini. Elle veut nous séparer, nous séparer à jamais !

Et le pauvre garçon se laissa tomber accablé sur un siège près de lui.

Il ajouta :

–Elle l'emmène. Et elle ne m'aime pas, elle, puisqu'elle l'a suivie ... puisqu'elle a obéi sans résistance, sans m'avoir averti, sans un mot, sans rien. Hier, elle ne m'a rien laissé soupçonner ... et pourtant elle savait, elle devait savoir. Que s'est-il passé ?

–Je ne sais rien de plus, dit Mareuil. Elles sont parties brusquement.

Personne ne s'y attendait.

–Elle est partie et je reste là, ignorant tout, sans qu'on m'ait expliqué...

Il demanda :

–On ne sait pas où elles sont allées ?

–Dans un de leurs châteaux, en Poitou.

–A Marconnay... Ah ! je les poursuivrai jusque-là et je saurai pourquoi elles m'ont abandonné.

–Les femmes sont changeantes, dit le sceptique Mareuil... Peut-être ne t'aime-t-on plus.

–Peut-être, fit Jacques de Brécourt assombri.

–Et alors, dit son ami, tout ce que tu feras...

–C'est possible, en effet, qu'elle ne m'aime plus, murmura Brécourt, et alors je n'aurai plus qu'à mourir !

Il cessa de parler et resta abîmé dans ses réflexions, plus sombres et plus menaçantes que les plus sinistres ciels d'orage.

Il en sortit quelques instants après pour dire :

–Oh ! si elle en aimait un autre !

–Eh bien ? interrogea Mareuil.

–Je le tuerais ! fit Jacques avec violence.

–Tu deviens tragique, dit Mareuil, comme un amant de mélodrame.

–C'est peut-être que jamais amant de mélodrame n'a aimé une femme comme j'aime Laurence.

–Bah ! tu feras comme les autres, tu te consoleras, et dans un an tu n'y penseras plus.

–Non, dit Jacques, car je serai mort.

–Tu es sinistre, fit Mareuil... Viens avec moi au tir, cela te distraira... Il y a une poule... Tu tirais bien autrefois. Tires-tu toujours ?

–Je ne sais pas. Je vais partir.

–Où ?

–Là-bas.

–A Marconnay ?

–Oui. Je veux en avoir le coeur net. Je la verrai. Elle m'expliquera...

–On ne te recevra pas.

–Je pénétrerai de force jusqu'à elle.

–Une escalade ?

–S'il le faut. Elle ne peut pas me laisser ainsi, après les serments qu'elle m'a faits, les rêves qu'elle m'a laissé entrevoir. Il faut que je sache ce qui l'a changée, pourquoi, à la veille même de notre mariage, on me chasse de chez elle sans raison ; car on m'a chassé, Mareuil, chassé, comme si j'avais commis quelque acte indigne. Je ne puis pas supporter un tel affront, si je pouvais à la rigueur me consoler de mon amour perdu ; mais je ne m'en consolerai pas et cela m'est plus sensible, hélas ! que l'affront subi. Mais qu'ai-je fait ? Qui a pu éteindre en son coeur la flamme dont elle brûlait pour moi et dont elle semblait heureuse de brûler, elle me l'a dit ! Je ne la soupçonne pas, je n'y comprends rien. Mon esprit se perd. Et je ne vois, je ne comprends qu'une chose, c'est que je ne puis rester ainsi dans cette incertitude, dans ces tortures, et que j'irais chercher, fût-ce au fond des enfers, le mot de cette énigme !

–Je n'essaierai pas de te retenir, dit Mareuil ; je conçois ton état d'âme, bien que je le trouve un peu exagéré ; mais quand on aime !...

–Je vais prendre le train, ce soir, déclara Jacques, et demain, je l'espère, je serai fixé.

V

Jacques de Brécourt ne devait être fixé ni le lendemain, ni les jours suivants. Mais avant de raconter ce qui se passa au château de Marconnay, nous allons suivre d'autres personnages dont le rôle, encore obscur, devait avoir sur la suite de cette histoire de si tragiques conséquences.

La visiteuse mystérieuse de madame de Frémilly s'était éloignée avec l'homme qu'elle avait rejoint, et avec qui elle avait eu le court entretien que nous avons reproduit, du côté de Montmartre. Elle avait pris la place de la Trinité, monté la rue Blanche et suivi le boulevard extérieur jusqu'à l'entrée du passage de l'Elysée-des-Beaux-Arts, ruelle étroite, obscure même en plein jour, et où la bise sifflait, l'hiver, lamentablement. Elle était, nous l'avons dit, entièrement vêtue de noir, l'air humble et assez convenable, la figure souffreteuse et triste. Elle ne parlait plus. Elle marchait docilement aux côtés de son compagnon, qui, satisfait sans doute de la réussite de son odieuse machination, portait haut la tête et avait l'air de s'offrir à l'admiration de tous les passants. C'était un homme encore jeune et de visage déjà flétri, portant de longs cheveux et dont la mise annonçait une détresse cachée.

Il était vêtu, en effet, d'un paletot dont l'étoffe était abominablement râpée aux coutures et dont le col était orné d'une fourrure bon marché et usée où le cuir apparaissait par endroits. Il était coiffé d'un chapeau de feutre à larges ailes, décoloré par les pluies, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir la démarche hautaine de l'homme qui se croit le point de mire de tous les regards. Son nom était aussi prétentieux que toute sa personne, il se nommait Régulus Boulard et était aide-préparateur chez un grand photographe du boulevard. Sa compagne s'appelait Noémie Dartel.

A l'entrée du passage, Régulus demanda à Noémie :

–Tu as pris la clef ?

–Oui.

–Et tu l'as enfermé ?

–Le petit ? A double tour.

–Et qu'est–ce qu'il a dit ?

–Il pleurait.

–Il geint toujours.

–Dame ! il s'ennuie, cet enfant, à ne pas sortir.

–Tu ne voudrais pourtant pas que je le ballade sur les boulevards.

–Non, mais de temps en temps on pourrait lui faire prendre l'air.

–Pour lui donner des goûts de vagabondage. Non non, laisse–moi l'élever. Je sais ce qu'il faut aux enfants. Et j'en ferai un homme !

–Son pauvre père, gémit Noémie, qui l'aimait tant !

–Pourquoi l'a–t–il abandonné ?

–Ce n'est pas lui qui l'a abandonné, c'est moi qui l'ai emmené.

–Oui, à la suite de vos histoires. Je n'ai pas à y mettre le nez, mais pour le moment, c'est moi qui nourris le gosse, et c'est bien le moins que je l'élève à ma façon.

–Je ne dis rien, mon ami.

–Mais si ; à t'entendre, on croirait que je martyrise ce petit. Fais–moi passer tout de suite pour un bourreau d'enfant.

Noémie ne répondit pas. Elle savait trop ce qu'elle devait penser des tendresses de l'homme auquel elle avait associé sa vie.

Du reste, le couple était arrivé devant l'hôtel meublé où il occupait un logement plus que modeste situé sous les toits.

Il s'engagea dans un escalier étroit qui restait noir, même en plein jour, et si froid qu'en mettant le pied sur les premières marches, Régulus et Noémie sentirent un frisson parcourir leur corps.

On eût dit qu'ils pénétraient dans l'humidité glacée d'une cave.

Ils hâtèrent le pas et montèrent jusqu'au cinquième sans rencontrer personne.

Comme ils arrivaient devant leur porte, ils perçurent de lointains et faibles gémissements.

Régulus se tourna vers sa compagne, l'air farouche.

–Il gémit encore ?

Noémie avait pâli.

–Oui, dit–elle, je crois qu'il pleure toujours.

–Attends, dit le préparateur, je vais sécher ses larmes, passe–moi la clef !

–Je t'en prie, fit la femme en joignant les mains, ne le bats pas ! J'ai fait tout ce que tu as voulu.

–Quoi donc ?

–Cette démarche. Et je t'assure qu'elle m'a coûté ; je savais que je commettais une infamie ! Et si ce n'avait pas été pour mon enfant...

–Eh bien ?

–Je ne t'aurais pas obéi.

–J'aurais voulu voir ça ! fit Régulus menaçant.

Et il introduisit la clef dans la serrure.

Au bruit fait à la porte, les plaintes avaient cessé brusquement.

Noémie dit aussitôt :

–Tu vois, il ne pleure plus.

–Parce qu'il m'a entendu.

Il pénétra dans une pièce pauvrement meublée, aux tentures fanées et usées.

Il traversa vivement pour aller vers une porte percée au fond de cette pièce, et qu'il ouvrit avec une autre clef que Noémie lui avait donnée.

Et alors un spectacle lamentable frappa les regards du misérable et de sa compagne.

Sur une sorte de grabat aux couvertures pourries de crasse et de saleté, un enfant était étendu, amaigri et décharné comme un petit squelette.

Il pouvait avoir de quatre à cinq ans.

Les traits étaient délicats et fins.

En voyant la porte s'ouvrir, il s'était mis à trembler de froid et de peur.

L'air était glacial dans la pièce étroite, qui ne prenait jour que par une petite lucarne donnant sur le mur de la maison voisine, et il y faisait constamment nuit.

–Ah ! s'écria-t-il, tu gémis, quand nous ne sommes pas là, pour attirer l'attention des voisins ! Attends, je vais, moi, te faire pleurer pour quelque chose !

Il leva le fouet.

Noémie arrêta son mouvement.

–Je t'en supplie !

Puis, s'adressant à l'enfant :

–N'est-ce pas, Daly, tu ne le feras plus, tu ne pleureras plus ?

Pourquoi pleurais-tu ?

–J'ai peur, maman, quand je suis seul.

–Mais, mon enfant, je ne puis pas passer ma vie à te garder. Il faut que je travaille, que je sorte.

–Pourquoi ne m'emmènes-tu pas avec toi ?

–Parce que ce n'est pas possible, mon pauvre petit.

–En voilà assez ! fit brusquement le préparateur. Pas tant d'explications !

Et, cinglant d'un coup sec le visage de l'enfant :

–Voilà, fit-il, pour t'apprendre à être sage une autre fois.

Le petit poussa des cris affreux.

Dans la pénombre, la mère aperçut sur le visage pâle de légères taches rouges.

C'était du sang.

Elle devint folle.

–Misérable ! hurla-t-elle, en se tournant vers Régulus... Tu veux donc me le tuer ? Et pourtant, tu sais ce que tu m'avais promis. Mais je vois maintenant ce que vaut ta parole. Et je ne te céderai plus, je ne servirai plus tes basses rancunes.

Le préparateur haussa les épaules.

–Tais ton bec, fit-il rudement.

Et il leva de nouveau son fouet.

–Tu me frapperais, moi aussi ?

–Je me gênerais.

–Lâche ! frapper une femme et un enfant !

–Assez, hurla Régulus, assez !

Et son regard devint si féroce que Noémie ne répliqua plus.

Elle prit son enfant dans ses bras et s'efforça de le consoler.

Régulus passa dans l'autre pièce.

Il jeta sur un meuble son large chapeau.

Et il passa, d'un geste prétentieux, et qui lui était habituel, sa main dans son épaisse et longue chevelure.

Puis il dit d'un ton rude :

–Tu ferais mieux d'allumer le feu que de passer ton temps à des jérémiades. J'ai faim, moi, et rien n'est prêt !

–Il faut bien, dit la mère, que je panse mon fils.

–Qu'est–ce qu'il a ?

–Il saigne.

–Quelque écorchure ! La belle affaire !

–Ah ! fit la mère, tu n'as pas de coeur !

–Pourquoi en aurais–je ?... Pour souffrir ?... Ah ! ça m'aurait fait une belle jambe avec la vie que le sort m'a faite. Une vie de chien passée à traîner la misère, où rien ne m'a réussi, où tout m'a claqué dans la main, la fortune, le bonheur. Le bonheur ! J'étais né pour être heureux, mais il y a un homme qui a été comme mon mauvais génie, c'est ce Brécourt dont j'ai essayé de me venger. Depuis que j'ai l'âge de raison, je suis jaloux de lui, je l'ai trouvé constamment sur mes pas, réussissant où j'échouais, me souillant pour ainsi dire au nez et à la barbe tout ce qui pouvait m'arriver d'heureux. Il rejeta ses cheveux en arrière, fit une pause, et se campant devant Noémie qui venait d'entrer dans la pièce, tenant son enfant dans les bras :

–Ah ! tu veux, savoir pourquoi je t'ai envoyée là–bas ! Pourquoi je t'ai fait faire ce que tu considères comme une infamie ? Je vais te le dire, je vais te dire pourquoi je hais ce Brécourt, et pourquoi j'ai voulu, à mon tour, lui faire du mal. Cela a commencé au collège d'abord. Il était riche, j'étais pauvre. Il était bien habillé, j'avais presque des haillons dont j'étais honteux devant les autres. Tu n'as pas connu, toi, ces humiliations d'être élevé dans un milieu au–dessus de la position qu'on peut occuper, et où tout vous humilie. Mon père, un pauvre littérateur, mort en laissant des dettes, avait obtenu pour moi une bourse et j'étais élevé dans ce collège où tous les autres payaient, et c'était moi qui essayais, sans pouvoir me plaindre, toutes les rebuffades et toutes les mauvaises humeurs des pions et de mes camarades plus fortunés. Si j'essayais de me révolter, tout le monde me tombait dessus. J'étais le souffre–douleur, la bête puante, que tout le monde repoussait. Je ne travaillais pas. A quoi bon ! Je passais mon temps à ronger mon frein, à méditer des revanches sournoises contre mes maîtres et contre mes camarades. Un de ceux–ci surtout me tirait l'oeil, me faisait changer le sang en bile envieuse. C'était Brécourt. Beau, riche, fort, choyé de tous, sa vie m'apparaissait aussi radieuse, aussi joyeuse que la mienne était obscure et triste. Il ne me parlait jamais et semblait m'ignorer. Mais j'étais sûr que si je formais un souhait, un désir, Brécourt était là, pour me

souffler ce que je souhaitais et ce que je désirais.

Après le collège, je le perdus de vue. Puis, un jour, ayant besoin de capitaux pour monter une affaire que je croyais appelée à un grand avenir, je songeai à lui. Il était riche. Il pourrait peut-être me prendre quelques actions.

Je me dirigeai vers l'hôtel qu'il habitait en ce moment avec sa mère dans l'avenue des Champs-Elysées. Je fus reçu par un domestique en culotte qui me demanda dédaigneusement mon nom après m'avoir dit qu'il ne savait pas si M. Jacques était là.

—M. Jacques-Brécourt se nommait Jacques—menait déjà, au sortir à peine du collège, ce qu'on appelle la haute vie.

Il avait équipages, chevaux de selle, des maîtresses que l'on citait. Il faisait courir. Bref, il jetait l'or par les fenêtres.

Mais me recevrait-il ? Se souviendrait-il de moi ? J'en doutais.

Le domestique revint, et, à mon grand étonnement, me dit que M. Jacques m'attendait.

Il me fit traverser plusieurs salons, tous plus luxueux les uns que les autres, et m'introduisit dans une petite pièce, une sorte de fumoir, décorée de têtes de cerf, d'attributs de chasse, et autres babioles, où il me dit d'attendre.

Je m'assis sur un grand fauteuil en cuir de Cordoue et Jacques de Brécourt parut presque aussitôt dans un élégant déshabillé du matin, la cigarette à la bouche.

Il me fit asseoir, m'offrit un cigare, dit qu'il se rappelait parfaitement le temps passé ensemble au bahut et me demanda ce que je désirais.

Je lui expliquai aussi clairement que je le pus, car je me sentais un peu mal à l'aise avec ma mise inélégante dans ce milieu si luxueux. Je lui expliquai, dis-je, aussi clairement que je le pus, ce que je voulais de lui.

Il m'écouta distraitement.

Et quand j'eus terminé, il me dit :

—Je ne m'occupe pas d'affaires et je n'ai aucune envie de m'en occuper.

Mais comme je ne veux pas que vous soyez venu pour rien...

Il tira de sa poche un billet de cinq cents francs et me le tendit.

Le rouge de la honte me monta au front.

Je vis dans cette offre humiliante une insulte qui n'était peut-être pas dans la pensée de mon ancien camarade.

Et je repoussais le billet en disant :

–Mais je ne demande pas l'aumône.

Et je partis.

Je n'avais pas fait dix pas que je regrettai mon geste et surtout le billet. Mais plus mes regrets étaient cuisants, plus saignante était la blessure faite à mon amour–propre.

Je sortis, le coeur ulcéré, en jurant de me venger.

Me venger ! Comment ? comment atteindre un homme que sa position, sa fortune mettaient si fort au–dessus de moi ?

Je rongei mon frein et n'y songei plus.

Mon affaire tomba à l'eau. Je fus obligé, pour vivre, de chercher quelque travail à faire. J'entrai chez un copiste, et c'est à ce moment–là que je connus ta soeur.

Régulus s'arrêta. Il avait parlé âprement, avec une sorte de rage concentrée qui avait remué et ramené à la surface toute la rancune amassée en lui et qui y formait comme une lie d'amertume. Il était épuisé.

Il passa la main sur son front.

–Cette fois, poursuivit–il ensuite, ce fut le comble. La goutte d'eau qui fait déborder le vase allait tomber dans la coupe.

Il resta un moment silencieux comme pour recueillir ses pensées. Noémie, son enfant sur les genoux, l'écoutait avec une sorte d'épouvante, frissonnant sur le bord de l'abîme de cette âme qui s'ouvrait ainsi devant elle.

Il reprit avec une nouvelle violence :

–Oui, la coupe devait déborder, et elle déborda !

C'est à cette époque que je rencontrai Aurore.

–Ma soeur ?

–Oui. Tu venais de partir, toi, pour l'Amérique. Aurore vivait seule avec sa mère. Elle travaillait chez une grande fleuriste du boulevard, où je l'avais aperçue en passant. Elle était plus fraîche que les fleurs qu'elle vendait, et son teint était plus éclatant. J'en devins fou. Je connaissais ta mère.

Je lui parlai. Elle ne demandait pas mieux que de me voir épouser sa fille. Mais il fallait le consentement d'Aurore et dès les premiers mots que je lui dis elle souffla sur mes espérances et les éteignit. Elle ne m'aimait pas. Elle ne m'aimerait jamais. Son coeur était pris déjà. Et sais–tu qui elle aimait ?

s'écria Régulus en interrogeant avec force la pauvre et nonchalante Noémie.

–Comment le saurais–je ? murmura celle–ci qui berçait les douleurs de son fils.

–Elle aimait cet homme ! fit avec un éclat de voix, qui fit résonner les vitres de la misérable pièce, l'aide–préparateur de photographie.

Noémie, qui ne pensait plus à M. de Brécourt, demanda :

–Quel homme ?

–Jacques de Brécourt.

–Ma soeur ?

–Ta soeur. Où l'avait–elle vu ? Lui avait–elle parlé seulement ? Avait–il seulement, lui, fait attention à elle ? Je l'ignorais. Mais elle, elle en était folle. Elle en avait perdu l'appétit et le sommeil. Elle ne voyait que lui, ne pensait qu'à lui, et cela sans espoir ! Car elle ne songeait pas à devenir sa maîtresse, et peut–être, lui, n'aurait–il pas voulu d'elle ! Mais c'était comme un fait exprès. Je retrouvais ce misérable sur mon chemin et me prenant le seul bien qui peut–être eût changé ma destinée et fait un heureux du damné que je suis devenu !

Il s'arrêta encore. Il allait et venait de long en large dans l'étroite pièce, misérablement meublée, avec des mouvements de bras et de cheveux qui voulaient être tragiques, mais qui frisaient souvent le ridicule.

Puis il continua, en scandant ses mots :

–Cet homme, que je haïssais déjà, que j'avais toujours envié, me volait mon amour, mon bonheur, me réduisait, malgré lui, c'est vrai, à l'abandon et au désespoir. Mais je ne lui en voulais pas moins, et si j'avais pu, à ce moment, l'anéantir... Mais je ne pouvais même pas le provoquer, me poser en rival. C'était une célébrité de salles d'armes, et je savais que souvent il avait, comme tireur, gagné des prix dans les matches au pistolet. Or, je n'avais jamais tenu une épée, je n'avais eu ni le temps ni le moyen d'apprendre les armes. Il m'aurait embroché comme une mauviette ou massacré comme un lapin. Je dus me borner à ronger mon frein, à essayer de détourner de lui la pensée d'Aurore.

J'aurais plutôt détourné un fleuve de son courant ou arrêté le soleil.

Et je n'avais réussi, en essayant de briser son idole, qu'à changer l'indifférence d'Aurore pour moi en une véritable haine.

Elle me haïssait de l'aimer. Elle me haïssait de détester l'autre.

Et pourtant, je le sus à ce moment, lui, ne l'aimait, point, ne l'avait peut-être jamais remarquée. Il l'ignorait. Mais Aurore n'en était que mieux possédée.

Enfin, un jour—on t'a raconté cette histoire, sans t'en faire connaître les causes, sans doute—Aurore ne rentra pas chez elle le soir.

Sa mère passa la nuit dans une angoisse sans nom, et, dès le lever du jour, elle vint me faire part de son malheur.

—Elle est allée retrouver cet homme, dis—je aussitôt, car je ne pouvais pas penser autre chose.

Et j'ajoutai, avec un sentiment d'amertume et de jalousie qui déborda malgré moi :

—Elle est sa maîtresse. Elle a préféré le déshonneur à l'amour d'un honnête homme !

Madame Dartel pleurait et murmurait, sans pouvoir dire autre chose :

—Je n'aurais pas cru ça d'elle. C'était une honnête fille. L'autre, je ne dis pas.

—C'est de toi, fit Régulus en s'interrompant, qu'elle parlait.

—Oui, je sais, dit Noémie, elle ne m'aimait guère et n'avait pas beaucoup d'estime pour moi.

—Mais, reprit le préparateur, ce n'était pas ce que nous croyions.

Aurore n'était pas coupable. Elle s'était noyée, noyée du désespoir de n'être pas aimée. On avait retrouvé son corps dans la Seine, sous un bateau de blanchisseur. Et des sergents de ville, au moment où nous médions de nous rendre chez M. de Brécourt pour lui redemander celle qu'il avait perdue, des sergents de ville, dis—je, vinrent nous en prévenir.

Ta mère était habillée, prête à partir.

Une idée de vengeance me passa par l'esprit.

—Il faut, lui dis—je, aller quand même chez cet homme.

—Pourquoi faire ?

—Pour lui dire de venir contempler sa victime. Ce sera son châtiment !

Ta mère hésitait.

—Je l'entraînai presque malgré elle jusque dans l'hôtel de Jacques de Brécourt, qu'elle emplit de ses gémissements et de ses pleurs.

Au bruit que nous faisons tous les deux, car madame Dartel larmoyait et

moi je bousculais les domestiques qui ne voulaient pas nous laisser passer, une porte s'ouvrit et Jacques de Brécourt parut.

Il fut très étonné en nous voyant.

Il ne connaissait pas madame Dartel.

Il ne connaissait pas sa fille, comme je m'en convainquis à ce moment, et il nous regardait tour à tour, d'un air ahuri, cette dame en noir pauvrement mise et qui pleurait, et moi, son ancien camarade qu'il n'avait pas revu depuis le jour où je lui avais jeté pour ainsi dire à la figure le billet de banque qu'il m'offrait.

Et il demanda, sans cacher sa surprise :

–Qu'est–ce qu'il y a ?

Puis s'adressant à madame Dartel :

–Que voulez–vous, madame ?

Celle–ci, qui avait senti, en apercevant celui qu'elle prenait pour le séducteur de son enfant, tout son chagrin et toute sa colère lui revenir, répondit durement :

–Je veux ma fille !

Jacques eut un sursaut.

–Votre fille ?

–Ma fille que vous avez tuée, misérable !

Jacques regardait cette femme comme il eût regardé une folle.

Il croyait sans doute qu'elle l'était.

Je pensai que je devais intervenir.

Et je lui dis :

–La fille de cette malheureuse s'est noyée.

–Eh bien ?

–Elle est folle de douleur ! Il faut lui pardonner.

–Mais, fit mon ancien camarade, dont ces paroles n'avaient fait que redoubler l'étonnement, que puis–je à cela ?

–Cette jeune fille, expliquai–je, vous aimait.

–Moi !

–Vous... Aurore Dartel.

–Je n'ai jamais, dit–il, connu personne de ce nom–là.

Et c'était vrai. Jamais il n'avait vu même la malheureuse.

Je lui dis qui elle était, où elle travaillait.

Il ne la connaissait pas.

Il allait peut-être s'apitoyer sur le sort de cette petite, morte d'amour pour lui sans qu'il le sût.

Mais j'entraînai madame Dartel et nous allâmes à la Morgue réclamer le corps d'Aurore.

Je n'essayerai pas de décrire l'impression que je ressentis quand je vis cette malheureuse, hier encore si rayonnante de jeunesse et de beauté, et que j'avais tant aimée, le corps tuméfié, les lèvres couleur des violettes de la mort... Je me jetai sur ces pauvres restes décolorés et boursouflés avec des gémissements et des sanglots qui auraient touché le coeur le plus barbare, et je m'écriai, pensant à celui qui était l'auteur, fût-ce involontaire, de cette mort, à celui qui me l'avait prise, comme il m'avait pris tout ce que j'avais désiré.

–Ah ! tu me paieras cher cette mort !

Et à partir de ce moment, je cherchai quelle vengeance je pourrais exercer contre cet homme, qui m'avait été déjà si funeste et qui devait me poursuivre, pensais-je, jusqu'à la mort.

Je n'avais rien trouvé, quand j'appris par les journaux le prochain mariage de Jacques de Brécourt et de mademoiselle de Frémilly, mariage d'amour, disait-on. Il y avait alors plusieurs années que j'avais perdu Jacques de vue.

Je ne suivais plus sa vie, car je voulais l'oublier.

La nouvelle que je venais de lire raviva toute ma haine, tous mes désirs de vengeance que je croyais éteints, mais qui n'étaient qu'assoupis.

Je ne l'avais pas revu.

Il m'avait oublié, lui, sans doute, depuis longtemps, quand il vint se faire photographe dans la maison où je suis employé.

Me reconnut-il ? Je n'en sais rien, mais il n'eut pas l'air de me voir, et ce dédain accentua encore mon ressentiment.

Tu sais le reste, comment je fabriquai cette photographie.

–Et comment, dit Noémie sourdement, tu m'associas à cette infamie, à laquelle j'ai eu la faiblesse de me prêter.

–Le regrettes-tu ?

–Oui, car il me semble que cela me portera malheur, nous portera malheur peut-être à tous les deux.

–Cela ne nous porterait malheur, dit Régulus, que si ça ne réussissait pas, et même si je réussissais, si je tuais son amour comme il a tué le mien, ce ne serait pas fini !

Et il eut, en prononçant ces paroles, un regard si effrayant de menace et de haine, que la tremblante Noémie tressaillit de tout son corps et le regarda avec des yeux blancs de terreur.

VI

Dans le wagon-coupé que madame de Frémilly avait loué pour elle et pour sa petite-fille, Laurence, qui regardait par la portière disparaître dans le lointain les dernières maisons hautes et grises appartenant à la mer de constructions qui est Paris, Laurence, les yeux gros d'un chagrin à grand-peine contenu, laissa échapper tout à coup le torrent de ses pleurs.

La grand'mère, qui regardait dehors, toute rêveuse, se précipita vers sa petite-fille, la seule joie désormais de ses vieilles années.

Et avec une expression de tendresse où se voyait la plus sincère, la plus ardente affection :

–Tu pleures, ma chérie ? Qu'as-tu ?

–Je ne le verrai plus ! se contenta de répondre la plaintive Laurence.

Et elle ajouta, avec un redoublement de sanglots :

–Plus jamais !

Madame de Frémilly la prit dans ses bras, serra sur son coeur la tête adorée de l'enfant, si jolie ... et sur laquelle les larmes mettaient une rosée, comme une belle fleur épanouie à l'aube.

Et elle murmura doucement à son oreille :

–Tu m'en veux ? Et je t'ai fait de la peine ... beaucoup de peine ?

La douairière ajouta :

–C'était pour ton bien, ma chérie.

–Oui, dit Laurence, je le sais, et je ne t'en veux pas, mais cela ne m'empêche pas de souffrir.

–Et tu souffres ?

–Beaucoup, autant qu'on peut souffrir.

–Pauvre mignonne ! fit la grand'mère, violemment émue.

–Pourtant, dit-elle ensuite, tu aurais souffert davantage, ma pauvre enfant, si tu avais été trahie après...

–Peut-être ne m'aurait-il pas trahie...

–Qui trahit avant trahit après, mon enfant ... quand on a l'habitude de la

trahison ... c'est comme lorsqu'on a l'habitude de l'ivresse ... qui a bu boira... qui a trahi, trahira. Crois en l'expérience d'une femme qui a passé par là, ma chérie, et qui sait ce que l'on souffre d'être trahie ... qui a vu ses plus belles années assombries, empoisonnées par les mensonges et les perfidies de l'être en lequel elle avait eu la faiblesse de croire, et qu'elle eut longtemps, même après ses tromperies, la folie d'aimer... D'ailleurs, tu aurais commis une mauvaise action, mon enfant, en arrachant cet homme à une femme à qui il a fait sans doute des promesses, qui lui a peut-être voué sa vie, et à un enfant qui tient de lui l'existence et à qui il doit, lui, son affection et ses soins...

A ces paroles, qui lui rappelaient toute l'horreur des révélations faites, Laurence fit un geste comme pour écarter d'elle une vision trop funeste, et elle dit :

–Oui, grand'mère, ne parlons plus de cela, ni de lui. Je t'aime !

Et, d'un mouvement charmant, plein de confiante affection, elle se jeta dans les bras de sa grand'mère, qui se refermèrent sur elle, tout frémissants de tendresse.

–Plus tard, dit madame de Frémilly, quand tu connaîtras mieux la vie, tu me remercieras, tu me remercieras comme l'opéré remercie le chirurgien qui lui a déchiré la chair pour lui conserver l'existence.

–C'est mon coeur que vous avez déchiré, grand'mère, fit la pauvre fille, et, je ne sais pas si je ne mourrai pas de cette blessure !

–Non, ma chérie, non, s'écria madame de Frémilly, tu ne mourras pas, car je suis–là, moi, pour te soigner... Je suis là pour te consoler et t'aimer.

–Si je ne t'avais pas, grand'mère, dit Laurence en laissant tomber sur le sein de la douairière sa tête languissante, je serais morte déjà !

–Et je ne veux pas que tu meures, moi. Je veux que tu sois heureuse, que tu sois belle, que tu sois enviée ; il y a sur la terre d'autres hommes qui t'aimeront, d'autres amours qui ne tromperont pas et te seront fidèles.

Laurence secoua la tête mélancoliquement.

–Moi, dit–elle, je n'aimerai plus, personne.

Elle ajouta avec un sentiment d'amertume inexprimable :

–Ma vie est finie désormais... Je resterai là–bas où je vais ... dans la solitude où vous me conduisez ... et j'y vivrai parmi les paysans et les bêtes ... on ne verra plus dans le monde mademoiselle Laurence de Frémilly...

La grand'mère sourit légèrement.

–Il n'est si grand chagrin que le temps n'efface, murmura–t–elle.

–Le mien, dit Laurence, ne s'en ira jamais !

Madame de Frémilly n'insista pas.

Elle savait qu'en effet telle devait être a cette heure la pensée de Laurence, et elle n'essaya pas de la combattre,–ce qui eût été bien inutile.

Elles ne parlèrent plus. Et elles regardaient par la portière le paysage qui semblait danser autour d'elles.

Il n'y avait plus de maisons.

A perte de vue la campagne, couverte de neige, était blanche, d'une blancheur immaculée, éblouissante. Seules, des volées de corbeaux s'abattant sur les arbres chargés de frimas ou sur les labours fraîchement ensemencés, mettaient sur cette blancheur uniforme des taches d'un noir violent.

Au–dessus, le ciel était d'un gris sale, comme ouaté, d'une uniformité de ton monotone, sauf au midi, où montait un large globe rouge, couleur de sang, sans rayons, et qui était le soleil.

Autour de lui, le gris du ciel était plus clair et comme perlé. Un lourd silence, troublé seulement par les bruits divers du rapide qui passait,–grondement sourd et régulier, fracas éclatant sous les passerelles et coups de sifflet stridents par intervalles,–pesait sur la campagne solitaire et comme figée par le froid.

Au passage du train, des oiseaux, dérangés par le bruit dans leur repos, se levaient de la branche sur laquelle ils étaient perchés et volaient, d'une aile engourdie et pesante, sur un arbre plus loin, en soulevant, du vent de leurs plumes, des petits nuages légers de poudre blanche.

Le train filait de sa grande allure régulière, brûlant avec bruit les petites stations, s'arrêtant à peine quelques minutes de loin en loin, pour repartir avec une nouvelle furie et des rugissements plus formidables.

Quand il passait sur la Loire, entre les poutrelles de fer des ponts, ou entre les rangées d'arbres qui bordaient le fleuve, le tapage était infernal, comme si tout s'était brisé autour de lui.

Le rapide entra à trois heures dans la gare de Poitiers. Madame de Frémilly et Laurence devaient s'y arrêter pour prendre un autre train menant à Lusignan. De Lusignan elles avaient ensuite un trajet de près de trois lieues

à faire en voiture pour arriver au château de Marconnay, où elles n'entreraient qu'à la nuit pleine. Madame de Frémilly avait envoyé une dépêche au gardien de la propriété, un nommé Auguste Dionnet, qui devait les attendre à la gare de Lusignan, avec une voiture. Le froid devenait de plus en plus vif. Le vent s'était levé et tordait la cime des arbres chargés de frimas qui se redressaient en criant.

Le coupé qui était venu chercher les deux voyageuses, attelé d'un lourd cheval, marchait, lentement sur les routes devenues glissantes et ne traversa le bourg de Sanxay, distant du château de Marconnay de trois kilomètres environ, qu'à la nuit close.

Le bourg, enseveli sous la neige, était déjà désert à cette heure, mais de nombreuses lumières brillaient aux fenêtres, derrière les vitres guillochées de givre.

Quelques chiens hurlèrent au passage de l'équipage, mais aucune porte ne s'ouvrit et la voiture passa sans être remarquée.

Elle avait dû traverser tout le bourg, et prendre ensuite, pour aller jusqu'au château, un chemin de traverse ... labouré d'ornières, où l'on était horriblement secoué.

L'aspect de la campagne dans la nuit, dont l'obscurité était tempérée par l'éclat de la neige, était effroyablement triste, avec les gémissements plaintifs du vent dans les arbres, les cris lointains des chiens ou des oiseaux de nuit.

Laurence se sentait le coeur étrangement serré...

De plus, tout son corps était glacé et elle tremblait affreusement. C'était donc là, pensait-elle, en regardant par la vitre gelée, qu'elle allait vivre, dans ce froid, dans cette ombre, dans cette solitude, loin de lui, loin de tout, loin des lumières et de la vie, loin de lui surtout, de lui, en l'amour de qui elle avait cru, de lui dont la pensée l'avait fait vivre pendant des mois d'une vie intense, fiévreuse, d'une vie d'aspirations et de joie, exaltée et lumineuse, et qu'elle ne connaîtrait plus, car elle n'aimerait plus ... et l'amour, dont elle allait s'efforcer d'éteindre en elle la flamme, sans y parvenir peut-être, l'amour ne se rallumerait plus en elle, pour un autre, elle le sentait bien, car elle avait un de ces coeurs qui aiment une fois, et pour la vie...

Elle ne parlait pas. Elle restait morne, plongée en son rêve sombre.

Et sa grand'mère, redoutant une nouvelle crise de larmes, respectait son silence.

C'était la pleine campagne maintenant, une campagne où, sous le ciel noir, tout était blanc, les chemins, les champs, les haies et les arbres, dont le tronc seul restait noir et formait sur les blancheurs comme un défilé d'ombres.

Le silence était absolu, la solitude profonde...

Pas une lumière au ciel ... pas une lumière sur terre... On entendait le souffle rauque du cheval tirant à plein collier dans les ornières gelées ... et le gémissement des essieux fatigués.

Et, de temps à autre, un claquement de fouet ou une exclamation proférée par Auguste Dionnet, le conducteur.

Mais hors ces bruits, rien. On eût dit que le coupé roulait dans un pays inhabité.

En approchant du château le chemin devint un peu meilleur... Moins de cahots secouèrent les voyageuses et firent crier les roues.

Mais le cheval glissait davantage et menaçait à chaque instant de s'abattre. On roulait dans un chemin creux ... entre de hautes haies plaintives, surmontées de gémissantes rangées de grands ormes...

L'obscurité y était opaque ... le silence plus sourd...

Mais on approchait... Bientôt deux ou trois lumières trouèrent la nuit... Elles partaient des fenêtres du château, dont la masse sombre venait de se montrer au centre d'un grand espace vide, glacé, qui était un étang... De loin, le château avait l'air d'être bâti au centre de l'étang ... et d'émerger du milieu des eaux comme une demeure enchantée.

Mais il n'en était rien... Et on était le jouet d'un effet de perspective...

La voiture avançait toujours, sur un chemin dénudé maintenant, et qui allait s'enfonçant dans la nuit.

Des chiens se mirent à hurler...

Ils avaient senti l'approche du cheval...

Auguste Dionnet leva son fouet, en toucha la bête, et celle-ci, qui sentait l'écurie près de là, ce qui l'excitait plus que le coup de fouet, essaya de galoper.

Mais c'était difficile, dans le chemin défoncé et encombré de tas de neige durcie, et il ne fit qu'imprimer à l'équipage de plus brusques sursauts.

Madame de Frémilly chercha la main de Laurence, la prit et la serra dans les siennes.

–Nous sommes arrivées, dit–elle.

Machinalement Laurence regarda à travers la vitre, vit le château, le château noir, massif, solitaire.

Et ses yeux se fermèrent.

On eût dit qu'elle avait vu une prison, ou une tombe plutôt, la tombe où allaient être enterrés son amour, sa jeunesse.

Elle eut un frisson involontaire, et madame de Frémilly, qui s'en aperçut, lui dit :

–Tu as froid ?

–Un peu, grand'mère, répondit–elle.

Mais ce n'est pas au corps seulement qu'elle avait froid, la pauvre enfant, c'était au coeur !

Elle savait trop ce qui l'attendait, et pourquoi elle venait là. C'était pour ne plus le revoir !

La voiture s'arrêta enfin devant une grille. Les abois des chiens redoublèrent, et on entendit sur les pavés, dont on avait enlevé la neige, résonner le bruit de lourds sabots, en même temps que des lumières passaient dans l'ombre, semblables à des feux follets. Puis une voix s'entendit dans la nuit :

–C'est toi, Dionnet ?

–C'est moi. Ouvre !

–Madame est avec toi ?

–Oui et mademoiselle.

La grille lourde, massive, roula avec bruit, sur ses gonds rouillés.

Et le coupé entra dans la cour.

Les chiens l'entouraient de sauts et de cris joyeux.

Dionnet sauta à terre, au bas du perron, vint ouvrir la portière, et madame de Frémilly descendit entre ses gens qui tenaient des lanternes pour l'éclairer, s'appuyant sur l'épaule de Laurence.

Toutes les deux avaient pris une contenance pour ne pas laisser voir à leurs domestiques le chagrin qui les rongait et qui, pendant le cours du voyage, avait rougi leurs yeux.

Et c'est avec des sourires, des paroles affectueuses, et presque gaiement,

que madame de Frémilly accueillit les souhaits de bienvenue dont on les salua, elle et sa petite-fille.

Laurence fut moins expansive. Elle avait peine à dominer la tristesse qui lui serrait le coeur à l'étouffer, et qui menaçait à chaque instant de jaillir en larmes et en sanglots éperdus.

On dirigea avec des flambeaux les deux voyageuses vers les chambres qu'elles occupaient d'habitude, quand elles venaient passer quelques semaines à Marconnay, et qu'on avait chauffées depuis qu'on avait reçu le télégramme. Elles étaient situées au premier étage, très vastes, sobrement meublées, et, malgré le feu qu'on y entretenait, très froides encore.

Quand Laurence fut seule dans la sienne, au lieu de quitter son costume de voyage et de s'habiller pour le dîner, elle se laissa tomber sur un fauteuil, lasse et découragée.

Elle sentait que la vie commençait mal pour elle.

Elle condamnait Jacques de l'avoir trompée, de lui avoir menti, car elle n'avait pas de doute sur la réalité de l'accusation portée contre lui par cette photographie qu'elle avait vue et qui lui avait mis, pour ainsi dire, la trahison sous les yeux, trahison d'hier et de tous les jours depuis qu'elle le connaissait, car il lui affirmait chaque jour qu'il l'aimait, et chaque jour peut-être il le disait aussi à cette femme qu'il n'avait pas eu le courage de quitter, sans doute parce qu'il l'aimait encore, du moins Laurence, en sa naïveté, le pensait ainsi.

Elle condamnait donc Jacques hautement, mais au fond de l'âme elle lui trouvait des excuses, et elle était obligée de s'avouer qu'elle l'aimait malgré tout, et que si elle était seule, sans la surveillance rigide de sa grand'mère, elle lui pardonnerait !

Elle souffrait atrocement de n'être pas libre de lui pardonner, de le rappeler à elle, et elle se disait que peut-être elle ne le verrait jamais plus maintenant, qu'il allait l'oublier, revenir tout entier à cette femme, ou en aimer une autre. Une autre ! Et cette pensée, la plus cruelle, la plus atroce de toutes, car Laurence était plus jalouse encore de l'avenir que du passé, cette pensée lui faisait fermer les yeux de douleur, et la laissait inerte et comme anéantie, aussi languissante que si la source de vie se fût soudain tarie en elle.

Madame de Frémilly poussa la porte.

Elle était recoiffée, avait jeté un peignoir sur ses épaules.

Elle s'étonna de voir Laurence assise, ayant encore son chapeau de voyage sur la tête.

Elle s'écria :

–Tu n'es pas prête ? A quoi penses–tu ?

Laurence ne répondit pas.

Elle se leva, se prépara à la hâte, et elle descendit, toujours silencieuse, et sa grand'mère, qui marchait à côté d'elle dans le vaste et solennel escalier, la contemplait en soupirant, devinant ce qui se passait en elle, tout ce que souffrait ce pauvre coeur qu'elle aimait tant !

Mais pouvait–elle agir autrement ? livrer sa petite–fille, si pure et si naïve, à un homme qui la trahirait peut–être le lendemain du mariage comme il la trahissait la veille ?

Son devoir à elle, grand'mère, qui avait l'expérience de la vie et qui en avait tant souffert, était de veiller sur le bonheur de sa petite–fille, de la garder contre des déboires trop certains, et dont elle avait connu si cruellement l'amertume !

Et la douleur même de Laurence la raffermissait dans la résolution qu'elle avait prise de la séparer d'un homme indigne d'elle, car cette douleur même lui montrait combien était violente la passion qui la possédait, et combien elle en souffrirait, puisque, dans la pensée de madame de Frémilly, cette passion devait nécessairement être malheureuse.

Il était peut–être temps encore de guérir la pauvre enfant d'un amour funeste. Plus tard le mal eût été sans remède !

Dans la salle à manger immense et que chauffait une cheminée monumentale, dans laquelle des arbres entiers brûlaient, une petite table était dressée devant le feu.

C'était la table où madame de Frémilly et Laurence allaient s'asseoir, où elle s'assoiraient maintenant tous les jours, toujours seules.

Il n'y avait que deux couverts.

Souvent à Paris, il y en avait trois.

On ajoutait le couvert de Jacques.

Puis, à certains jours, la salle à manger était pleine d'invités et d'invitées, qui venaient complimenter Laurence, envier son bonheur.

On causait du mariage prochain, des somptuosités déjà entrevues de la

corbeille.

Ici elles n'auraient personne.

Elles ne pourraient parler que de choses tristes, que de bonheurs déjà évanouis.

La vaste salle, avec ses hautes boiseries, ses tapisseries passées et son plafond élevé, son carreau nu et froid, ses fenêtres et ses portes sous lesquelles le vent gémissait, la vaste salle était horriblement triste.

Madame de Frémilly et Laurence paraissaient toutes petites et comme perdues en son immensité.

On ne la comprenait que pleine de seigneurs, d'écuyers, de pages et d'hommes d'armes, de châtelaines descendant de leurs haquenées, ou plus modestement de chasseurs nombreux venant de courre le cerf et se pressant autour d'une table de cent cinquante couverts.

Avec deux femmes seules, c'était le froid et le désert.

Cependant madame de Frémilly prit place à la table, le dos au feu.

Laurence s'assit en face d'elle.

Et le service commença, dans un grand silence, que troublait seulement par intervalles le bruit des bûches qui s'écroulaient en se consumant dans la cheminée géante, ou le bruit du vent, qui sifflait lugubrement autour du château et dont les rafales venaient se briser sur les fenêtres qu'elles faisaient gémir.

Laurence touchait à peine aux mets que l'on servait.

Elle ne prononçait pas une parole.

Et sa grand-mère ne cherchait pas à la faire parler.

Elle respectait ce silence, dont elle comprenait toute la tristesse, et elle sentait qu'il suffirait d'un mot pour faire venir les sanglots et les larmes, tant le coeur de la pauvre Laurence paraissait gonflé de chagrin.

Les domestiques qui servaient avaient déjà remarqué l'air désolé de leur jeune maîtresse.

Et ils se demandaient quel malheur était arrivé à madame de Frémilly et à sa petite-fille et les avait jetées en plein hiver, toutes seules, dans ce pays désolé.

Devaient-elles y rester longtemps ? Ils l'ignoraient, car madame de Frémilly n'avait rien dit de ses projets. Et ils se rendaient compte, bien qu'ils fussent habitués à vivre là, que ce n'était pas gai pour une jeune fille

et pour une femme habituées au monde, de vivre enfermées dans ce nid de hibou.

Qui les y avait amenées, et allaient-elles y demeurer ?

Déjà ils pressentaient un drame, la ruine peut-être.

Et ils regardaient tour à tour la grand'mère morne et la petite-fille désespérée avec des airs où se lisait une inquiète compassion.

Mais, ni madame de Frémilly ni Laurence n'y prenaient garde.

Que leur importait ce que leurs gens pouvaient penser ?

Elles étaient toutes aux angoisses qui les poignaient, la grand'mère de voir sa petite-fille si malheureuse et celle-ci de se croire délaissée après avoir nourri en son coeur de tels espoirs de bonheur, après avoir fait de si éblouissants rêves !

Il fallait y renoncer maintenant, renoncer à tout. Sa vie était là désormais, entre ces hauts murs désolés, battus par les vents d'hiver aux hurlements lugubres, au milieu de ces plaines de neige et de glace, où l'oeil se perdait et dont rien ne venait rompre la monotonie ; troubler le profond et sinistre silence.

Plus de bruit, plus de fêtes, plus de mots chuchotés à l'oreille par une bouche aimée. Rien, la tristesse, le désert !...

Laurence étouffait.

Elle se leva.

Elle sentait qu'elle allait éclater en sanglots.

Elle se dirigea vers une des hautes fenêtres donnant sur la campagne, donnant sur l'espace, comme si tout à coup l'air lui avait manqué et qu'elle eût eu besoin de respirer.

Madame de Frémilly se leva aussi, courut à elle.

Et la prenant dans ses bras :

–Qu'as-tu, ma chérie ? demanda-t-elle.

Laurence laissa échapper ses larmes.

Et à mots hachés, qui avaient peine à sortir de sa poitrine trop oppressée, elle dit toute sa douleur.

Madame de Frémilly, qui n'avait pas perdu tout son sang-froid, renvoya les domestiques.

Et quand elle fut seule avec Laurence, elle se mit à pleurer avec elle.

–Tu souffres, ma chérie ? disait-elle. Tu es triste ? Tu voudrais le revoir ?

Tu l'aimes ? Veux-tu que je le rappelle, ou plutôt que nous allions le retrouver ? Laurence secoua la tête.

–Non, grand'mère. A quoi bon ? Puisqu'il ne m'aime pas, puisqu'il m'a menti. Tu as eu raison de m'emmener. Et je devrais être raisonnable.

Mais c'est plus fort que moi. Le chagrin m'étouffe. Et je suis triste, jusqu'à mourir.

–Cela passera, ma chérie.

Laurence leva vers madame de Frémilly ses yeux emperlés de larmes et demanda naïvement :

–Tu crois, grand'mère ?

–J'ai souffert plus que tu ne souffriras jamais, ma pauvre chérie.

–Toi, grand'mère ?

–Si tu connaissais ma vie ! Mais c'est cette vie précisément que je voudrais t'éviter. Quand on épouse un homme sans conscience, vois-tu, il faut s'attendre à toutes les misères, à toutes les tortures. Toi, du moins, tu ne l'as pas épousé.

Tu n'es pas sa femme, sa chose. Tu n'es pas liée à lui pour la vie ... liée pour la vie, comprends-tu, Laurence ?

à un homme que l'on méprise, que l'on sait menteur, faux et vil, qui va porter à d'autres l'amour auquel vous avez droit, et qui vous dédaigne et vous écrase, répond à vos plaintes par des ricanements, et dont rien ne peut vous délivrer. Car les hommes et Dieu vous ont unis. C'est cela, Laurence, qui est atroce, qui est effroyable, et c'est cela que j'ai subi !... C'est cela que j'ai voulu t'éviter !

–Oui, grand'mère, je le sais, et je devrais te remercier. Je ne devrais pas me plaindre et te faire souffrir de mon malheur, mais je n'ai pas le courage, vois-tu, grand'mère, de ravalier mes pleurs, de renfoncer en mon coeur mon chagrin. La douleur est plus forte que ma volonté. Je l'aimais tant !

Et, après avoir prononcé ces derniers mots, avec lesquels semblait être passé tout le sang de son coeur, Laurence enfouit sa tête dans le sein de sa grand'mère, et pleura abondamment.

Quand cette crise fut un peu calmée, madame de Frémilly prit sa petite-fille, son enfant, sous le bras, et elle la conduisit jusque dans sa chambre.

Elle la quitta en disant :

–Prie, et tu seras forte, et tu oublieras !

Mais Laurence ne savait pas prier. Si elle avait prié quelqu'un, c'est celui dont on la séparait, et dont l'image ne quittait pas son esprit, celui qu'elle aurait voulu haïr maintenant et mépriser, et qu'elle aimait toujours, et qu'elle appelait sans cesse. Celui sans lequel la vie n'était plus qu'ombre et tristesse, et dont l'amour avait empli de lumière sa jeunesse ... lumière désormais obscurcie et qui ne brillerait plus pour éclairer l'insomnie de ses longues journées, qui seraient maintenant interminables et ténébreuses, et si vides !

VII

Le lendemain, Laurence ne se leva pas. Elle n'avait pas dormi de la nuit. Elle était brisée. Elle se sentait toute glacée dans son lit. Et, dès que le jour parut, elle sonna pour faire allumer du feu et chauffer sa chambre. La servante qui se présenta lui dit que le froid avait été plus vif que jamais, pendant la nuit. «Il a gelé à pierre fendre», expliqua-t-elle, employant une expression fort usitée dans le Poitou. Et quand elle tira les rideaux et qu'elle eut poussé les persiennes, le jour eut peine à passer tant les arabesques que la gelée avait sculptées sur les vitres étaient épaisses.

–Et il fait plus froid ici que nune part, ajouta la femme, une paysanne, car le vent arrive sur le château de tous côtés, et rien ne l'arrête. Il n'y a pas même d'arbres pour protéger les bâtiments. D'un côté, c'est l'étang, de l'autre la grande prairie, aussi unie, aussi plate que l'étang lui-même.

La femme avait bien envie d'ajouter :

–Je ne comprends pas que vous soyez venues vous geler ici, en cette saison.

Elle n'osa pas.

Elle se contenta, en allumant son feu, de continuer à geindre sur la rigueur de la température. Il y a trois jours, on avait trouvé un malheureux gelé dans un fossé. Il se dirigeait sans doute vers le château, mais il n'avait pas eu la force d'y arriver. Il avait été saisi par le froid.

Laurence n'écoutait pas. Du fond de son lit, elle regardait la fenêtre aux vitres presque opaques, et tout lui semblait empreint d'une sombre mélancolie.

Involontairement, elle poussa un soupir, qui sembla partir, tant il était douloureux, de ses entrailles mêmes.

La femme, accroupie devant la cheminée, se retourna toute surprise et demanda :

–Est-ce que mademoiselle serait malade ?

–Oui, je ne suis pas bien, dit Laurence, pour expliquer sa plainte.

–Mademoiselle veut-elle que je prévienne madame la baronne ?

–Non, c'est inutile de déranger ma grand'mère. Elle dort, sans doute.
Je la verrai quand elle sera réveillée.

Elle était horriblement pâle, et ses dents claquaient.

Au moment où la servante allait sortir, sans doute pour prévenir, malgré les ordres contraires, madame de Frémilly, la porte s'ouvrit, et la douairière parut. Elle entra sur la pointe des pieds, croyant sa petite-fille endormie. Elle fut étonnée de voir là une domestique.

Elle demanda :

–Laurence est réveillée ?

–Oui, madame. Elle paraît souffrante.

Madame de Frémilly tressaillit. D'un bond, elle fut au lit de Laurence, et, la voix tremblante d'inquiétude :

–Qu'as-tu, ma chérie ?

–Rien, grand'mère.

–Tu es malade ?

–Mais non, grand'mère.

–Alors, que me dit Marie ?

–Marie m'a entendue soupiner.

–Pourtant, comme tu es pâle !

–J'avais un peu froid.

–Il faut faire du feu.

–J'ai sonné Marie pour cela.

–Un grand feu, Marie, commanda madame de Frémilly.

Et elle s'assit près du lit de sa petite-fille.

Elle lui prit les mains.

Ces mains étaient chaudes et frissonnantes tout à la fois.

–Mais tu as la fièvre, dit madame de Frémilly, pâle d'angoisse.

–Mais non, grand'mère.

–As-tu dormi ?

–Un peu, je crois.

–Un peu, tu n'en es pas sûre ?

–Je ne sais pas.

–Tu as pensé à lui ? Tu as pleuré ? Tu as les yeux rouges. Ah ! ma pauvre chérie, quel malheur que tu aies connu cet homme ! qu'il y ait des hommes sur la terre ! Nous aurions pu être si heureuses toutes les deux, l'une près

de l'autre, nous aimant ! Mais ça reviendra, vois-tu. Tu oublieras. Et tu ne songeras plus qu'à aimer ta grand'mère, à l'aimer comme elle t'aime. C'est la seule affection, celle-là, qui ne cause pas de déception, qui ne trahisse pas !

Laurence ne répondit pas.

Sa poitrine oppressée se soulevait de temps à autre.

C'était le seul signe qui indiquât son émotion, ses tortures.

Elle s'efforçait, pour ne pas affliger sa grand'mère, de retenir ses larmes, de renfermer en elle ses plaintes.

La matinée se passa ainsi. Laurence ne quitta pas son lit. Madame de Frémilly parla d'envoyer chercher un médecin. Elle refusa. Mais, dans l'après-midi, la fièvre semblant augmenter au lieu de se calmer, la grand'mère envoya à Poitiers un messenger. Elle avait peine à dissimuler l'anxiété qui la rongait.

Pendant qu'elle était près du lit de Laurence, une servante entra et lui parla bas à l'oreille. Quelqu'un était en bas qui demandait madame la baronne.

A la description que lui fit la domestique, madame de Frémilly devina quel était le visiteur.

Elle se leva d'un élan, résolue.

Et elle quitta la chambre, toute frémissante, après avoir glissé ces mots à l'oreille de la servante :

–Pas un mot à Laurence !

Puis elle se dirigea vers un salon du rez-de-chaussée.

Un homme attendait, livide d'angoisse, tout debout.

C'était Jacques de Brécourt.

Il était venu dans un cabriolet qu'il avait loué à Sanxay, après avoir voyagé toute la nuit. Il n'avait pas osé se présenter de trop bonne heure, de peur que ces dames ne fussent pas levées.

Et il voulait voir Laurence.

Il voulait la voir à tout prix, s'expliquer avec elle.

La première parole de madame de Frémilly, en le voyant, fut un coup de foudre qui anéantit toutes ses espérances.

–Vous voulez donc, cria cette femme impitoyable, la tuer tout à fait !

Jacques sursauta violemment.

–La tuer ? Elle est donc malade ?

–Très malade. Je viens d'envoyer chercher à Poitiers un médecin.
–Mais qu'a-t-elle ?
–Vous vous en doutez bien, les émotions, le chagrin.
–Mais qu'ai-je fait ? s'écria le malheureux Jacques. Pourquoi est-elle partie ? Pourquoi me fuit-elle ? Elle ne doute pas que je l'aime toujours, plus que jamais. Et je viens le lui répéter encore.
–Non, fit madame de Frémilly, vous ne lui répéterez rien, car vous ne la verrez pas !

–Je ne la verrai pas !
–Elle est souffrante, au lit.
–J'attendrai le temps qu'il faudra, où vous me direz d'attendre. Mais que je la voie ! supplia le malheureux, dont les yeux s'étaient voilés de larmes.
–Mon devoir, dit madame de Frémilly, mon devoir de grand'mère et de mère, puisque Laurence n'a plus d'autre mère que moi, est de vous empêcher d'approcher d'elle.
–Mais pourquoi ?
–Parce que votre vue ne peut qu'augmenter le mal dont elle souffre.
–Elle ne m'aime donc plus ?
–Hélas !
–Pourquoi nous séparer, si elle m'aime toujours.
–Parce qu'il faut tuer en son coeur cet amour, qui ne peut être pour elle que fatal, et qu'elle cherche à le tuer elle-même.

Jacques écoutait, avec une stupeur qui tenait de l'épouvante, ces étranges paroles, dont il ne comprenait pas le sens. On l'aimait et on le fuyait. On considérait comme un fléau son amour, pourtant si sincère et si pur. Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Il allait demander à madame de Frémilly des explications ... des explications catégoriques, cette fois.

Mais celle-ci prit les devants.

–Ecoutez, monsieur de Brécourt, dit-elle. Retirez-vous. N'insistez pas. Si Laurence vous aime encore—car l'amour ne meurt pas tout de suite, à l'heure où on le veut—elle n'a plus pour vous aucune estime et ne vous accorde plus aucune confiance. Un hasard, heureux pour elle sans doute, si elle a le courage de supporter son mal, l'a mise au courant de votre passé.

Jacques pâlit encore, si c'est possible.

Il s'écria avec violence.

–Mais ce passé est mort, madame, bien mort !

–Le passé ne meurt jamais ! dit madame de Frémilly.

–Pour moi, madame, je vous l'affirme, déclara Jacques, il est depuis longtemps réduit en cendres, et toutes les cendres en ont été dispersées au vent de l'oubli. Oui, j'ai eu des torts. J'ai eu ce qu'on appelle une jeunesse dissipée. J'ai mené une vie de désordres. Mais je ne connaissais pas Laurence. Je ne l'aimais pas. Et, depuis que je la connais et que je l'aime, je n'ai pas eu, je vous le jure, madame, une pensée à me reprocher.

–Mon mari m'avait dit cela, fit madame de Frémilly, presque dans les mêmes termes.

–Votre mari ?

–Et quelques mois à peine après notre union, le passé le reprenait, le ressaisissait dans ses tentacules immondes, et jamais il n'a pu ou voulu s'en arracher. Et j'ai passé, moi qui l'aimais, une jeunesse dans les larmes.

–Mais, s'écria le malheureux Jacques, qui de ses propres mains se serait déchiré la poitrine et l'aurait ouverte pour montrer que son coeur ne mentait pas, que faut-il que je fasse pour qu'elle me croie, pour que vous me croyiez !...

–Rien, monsieur, dit froidement madame de Frémilly. Je ne vous demande qu'une chose, si vous avez encore un peu d'affection pour ma petite-fille, c'est de vous retirer discrètement.

–Me retirer ?

–Pour qu'elle n'apprenne pas que vous êtes venu.

–Ah ! fit l'infortuné, en poussant un cri de détresse qui eût attendri un tigre, c'est vous qui êtes impitoyable ! Si elle était là !...

–Elle mourrait peut-être de l'émotion qu'elle ressentirait. Et je ne veux pas qu'elle meure, moi, monsieur de Brécourt ; c'est ma vie, et plus que ma vie, c'est ma petite-fille, deux fois ma fille !

–Rien ne pourra donc vous toucher ? Ni mes protestations, ni mes larmes ; car je pleure, vous le voyez. Je pleure, moi, un homme que vous croyez blasé, flétri par la débauche. Je pleure comme un enfant. Et je ne croyais pas qu'il fût possible de souffrir ici-bas ce que je souffre.

S'il y a un enfer, c'est un châtiment pareil au mien, être séparé de ce que

l'on aime, que les damnés doivent subir. En effet, en prononçant ces paroles, Jacques pleurait à chaudes larmes.

Malgré son insensibilité, malgré sa défiance des hommes et de leurs promesses, madame de Frémilly sentit son coeur s'émouvoir, tant l'accent de Jacques était sincère, tant sa douleur paraissait profonde et vraie.

Et quand le jeune homme se précipita à ses pieds en sanglotant, en criant :

–Ayez pitié de moi, madame, ayez pitié de nous ! Ne tuez pas un amour qui ne demande qu'à vivre et à s'épanouir au grand soleil du bonheur !

Elle fut sur le point de le relever et de le pousser dehors en lui criant :

–Allez près d'elle. Elle vous attend !

Mais, à ce moment, la pensée de la photographie infâme, de la photographie datant d'hier, qui le représentait avec une femme à qui il avait dit peut-être ce qu'il disait à Laurence, et avec un enfant à qui il devait sa protection et son affection, et qu'il sacrifiait ainsi d'un coeur délibéré, cette pensée lui revint, et tout cet attendrissement s'évanouit.

Elle ne se dit plus qu'une chose :

–Comme il ment bien !

Dès lors, Jacques fut perdu.

Elle resta rigide et glacée.

Et, désignant la porte :

–Il faut que je rejoigne Laurence, dit-elle, Laurence qui souffre et se meurt peut-être par vous.

Jacques se releva.

Il était plus blême qu'un cadavre.

–Prenez garde, madame, s'écria-t-il, de ne pas vous repentir un jour de votre insensibilité, de votre férocité.

Il ajouta :

–Je ne sais pas si Laurence mourra par moi, mais je sais bien, moi, que je mourrai par elle !

Et il sortit.

Madame de Frémilly resta un instant indécise, prête à le rappeler.

Puis elle eut un geste d'une résolution implacable.

Et elle remonta vers Laurence, pendant que lentement, comme à regret, la voiture qui avait amené Jacques se traînait hors de la cour.

Quand madame de Frémilly reparu près de sa petite-fille, celle-ci demanda :

–Qui est venu, grand'mère ?

–Personne, ma chérie, répondit, la douairière, qui rougit en proférant ce mensonge, et qui eut peine à cacher son trouble.

–Je croyais, dit Laurence, que tu avais fait appeler un médecin.

–Oui, j'en ai envoyé chercher un, mais il n'est pas encore arrivé. Il n'arrivera sans doute que ce soir.

La chaleur du feu avait fait fondre la glace des vitres, et de son lit, maintenant, Laurence avait vue sur la campagne, toujours toute blanche, et dont la neige glacée s'irisait sous les rayons d'un soleil blême comme le ciel, dont il avait fini par percer les nuages.

Bientôt, sur cette blancheur, quelque chose de noir attira l'attention de Laurence. C'était une voiture, qui cheminait difficilement à travers les ornières glacées et qui semblait venir du château.

Laurence fut saisie d'un étrange pressentiment.

Sa grand'mère lui avait donc menti ?

Avant que madame de Frémilly eût pu prévoir ce qu'elle voulait faire et esquissé un geste pour la retenir, elle se précipita à terre, courut à la fenêtre. Et, au même instant, une tête passa par la portière de la voiture.

Elle reconnut Jacques de Brécourt.

–Ah ! grand'mère, grand'mère, s'écria-t-elle, c'est lui !

Et elle roula à terre sans connaissance.

Madame de Frémilly se précipita pour la relever.

–Quand je disais, fit-elle avec un accent de rancune intraduisible, qu'il me la tuerait !

Puis elle se pendit au cordon de sonnette pour demander du secours.

VIII

Aidée des domestiques accourus à ses coups de sonnette désespérés, madame de Frémilly transporta sur son lit la pauvre Laurence, et quand elle la vit sans mouvement, les yeux clos, blanche et rigide ainsi qu'une belle statue de marbre blanc, elle ne put retenir ce cri, qui la déchira comme un remords ;

–Je l'ai tuée !

Les servantes la regardèrent avec stupeur, ne comprenant pas ce qu'elle voulait dire.

Et, pendant qu'elles prodiguaient des soins à leur jeune maîtresse, lui faisant respirer des sels, lui mouillant le front avec du vinaigre, la grand'mère, incapable de faire quoi que ce fût, s'arrachait les cheveux en sanglotant et en criant :

–Ah ! qu'il revienne ! qu'il revienne ! mais qu'elle vive !

On ne savait pas encore ce qu'elle voulait dire. On crut qu'elle parlait du médecin que l'on était allé chercher, et une des servantes murmura :

–Il ne va pas tarder maintenant.

–Qui ? fit madame de Frémilly en sursaut.

–Le médecin.

–Ah ! oui, fit la baronne machinalement, le médecin.

–Auguste, expliqua la servante, a pris son meilleur cheval.

Mais la douairière ne l'écoutait plus.

Les yeux anxieusement fixés sur sa petite-fille inanimée, elle guettait un mouvement, un battement des paupières, un soupir qui lui indiquât que la vie ne s'était pas en allée de ce corps adoré. Elle se reprochait sa dureté, sa cruauté, et se disait :

–Si elle meurt, je mourrai !

Deux heures se passèrent, deux heures terribles, deux heures mortelles pour madame de Frémilly, sans que Laurence fût revenue de son évanouissement.

Était-elle donc morte ? N'y avait-il plus d'espoir ?

La malheureuse grand'mère ne savait plus que faire, que tenter. Et pas de médecin. Personne. Elle sentait que la folie la gagnait. De temps en temps, elle se jetait sur le corps insensible.

Et elle criait, dans son égarement, sans savoir ce qu'elle disait :

–C'est moi, ma chérie, moi qui te parle, ta grand'mère. Ecoute–moi !

Réponds–moi ! Ne meurs pas. Ne me cause pas le chagrin de mourir. Et je te le rendrai. J'irai, s'il le faut, le chercher moi–même. Je me jetterai à ses genoux et je te l'amènerai, je te l'amènerai, quand je devrais le traîner par les cheveux. Mais il ne demandera pas mieux que de revenir. Il t'aime. Il t'attend. Mais parle–moi, je t'en prie.

Parle–moi. Tu me fais mourir !

Elle embrassa le front, les mains de son enfant adorée.

–Voilà, reprit–elle ensuite, on ne sait pas, on croit bien faire. Mais j'aurais bien dû voir qu'elle l'aimait, qu'elle l'aimait trop ! Laurence, Laurence, me pardonneras–tu ?

Le silence seul répondait à ces plaintes déchirantes.

Les servantes, qui n'étaient pas au courant de ce qui s'était passé, écoutaient, regardaient, en proie à un profond étonnement.

Enfin, un roulement de voiture se fit entendre au dehors.

On annonça le médecin.

C'était une des sommités médicales de Poitiers.

Il se nommait M. Jollivet. Une soixantaine d'années, très chauve, bedonnant, le nez chargé de lunettes d'or, toujours en redingote et cravaté de blanc.

Il s'avança solennellement, se fit expliquer en quelques mots ce qui s'était passé, examina la malade et dit, en hochant la tête :

–Je crains bien, madame, que nous ne soyons en présence d'une affection grave.

–Elle va mourir ! s'écria aussitôt madame de Frémilly.

–Non, madame, je ne dis pas cela. Mais j'aperçois tous les symptômes d'une fièvre cérébrale des plus violentes, et dame ! c'est toujours grave.

La grand'mère répéta, comme hébétée :

–Une fièvre cérébrale ?

–Oui, madame.

–Mais alors, elle est perdue ?

–Non, madame, on n'en meurt pas toujours. Et mademoiselle est jeune. Tout en parlant, le docteur griffonnait quelques mots sur un morceau de papier.

Il remit le papier à une servante.

–Allez jusqu'à la voiture, dit-il. Mon domestique vous remettra tout ce que j'ai écrit là-dessus.

Il expliqua à madame de Frémilly :

–J'ai apporté avec moi des remèdes. Je pensais que vous ne trouveriez pas ici ce qu'il faut.

–Mais, dit madame de Frémilly, que l'angoisse rongait, elle ne reprend pas connaissance.

–Ce n'est rien, cela. Je la ferai bientôt revenir à elle. Ce qui est le plus pressé, c'est d'enrayer le mal, de combattre la fièvre qui va se déclarer avec une violence extrême.

La grand'mère demanda.

Elle posait cette question avec une anxiété cruelle.

Elle n'osait pas parler. Et on eût dit que les mots la brûlaient :

–Et avez-vous, docteur, quelque espoir ?

–On a toujours de l'espoir, madame, déclara le médecin, surtout à l'âge que paraît avoir mademoiselle.

–Elle n'a pas vingt ans.

–C'est la vie dans toute sa force. Certainement nous la sauverons.

Madame de Frémilly respira un peu.

Cette phrase fut comme un baume sur la cuisson de sa douleur.

Elle ne parla plus.

Elle laissa le médecin prodiguer ses soins à sa pauvre petite-fille.

Immobile, prostrée au pied du lit, elle priait.

La crise fut terrible.

Comme l'avait prévu le médecin, la fièvre se déclara avec une grande violence. Pendant des nuits et des jours entiers, Laurence délira. Elle avait des accès au cours desquels il fallait jusqu'à quatre servantes pour la tenir et l'empêcher de se jeter par la fenêtre, puis des abattements profonds pendant lesquels elle semblait morte. Elle ne voyait pas, n'entendait pas, ne semblait avoir conscience de rien autour d'elle, une sensibilité nulle ; puis

c'étaient des mouvements désordonnés, des fureurs qui tenaient de la démence. Le médecin n'osait pas répondre encore de la vie de la malade, quoiqu'il eût déclaré à plusieurs reprises que les symptômes observés étaient plutôt favorables et qu'il avait bon espoir.

Agenouillée au pied de ce lit sur lequel gisait celle qu'elle s'accusait d'avoir tuée, madame de Frémilly passa les heures les plus cruelles de sa vie pourtant si éprouvée, et prit, un matin, après une nuit plus angoissée que les autres, une résolution suprême. Pour hâter la guérison de sa petite-fille, pour sauver la pauvre enfant, pensait-elle, elle voulut que Laurence, quand elle reviendrait à la raison, quand elle ouvrirait à l'existence ses yeux maintenant pleins d'ombres confuses et son intelligence hantée de fantômes, elle voulut que Laurence vît près d'elle celui dont l'éloignement avait failli être mortel pour elle.

Elle fit porter une dépêche pour Jacques de Brécourt, et elle attendit la réponse dans un état de fièvre impossible à décrire.

Un jour se passa, un siècle.

Elle crut que Jacques s'était mis en route et allait accourir.

Rien ne vint. Mais le matin du deuxième jour on apporta un télégramme.

La réponse, sans doute.

Madame de Frémilly le prit avec une émotion si intense que sa main qui tremblait avait peine à le tenir.

Elle n'osait pas l'ouvrir.

Si c'était un refus ?

Mais non, ce n'était pas possible. On disait que Laurence allait mourir.

C'était son arrivée qu'il annonçait.

Justement, ce matin-là, Laurence allait un peu mieux.

Elle avait pu dire quelques mots à sa grand'mère et comprendre ce qu'on lui disait.

Elle verrait Jacques, le reconnaîtrait, aurait un cri de surprise et de joie, et serait sauvée.

Madame de Frémilly déchira l'enveloppe.

Un cri de stupeur, de déception lui échappa.

C'était sa dépêche qu'on lui renvoyait avec cette mention ; «Destinataire parti sans laisser d'adresse.»

La grand'mère eut un geste d'anéantissement.

Parti !...

Qu'allait-elle répondre à sa petite-fille ?

Parti sans laisser d'adresse.

Parti désespéré, mort peut-être...

Et par sa faute.

Car elle avait été cruelle et dure !

C'est elle qui aurait tué son enfant, qui aurait de ses propres mains immolé tout ce qu'elle aimait !

Elle restait atterrée, ne pouvant détacher ses yeux de la dépêche terrible, de la dépêche fatale.

Parti !...

Sans adresse !

Comment annoncer à Laurence ?

Elle en mourrait cette fois. Elle en mourrait sûrement puisque sa grand'mère ne comptait plus pour la sauver, pour lui faire reprendre goût à la vie, que sur cette joie de lui rendre Jacques qu'elle méditait de lui faire, et dont l'idée l'avait aidée à supporter ses cruelles tortures.

Elle resta longtemps silencieuse, puis une décision se lut en ses yeux.

–Qu'on m'envoie Auguste ! commanda-t-elle.

Et elle sortit de la chambre.

Elle rencontra dans le couloir Auguste, qui accourait à ses ordres.

–Il faut, lui dit-elle, mon bon Auguste, que tu partes pour Paris.

–Oui, madame la baronne, fit le domestique, un peu surpris.

–Tout de suite, poursuivit madame de Frémilly, par le premier train.

–Oui, madame la baronne.

–Tu iras à l'adresse que je vais te donner. Tu demanderas M. de Brécourt.

On te dira qu'il est parti, à moins qu'il ne soit revenu quand tu te présenteras. Dans ce cas, tu le verras, tu lui dirais que mademoiselle de Frémilly est à la mort, qu'elle veut le voir, que c'est sa grand'mère qui t'envoie pour le chercher. Et tu ne reviendras pas sans lui.

–Bien, madame la baronne.

–Il faut que tu l'amènes à tout prix. S'il n'était pas rentré, il faudrait que tu cherches à savoir par tous les moyens où il est.

–Oui, madame la baronne.

–Je me fie à ton zèle, à ton intelligence. Alors tu irais le voir.

—Et je te l'amènerais ?

—C'est cela même.

—Si, chez lui, poursuivit la baronne, on ne voulait pas te dire où il est, ou si on l'ignorait, tu iras à une autre adresse que je vais te donner, chez M. Mareuil. M. Mareuil est son ami, et tu supplierais M. Mareuil de te dire où tu pourrais rejoindre M. de Brécourt, que c'est moi qui l'en prie. Va, mon bon Auguste, va, ne perds pas de temps, et je te récompenserai bien !

Madame de Frémilly mit dans la main du domestique une poignée de billets de banque, et celui-ci partit aussitôt.

Il revint le lendemain.

Il avait vu M. Mareuil, et M. Mareuil lui avait dit que Jacques de Brécourt, désespéré, venait de s'embarquer à Marseille pour une expédition lointaine et pleine de dangers.

Il allait lui écrire, mais il ne savait pas quand et où la lettre lui parviendrait.

Madame de Frémilly se laissa tomber écrasée au pied du lit de Laurence.

Elle murmura :

—C'est la fatalité !

Et elle regarda avec une anxiété horrible les yeux de sa petite-fille qui s'ouvraient et qui allaient chercher Jacques, et sa bouche qui remuait et qui peut-être allait lui parler de lui, et elle se demanda avec terreur ce qu'elle lui répondrait. Mais les craintes de madame de Frémilly furent vaines.

Quand Laurence eut conscience des choses autour d'elle, entra en convalescence, elle ne parla pas de Jacques de Brécourt. Elle n'en parla jamais.

Elle semblait avoir oublié qu'elle avait aimé, mais la tristesse infinie de son visage, qu'aucun sourire n'éclairait plus, parlait pour elle.

Madame de Frémilly comprit qu'elle n'oublierait jamais, et que si elle ne se plaignait pas, son chagrin n'en était que plus profond et plus intense.

Elle n'osait pas faire allusion aux jours d'épreuves qu'elle venait de traverser, et elle s'efforçait de tourner vers un autre côté, vers l'avenir, les pensées de sa petite-fille.

La neige avait fondu.

La prairie devant le château était toute verte.

On entendait à travers les fenêtres les oiseaux chanter dans l'air radouci.

Madame de Frémilly songea à emmener sa petite-fille, pensant qu'un

voyage peut-être la distrairait.

Laurence refusa de partir.

Elle semblait se plaire dans sa solitude où elle pouvait tout à son aise demeurer enfermée dans sa douleur.

Elle était restée très pâle, très faible et extrêmement nerveuse. La nuit elle sortait de son lit, et, tout endormie, elle errait dans les couloirs du château, semblable à une blanche apparition.

Plusieurs fois les servantes l'avaient surprise.

Elles avaient voulu l'emporter dans sa chambre, mais on leur avait recommandé de ne pas la réveiller.

Elles prévenaient alors madame de Frémilly, et celle-ci suivait pas à pas sa petite-fille, comme on suit une ombre, de peur qu'il ne lui arrivât quelque accident.

Les angoisses de la pauvre femme n'étaient pas finies.

Elle tremblait encore pour les jours de Laurence, qui semblait périr de consommation.

Elle avait consulté le médecin.

Celui-ci avait ordonné des fortifiants, tout en déclarant qu'il n'y avait rien à faire, que le mal était tout moral, qu'il fallait laisser agir le temps.

Madame de Frémilly connaissait bien, elle, le remède qu'il fallait à Laurence, mais le remède n'était pas à portée de sa main.

Elle avait reçu une lettre de M. Mareuil lui disant que M. de Brécourt n'avait pas répondu à sa lettre et qu'il devait déjà être engagé dans le désert.

Reviendrait-il, et s'il ne revenait pas, que deviendrait la pauvre Laurence ?

Quand madame de Frémilly voyait devant son esprit se poser ce tragique point d'interrogation, elle versait des torrents de larmes et maudissait son funeste aveuglement.

On ne tue pas l'amour.

C'est lui qui tue. Elle l'avait compris trop tard.

Et ses jours et ses nuits étaient bourrelés de remords.

IX

Sur ces entrefaites, et pendant que Laurence, comme cloîtrée en sa silencieuse douleur, continuait à mener dans la solitude du château de Marconnay sa languissante existence, un incident se produisit qui sembla à madame de Frémilly de nature à amener une détente dans la situation où elle se trouvait vis-à-vis de sa petite-fille.

Celle-ci lui gardait rancune, elle le sentait bien, de l'éloignement de son fiancé, dont au fond de son âme elle la rendait sans doute responsable, car elle aurait pardonné, elle, et serait revenue à lui. La grand'mère seule avait été impitoyable. Pourtant Laurence ne lui avait jamais adressé un reproche, ne lui avait jamais demandé de nouvelles de Jacques. Elle avait eu la délicatesse et la force de se taire. Elle souffrait, mais elle enfermait en elle-même son chagrin, ce qui n'en était que plus terrible.

Avec le dégel, la campagne avait pris autour du château un autre aspect.

Les prairies se déroulaient toutes vertes, à perte de vue. Des bandes de corbeaux venaient s'y abattre en croassant après avoir décrit dans le ciel de fantastiques arabesques.

L'étang, couleur d'acier poli, était tigré de nénuphars et d'autres plantes aquatiques.

Des volées de canards le traversaient ou venaient s'abattre d'un jet sur ses bords.

On voyait, des fenêtres, des troupeaux de boeufs passer lentement sur les routes ; d'autres traîner la charrue, au loin, dans les terres labourées, et des moutons brouter paisiblement dans les prés, puis tout à coup, comme pris d'une panique, se mettre à sauter et à fuir en se serrant les uns contre les autres.

Des chiens aboyaient çà et là. Des poulains bondissaient autour de leurs mères. C'était la vie qui reprenait, la vie des champs, toujours pareille, mais qui n'est pas sans charmes.

Assise devant sa fenêtre Laurence passait ses journées à contempler ces spectacles, la pensée ailleurs, le regard perdu vers des lointains qu'elle

seule apercevait.

Elle ne souffrait plus, mais elle était très pâle et très faible, la taille élancée et frêle, fléchissant presque sous le poids de la tête trop lourde, et petite pourtant comme celle des statues grecques et des femmes vraiment belles, et si pâle, si blanche que madame de Frémilly la comparait parfois à un beau lys.

Mais le lys languissait et semblait se courber chaque jour davantage, au lieu de s'élever orgueilleusement vers le ciel.

Chez Laurence, la pensée souffrait et les nerfs.

Sa grand'mère aurait préféré qu'elle lui parlât, qu'elle criât sa douleur, qu'elle l'accablât au besoin de reproches.

Son silence morne la tuait.

A ce moment, se produisit l'incident dont nous avons parlé.

Un après-midi madame de Frémilly reçut une lettre dont l'écriture la surprit, car c'était une écriture qu'elle ne connaissait pas, qu'elle n'avait jamais vue.

Elle l'ouvrit avec une certaine méfiance et lut les lignes suivantes, qui ajoutèrent encore à son étonnement :

«Madame, lui disait le correspondant, pardonnez-moi de venir vous troubler dans votre retraite, mais je crois faire une oeuvre généreuse et bonne en vous mettant au courant de ce qui se passe.

«La femme qui est allée vous voir à Paris et qui vous a remis la photographie de M. de Brécourt est tombée malade très gravement après le départ et l'abandon de celui-ci.

»Elle se meurt et m'a donné la charge de remettre son enfant, qui est, vous le savez, l'enfant de M. de Brécourt, aux soins de l'Assistance publique.

»C'est ce que je serai obligé de faire, en effet, car je suis employé.

Je gagne péniblement ma vie et ne pourrais me charger de nourrir et d'élever un enfant, malgré le désir que j'en aurais, et la sympathie que j'éprouve pour ce pauvre petit, qui est vraiment attendrissant.

»Avant d'en venir là, j'ai pensé, madame, que vous ne m'en voudriez pas de vous faire connaître cette triste situation.

»Vous avez connu M. de Brécourt. Peut-être aurez-vous quelque pitié de son enfant, qu'il semble, lui, avoir complètement oublié.

»Vous êtes riche, vous pourrez sans doute lui venir en aide. Et c'est dans

cet espoir, et pour ce pauvre petit, si digne d'intérêt, que j'ai eu, sans avoir l'honneur d'être connu de vous, l'audace de vous écrire.

»Dites-moi ce que je dois faire.»

La lettre était signée Romain Doria, et la réponse devait être adressée poste restante au bureau de la rue Milton.

Après avoir parcouru cette singulière missive, la baronne de Frémilly se demanda ce qu'il fallait faire. Devait-elle la montrer à Laurence ou n'en tenir aucun compte ?

C'était délicat.

Le sort de l'enfant était intéressant.

Mais il faudrait apprendre à Laurence le départ de son fiancé, qu'elle ignorait encore. Il est vrai que ce qu'on disait de lui dans cette lettre, la misère dans laquelle il laissait, lui riche, une femme et un enfant dans les veines de qui son sang coulait, cela n'était point fait pour augmenter l'estime que Laurence avait peut-être encore conservée pour lui, et qui devait être mince.

Evidemment la jeune fille souffrirait en apprenant une fois de plus à quel homme indigne elle avait donné son coeur, mais cela pouvait aussi achever de tuer en son coeur les regrets.

En tout cas, c'était une occasion pour madame de Frémilly d'apprendre ce que sa petite-fille pensait, si elle conservait toujours en son cœur l'espoir de voir lui revenir son fiancé, ou si elle n'avait plus pour celui-ci qu'éloignement et mépris. Elle se décida.

Elle monta, la lettre à la main, dans la chambre de Laurence.

La jeune fille, longue et blanche, grand lis penché, comme le disait sa grand'mère, était debout devant sa fenêtre, regardant un vol d'oiseaux tournoyant sur le lac.

Si sa grand'mère avait été plus près, elle aurait vu des larmes lentes tomber de ses yeux sur ses joues pâlies.

Peut-être, en son esprit, chargeait-elle ces oiseaux, aux ailes rapides, de messages mystérieux vers celui auquel elle ne pouvait s'empêcher de penser.

Peut-être évoquait-elle sa vision au-dessus des brumes légères de l'étang.

Au bruit fait par la porte qui s'ouvrait, elle se retourna lentement.

—Ah ! c'est toi, grand'mère ?

–C'est moi, ma chérie. Je viens de recevoir une lettre.

Laurence frémit de la tête aux pieds.

–Une lettre ?

Elle avait tout de suite songé à Jacques.

Elle demanda :

–De lui ?

C'était la première fois, depuis sa maladie, qu'elle faisait allusion devant sa grand'mère à cet homme que madame de Frémilly croyait qu'elle oubliait ou du moins qu'elle s'efforçait d'oublier.

Elle y pensait donc toujours ?

Elle se félicita de la résolution qu'elle avait prise de montrer la lettre.

Elle dit :

–Non, ce n'est pas de lui. Mais on y parle de lui.

–Que dit-on ?

–Tiens, lis !

Et, toute tremblante, madame de Frémilly remit à Laurence la lettre qui pouvait être fatale pour elle et lui produire l'effet d'un coup de foudre, mais qui pouvait avoir aussi le salutaire résultat de tuer en son coeur un amour qui ne pouvait plus maintenant lui apporter que déceptions et douleurs.

Laurence prit la lettre, la parcourut.

Elle ne fit aucun geste, aucun mouvement. Nulle émotion violente n'apparut sur ses traits, mais elle s'assit, et madame de Frémilly remarqua qu'elle était devenue plus pâle encore, puis elle la rendit, sans un mot.

Elle demanda seulement au bout d'un instant :

–Vous avez répondu, grand'mère ?

–Non, pas encore. Que veux-tu que je réponde ?

–Ecrivez à cet homme d'apporter l'enfant.

Madame de Frémilly sursauta :

–Ici ?

–N'est-ce pas mon devoir, puisque son père l'abandonne ?

–Mais tu n'y songes pas !

–Pourquoi ?

–Mais, ma pauvre enfant, songe que l'on pensera, que l'on dira peut-être...

–Quoi ?

–Que cet enfant est sans doute le tien.

–Eh bien ?

–Mais c'est ton avenir brisé, ta vie en proie aux calomnies...

–Mon avenir n'est-il pas brisé déjà ? Quant aux calomnies...

Elle eut un geste de dédain superbe et d'indifférence suprême.

–Tu ne peux pourtant pas, dit la grand'mère, parce qu'un homme t'a trompée, consacrer à pleurer la perfidie de cet homme le reste de tes jours.

–Je le consacrerai à pleurer mon amour perdu.

–Mais tu peux aimer encore.

–Jamais, grand'mère...

–Tu vois combien cet homme était indigne. Tu devrais le mépriser, maudire jusqu'à son souvenir. Abandonner une femme, un enfant, dans cette situation ! C'est odieux !

–C'est pour cela que je veux le remplacer auprès du petit. En élevant près de moi cet enfant qui est le sien, je lui montrerai combien je l'aimais. Puis je m'attacherai peut-être à l'enfant, et cela me consolera.

–C'est-à-dire que tu continueras à aimer le père en lui.

–Et quand cela serait ?

–Un homme qui ne vaut pas une pensée, un regret, car il est parti, je ne te l'ai pas dit, je ne voulais pas te le dire, et tu ne l'as pas demandé, il est parti sans même nous prévenir. Quand tu étais malade et que je craignais de te voir mourir, je ne te l'ai pas dit, je lui ai télégraphié de revenir. Ne recevant pas de réponse, j'ai envoyé à Paris Auguste avec ordre de le ramener, de ne pas revenir sans lui. Et j'ai appris par Auguste qu'il était parti, parti pour l'Afrique, en exploration, quelque voyage d'agrément sans doute, laissant derrière lui, sans plus s'en occuper que si elles n'existaient pas, toutes les malheureuses qui avaient mis leur confiance en lui et l'avaient aimé, toi qui te mourais de chagrin d'avoir été trompée par lui, son fils qu'on va mettre à l'Assistance publique et cette autre femme qui se meurt de désespoir et de misère. Et tu ne repousses pas avec horreur l'image d'un homme pareil ! Tu veux garder près de toi, en souvenir de lui, un enfant qui est celui de la femme qui a été ta rivale, qui t'a brisé le coeur ! Tu n'as pas de dignité, Laurence, tu n'as pas d'orgueil !

–J'ai aimé, ma mère.

–Et tu aimes encore ?

–Je sens que je ne pourrai jamais arracher cet amour qui a jeté en moi des racines si profondes qu'il fait maintenant partie de mon être et que pour les enlever il faudrait anéantir l'être tout entier. Il est comme ces plantes qui peu à peu mangent la terre dans laquelle on les a mises et ne laissent plus dans le vase qui les contient que des racines.

Elle se pendit au cou de madame de Frémilly avec le mouvement éperdu d'une liane qui cherche un appui, et avec des caresses dans les yeux, dans la voix :

–Fais ce que je te demande, grand'mère.

–Faire venir cet enfant ?

–Oui.

–Cela, dit madame de Frémilly, te distraira peut-être de ton chagrin.

Et ce sera une bonne oeuvre.

–Tu veux bien, alors ?

–Je vais envoyer une dépêche et de l'argent pour le voyage, car cet homme qui m'écrit n'est sans doute pas riche.

–Oh ! que tu es bonne, grand'mère ! s'écria Laurence en sautant au cou de la douairière.

Et pour la première fois depuis le malheur, madame de Frémilly la vit sourire.

Elle s'éloigna pour donner des ordres, se disant :

–Comme elle l'aimait, et comme elle l'aime encore !

X

L'homme que madame de Frémilly et Laurence virent arriver deux jours après, amenant l'enfant, n'était autre, on l'a deviné, que l'aide préparateur Régulus Boulard, qui se présenta à elles sous le nom de Romain Doria, dont il avait signé sa lettre.

Il arrivait prétentieux et pommadé, paraissant tout fier de la prétendue mission humanitaire dont il s'était chargé, avec un déballage de grandes phrases toutes préparées.

Comment avait-il décidé la misérable Noémie à se séparer de son enfant ? Par quelles promesses, par quelles menaces, par quels subterfuges y était-il parvenu, car la malheureuse aimait son petit ? C'est ce que nous allons essayer d'expliquer en quelques mots.

Nous avons vu la pauvre créature courbée et comme anéantie, sans volonté et sans force, sous le joug si rude que le coquin faisait peser sur elle, tremblant à chaque instant que la colère du misérable ne retombât sur la tête chérie de son fils.

Elle voyait le malheureux petit être, constamment triste, s'étioler et périr et elle avait chaque jour la terreur de sa mort prochaine.

Quand Régulus lui parla de s'en séparer et lui expliqua le sombre projet qu'il méditait, elle poussa d'abord les hauts cris et déclara que jamais elle ne laisserait partir son fils ou qu'elle irait avec lui.

Puis, peu à peu, elle se fit à cette idée et s'y accoutuma. Elle se dit que son fils serait plus heureux loin d'elle que près d'elle.

Comme une plante qui se dessèche dans un terrain aride, il se développerait et s'épanouirait à l'aise dans un terrain plus riche.

D'autant plus que Régulus, pour changer les idées de la mère, redoublait envers le petit de mauvais traitements qu'elle était impuissante à empêcher.

Et un matin, après une nuit atroce, une nuit où Régulus, rentré ivre, avait réveillé l'enfant pour le battre, elle prit le petit Daly dans ses bras et lui dit : –Il faut nous séparer, mon enfant. Va vivre loin de moi, loin de ce misérable qui te martyrise. Tu seras heureux peut-être dans un autre

milieu. Tu vivras. Moi je mourrai sans doute du chagrin de ne plus te voir, mais qu'importe si tu vis ?

Et elle l'embrassa à plusieurs reprises, résolue au cruel sacrifice.

Au dedans d'elle, elle nourrissait un rêve : se délivrer de Régulus et aller vivre, comme servante, s'il le fallait, dans la maison où serait élevé son fils, sans se faire connaître, heureuse seulement de le voir et de respirer le même air que lui !

Elle n'avait qu'une peur maintenant, c'est que Régulus ne réussît pas et qu'on ne voulût pas de l'enfant.

Quand le monstre lui apporta la dépêche par laquelle madame de Frémilly demandait d'amener le petit, elle fut presque aussi heureuse que lui de cette solution. Elle habilla Daly avec un soin tout particulier, le para le mieux qu'il lui fut possible afin qu'on le trouvât joli et qu'on l'aimât.

Puis elle demanda à Régulus de faire le portrait de l'enfant, qu'elle voulait garder ; elle pourrait au moins embrasser son image s'il ne lui était pas possible d'embrasser le petit lui-même.

Régulus se prêta avec condescendance à ce qu'il appelait une fantaisie, et il partit avec l'enfant, conduit jusqu'à la gare par la mère qui sanglotait et qui ne pouvait, au dernier moment, arracher son fils de ses bras.

Daly, dont l'intelligence était alors presque nulle, car il avait été abruti par les privations et les coups, Daly ne semblait rien comprendre à ce qui se passait.

Il pleurait de voir pleurer sa mère.

Mais il n'avait pas conscience qu'il s'éloignait d'elle, peut-être pour toujours, et il n'eut un pressentiment de son malheur que lorsqu'il se vit seul dans un wagon avec Régulus.

Il se mit à pleurer de nouveau et à réclamer sa mère.

Mais l'opérateur le regarda avec des yeux si noirs qu'il se tut et se cacha, tout apeuré, sous la banquette, où il resta tout le long du voyage, tassé comme un pauvre chien craignant les coups.

Régulus eut beaucoup de peine, quand on fut arrivé, à l'en faire sortir.

C'est dans ces conditions qu'ils arrivèrent, le petit et lui, au château de Marconnay, dans une mauvaise voiture que le préparateur avait louée à Sanxay.

Dès qu'elle les aperçut sautant à terre, Laurence, qui les guettait, se

précipita au devant d'eux.

Ses yeux tout de suite cherchèrent l'enfant.

Mais le petit, intimidé, se cachait derrière Régulus.

Laurence eut de la peine à le faire sortir et à le prendre dans ses bras.

Elle voulut l'embrasser. Il détourna la tête.

Régulus dit :

–Il est très timide.

Puis, voulant se poser, il s'adressa à madame de Frémilly :

–Je me suis chargé, madame la baronne, expliqua-t-il, d'une mission bien pénible. Aucun lien ne m'attache à la mère et à l'enfant. J'étais simplement leur voisin. J'ai eu l'occasion de rendre à la pauvre abandonnée bien des petits services. Elle m'a raconté son histoire, fait connaître dans tous ses navrants détails sa triste situation, et c'est alors que l'idée m'est venue d'écrire cette lettre peut-être bien osée.

–Vous avez bien fait, monsieur, dit madame de Frémilly, et je vous remercie pour ma fille d'avoir pensé à nous.

–L'enfant sera heureux ici, dit Laurence.

Et, s'adressant au petit :

–N'est-ce pas que tu seras bien et que tu nous aimeras ?

L'enfant ne répondit pas.

Il semblait avoir envie de pleurer.

–Il n'est pas habitué à voir du monde, dit Régulus. Il passait sa vie enfermé dans un petit cabinet obscur. La mère avait besoin de travailler.

–Pauvre petit ! murmura Laurence, attendrie.

Et elle pensa à Jacques, à Jacques qui avait délaissé son fils, et une pierre se détacha de l'autel qu'elle avait élevé dans son coeur à son idole à son dieu !

Elle commença à douter du coeur de l'homme aimé.

C'était assurément ce que Régulus voulait, et ce que madame de Frémilly, pour d'autres raisons, avait espéré.

Et comme le petit, s'apprivoisant peu à peu, se hasardait à regarder Laurence, si belle, et qui lui parlait si doucement, celle-ci dit à sa mère tout bas :

–Il lui ressemble.

Madame de Frémilly considéra l'enfant.

–Oh ! pas du tout ! dit–elle.

En effet, le petit Daly, et pour cause, n'avait rien de Jacques de Brécourt.

Mais Laurence voulait se faire illusion à elle–même. Elle prononça :

–Il a ses yeux.

Et elle en resta persuadée.

Elle demanda à Régulus :

–Comment se nomme–t–il ?

–Daly.

–Il n'a pas d'autre nom ?

–Non, madame, il n'a pas été reconnu.

–A–t–il vu son père quelquefois ?

–Je ne le sais pas.

–Pourtant, quand on a fait la photographie...

–Ah ! oui, fit aussitôt Régulus, qui vit qu'il avait dit une bêtise, mais il n'a jamais su que M. de Brécourt était son père. On avait bien défendu à la mère de le lui apprendre.

–En sorte qu'il ne sait pas de qui il est le fils ?

–Non, madame. D'ailleurs, il est très peu avancé pour son âge. C'est à peine s'il comprend ce qu'on lui dit et s'il parle.

–Quel âge a–t–il ?

–Quatre ans bientôt.

–Et sa mère ?

–Sa mère est toujours souffrante.

–Elle l'aimait ?

–Beaucoup.

–Comment s'est–elle résolue à s'en séparer ?

–Elle ne pouvait plus gagner la vie du pauvre petit. Et elle s'attendait à lui être enlevée à chaque instant. Elle est tranquille maintenant et presque heureuse, sachant que son fils ne manquera de rien.

–Oh ! non, de rien. Et on l'aimera bien, dit l'angélique Laurence, qui sentait une pitié profonde emplir son âme et pour l'enfant et pour la malheureuse abandonnée, en même temps que tombaient, comme des fleurs sous un vent aride, quelques–unes de ses illusions les plus chères.

Régulus ne pouvait détacher ses yeux de cette pure enfant, qu'il trouvait

idéalement jolie, semblable, en sa mélancolie et en sa blancheur, à quelque douce image de vitrail.

Il mesurait, en la voyant, toute la grandeur du mal qu'il avait fait à l'homme qui l'aimait et qui avait le bonheur surtout d'en être aimé.

Mais il ne se repentait pas de sa perfidie.

Il en était heureux.

Il jouissait délicieusement de l'âcre plaisir de sa vengeance enfin satisfaite.

Il se disait que la soeur de Noémie, Aurore, était jolie aussi, et qu'il l'avait aimée peut-être autant que Jacques de Brécourt aimait mademoiselle de Frémilly, et qu'il l'avait perdue par la faute de cet homme.

On a vu à quels sentiments avait obéi le misérable en introduisant sous le toit de madame de Frémilly l'enfant de Noémie, qui serait pour la fiancée de Jacques comme la preuve vivante de la trahison de l'homme aimé. Il comptait tuer en elle, par cette vue, jusqu'aux racines de l'amour restées encore dans son coeur.

Il élargissait l'abîme que son imposture avait creusé entre les deux fiancés ; car, avec sa science du mal, il avait prévu ce qui arriverait : que Laurence s'attacherait au petit qu'elle croyait le fils de l'homme qu'elle avait aimé, et que, plus son affection pour l'enfant deviendrait violente, plus l'estime qu'elle avait conçue pour le père qui l'avait abandonné diminuerait.

Donc, en amenant là l'enfant, Régulus servait sa vengeance, et, de plus, il se débarrassait d'une bouche à nourrir, gênante, d'un être qu'il haïssait.

Mais le misérable ne s'attendait pas aux surprises que le destin lui ménageait en ce sombre château de Marconnay, où il venait de pénétrer, et il ne croyait pas que les dieux allaient travailler eux-mêmes à l'oeuvre sombre de vengeance et de haine que sa jalousie irraisonnée avait entreprise.

XI

Invité à passer quelques jours au château de Marconnay, le prétendu Romain Doria, très flatté d'être admis à la table de la baronne de Frémilly, avait accepté avec empressement ; mais, la première nuit, comme, ainsi que les gens qui n'ont pas la conscience tranquille, il ne dormait pas, il lui sembla entendre derrière la porte de sa chambre un bruit menu, comme le bruit de quelqu'un qui se glisserait dans l'ombre avec précaution.

Curieusement, il entre-bâilla sa porte et resta comme médusé par le spectacle qu'il eut sous les yeux.

Dans la clarté spectrale du vaste couloir, éclairé par la lumière de la lune en son plein, passant à travers les vitres sans rideaux des hautes fenêtres, un long fantôme blanc, qui lui fit l'effet d'une apparition, passait lentement, si léger qu'on l'eût dit impalpable, et dont les pieds posaient à peine sur le sol, le corps ayant l'air d'être soutenu dans l'espace par d'invisibles ailes.

Régulus ne croyait pas aux visions.

Pour lui, le prétendu fantôme était une femme, une femme se rendant à quelque nocturne rendez-vous.

Mais quelle femme ?

Il n'y avait dans le château que madame de Frémilly et sa petite-fille.

Les servantes étaient des paysannes.

Était-ce donc mademoiselle Laurence, la fiancée ?

Régulus franchit le seuil de sa porte doucement et s'avança dans le couloir, en ayant soin de se cacher dans l'ombre, auprès des murs.

L'apparition ne le vit ni ne l'entendit.

Elle continua sa marche, ou plutôt son glissement léger dans la pâle lumière du couloir.

Et Régulus la reconnut.

C'était mademoiselle de Frémilly.

Elle avait les yeux ouverts et paraissait ne pas voir.

Son corps semblait avoir la rigidité d'une statue.

Régulus reconnut avec stupeur qu'elle dormait.

Elle était adorablement belle.

Une chemise presque transparente, et ornée de dentelles, enveloppait son corps de vierge, gracile et fluët, comme d'une blanche écume, laissant entrevoir des formes d'une pureté divine.

Le haut des épaules, les bras, le bas des jambes étaient nus et éblouissaient. Régulus ne pouvait détacher de cette vision surnaturelle ses yeux extasiés. Puis, une idée surgit en son cerveau enfiévré, une idée qui mit en ses veines comme une coulée de flammes.

S'il saisissait ce corps immaculé et l'emportait chez lui, dans sa chambre, comme une proie radieuse et triomphante...

Quelles voluptés et quelle vengeance ! Ce serait l'abîme creusé entre le fiancé et la fiancée, si profondément cette fois, qu'il demeurerait infranchissable.

Régulus suivit le blanc fantôme...

Il le vit franchir le long couloir, la porte d'entrée et se diriger vers le parc situé derrière le château.

Un rayon de lune l'inondait de sa clarté paisible... Alors il se rapprocha...

Il toucha le bras nu, et ce contact, bien que le bras fût glacé, le brûla comme s'il eût été du feu.

La dormeuse ne se retourna pas.

Il l'attira à lui.

Elle vint tranquillement, sans résistance.

Et alors, doucement, il l'entraîna...

Son cerveau était en fusion.

Il y avait comme des étincelles de foudre à la racine de ses cheveux.

Sans avoir conscience de rien, en son magnétique sommeil, Laurence obéissait.

Elle entra dans la chambre du misérable.

Et, sur eux deux, Régulus ferma la porte.

Quelques minutes se passèrent sans un bruit. Sur le château s'étendit un tragique silence.

Puis la porte se rouvrit.

Laurence repartit, rigide toujours.

Elle était entrée pure.

Elle sortait souillée, flétrie, portant peut-être en son sein la preuve d'un

crime infâme.

–Mais elle n'en savait rien.

Elle ne s'était pas réveillée.

Régulus, se montrant derrière elle, la suivit longtemps du regard ; il la vit s'éloigner, comme fondre et disparaître dans la clarté tremblante et grise de la nuit de lune.

Puis il rentra dans sa chambre.

Il était haletant, éperdu et titubant, comme ivre de son forfait.

Il se jeta tout habillé sur son lit, mais il ne dormit pas, et, à six heures, avant même que le jour parût, il était debout.

Quand, le lendemain, madame de Frémilly sonna sa femme de chambre pour lui dire d'envoyer Auguste demander à son hôte ce qu'il désirait prendre à son déjeuner, elle apprit avec stupeur que celui-ci était parti.

–Parti sans prévenir ?

–Il a demandé à Auguste de le conduire à Sanxay à sept heures. Il voulait prendre l'omnibus. Il était pressé de rentrer à Paris. Il avait l'air étrange, chacun de nous l'a remarqué, l'air d'un homme qui vient de faire un mauvais coup. S'il manquait aujourd'hui quelque chose au château, bijou ou couvert d'argent, aucun de nous n'en serait étonné. Madame de Frémilly haussa les épaules.

–Vous êtes fous, dit-elle.

Et elle ne s'inquiéta pas davantage de ce qu'elle prenait pour des «imagination» de domestiques.

Elle demanda si sa petite-fille était réveillée.

Et, sur la réponse négative qu'on lui fit, elle s'habilla pour aller dans sa chambre.

Quand elle y pénétra, Laurence dormait. Le petit, amené par Régulus, et que mademoiselle de Frémilly avait voulu faire coucher près d'elle dans un berceau, n'était pas réveillé non plus.

La baronne allait se retirer sur la pointe des pieds, comme elle était venue, quand un mot de Laurence l'arrêta :

–C'est toi, grand'mère ?

Madame de Frémilly rentra dans sa chambre.

–Je t'ai réveillée ?

–Non, grand'mère. Je n'ai rien entendu ; mais, en ouvrant les yeux, je t'ai

aperçue qui t'éloignais.

–Tu as bien dormi, ma chérie ?

–Je suis brisée, dit Laurence, qui détendit avec effort ses beaux bras nus. J'ai fait un rêve horrible.

–Un rêve ?

–Je me promenais au pied du château, devant la pièce d'eau, quand j'ai vu se dresser tout à coup sur ses bords un beau lys, qui poussait à vue d'oeil devant moi, et qui devint bientôt si grand qu'il atteignit mon front. Il était d'une blancheur si éblouissante que j'avais peine à le regarder.

–Mais il n'est pas si horrible, ton rêve, fit la baronne en souriant.

–Attends, grand'mère, fit la jeune fille. Tout à coup, reprit-elle, je vis la tige du lis grossir, devenir semblable à un corps de femme et prendre la couleur de la chair.

En même temps, la fleur se métamorphosait aussi, avait pris un visage humain : je vis que le visage me ressemblait.

Le lys, c'était moi.

–Je t'ai souvent, en effet, dit la baronne, comparée à un beau lys.

–C'est pour cela, en effet, fit Laurence, que j'ai fait ce rêve. Une odeur suave s'en dégagait et embaumait l'air autour de lui.

–Tout à coup, un homme se montra.

Cet homme avait le visage, les grands cheveux de l'homme que nous avons vu hier et qui nous a amené l'enfant de Jacques.

Ici Laurence s'interrompit pour demander :

–Il n'est pas réveillé, le cher petit ?

–Non, répondit la baronne, il dort toujours.

Elle ajouta :

–Mais continue, ma chérie.

–Cet homme, reprit Laurence, s'approcha du lys avec des airs effrayants, et voulut le saisir, sans doute pour le cueillir.

Alors le lys devint tout noir, mais d'un noir affreux. Et c'était toujours moi. Et j'étais monstrueuse, et je faisais peur.

Mes yeux n'étaient plus que deux grands trous obscurs.

Mon visage grimaçait comme la tête d'un squelette.

Puis le lys, ce lys qui était moi, s'affaissa sur le sol, comme s'il tombait en pourriture. Et bientôt il n'y eut plus, à la place où il se dressait, superbe et

pur, qu'un amas visqueux et noir, d'où se dégageait une odeur infecte, une odeur que je sens encore, ajouta la jeune fille en frissonnant d'horreur, et qui me pénètre toute.

—Il ne faut pas croire aux rêves, dit madame de Frémilly pour chasser les idées pénibles de sa petite-fille ; mais elle était elle-même plus impressionnée qu'elle ne voulait le laisser paraître, et elle n'osa pas parler à Laurence du départ brusque de leur hôte, qu'elle trouvait pour le moins singulier.

XII

Son crime commis, Régulus on le sait, ne songea pas à dormir. Trop de pensées se pressaient en son cerveau surexcité.

C'était d'abord le souvenir de son acte, de la joie ressentie à presser entre ses bras cette vierge pure, ce lys immaculé, lui qui n'avait possédé jusqu'alors que des femmes souillées par les caresses de tous.

Il avait eu là quelques minutes d'infâmes délices, qu'il ne se rappellerait jamais sans transport.

Et pourtant ce qui dominait encore cette sensation, inexprimable, c'était l'idée de la haine pleinement assouvie.

Il laissait dans ce château perdu une trace horrible de l'oeuvre de vengeance depuis si longtemps rêvée.

S'il avait tué à Jacques sa fiancée, il lui aurait porté un coup moins terrible qu'en la laissant avilie et souillée, portant peut-être en ses flancs, et sans le savoir, la preuve du crime commis.

C'était monstrueux, ce qu'il avait fait là, et capable de faire dresser d'horreur les cheveux des moins impressionnables.

Il livrait à la honte, à une éternelle douleur, cette jeune fille qui ne lui avait fait aucun mal, qu'il avait trouvée pour lui, au contraire, gracieuse et douce.

Il introduisait dans le coeur de la mère un inconsolable désespoir.

Mais en la frappant il frappait l'autre, et cela justifiait son attentat à ses yeux et chassait de son esprit tout regret et tout remords. Il ne se coucha pas.

Il ne songeait qu'à partir, et à partir le plus vite possible.

Dès que les portes du château seraient ouvertes, il sortirait.

Il avait peur que mademoiselle de Frémilly n'eût eu, malgré le sommeil dans lequel elle était plongée, conscience de ce qui s'était passé et ne dénonçât à sa grand'mère la félonie de leur hôte.

Il voulait être loin avant qu'elles fussent levées.

S'il n'avait pas de remords, il ne pouvait secouer une sorte de terreur qui pesait sur lui. Cette terreur dont ne peut se défendre, son forfait commis, le

criminel le plus endurci, terreur instinctive et en quelque sorte mystérieuse, faite à la fois de la crainte des châtimens humains et des représailles célestes.

Pour tout dire, en ce château, tout chaud encore de son crime, il avait peur !

Il ne retrouverait quelque tranquillité, du moins il le pensait, que lorsqu'il serait loin de ces murs sombres, de ces tourelles noires qui portaient leur deuil jusqu'au milieu de l'azur.

Quand le jour se leva, dissipant les brumes bleues qui traînaient, ainsi que des nuages légers, sur la verdure des prairies, Régulus était prêt à partir. Il entendit retentir dans la sonorité matinale le clairon des coqs, et presque aussitôt, dans la cour, des bruits de sabots, de portes qu'on ouvrait montèrent jusqu'à lui.

Le château s'éveillait. Les domestiques commençaient leurs besognes habituelles. Il vit sortir des chevaux des écuries, d'autres animaux qu'on menait dans les champs.

Les corbeaux, réveillés, promenaient dans l'air clair leurs sombres circuits. Régulus descendit.

La porte d'entrée du château était fermée encore.

Il fit signe à un domestique qui passait dans la cour et qui vint lui ouvrir.

–Monsieur est levé de bien bonne heure ! remarqua l'homme.

–Oui, dit Régulus, je pars. J'ai pris congé hier soir de madame de Frémilly.

–Elle a donné des ordres pour conduire monsieur jusqu'au bourg ?

–Non. Il était trop tard. Tout le monde était couché.

–Pourtant, monsieur ne va pas s'en aller à pied ?

–Si, si j'y suis obligé.

–Les chemins sont très mauvais. Il dégèle depuis hier. Les ornières sont défoncées. Si monsieur le désire, je puis atteler le tilbury, Madame ne me grondera pas.

–Vous me rendrez service, dit Régulus.

–Monsieur est pressé ?

–Un peu.

–C'est l'affaire de dix minutes.

Le domestique s'éloigna et Régulus descendit dans la cour. Il avait hâte

d'être hors du château. Les murailles semblaient peser sur lui de tout leur poids.

Il se promenait de long en large, en attendant que la voiture fût prête, devant la façade sombre, et il ne pouvait s'empêcher de lever les yeux vers les fenêtres, bien qu'il redoutât de voir derrière les vitres ou le visage de madame de Frémilly ou celui de sa petite-fille, qui pourrait s'étonner de le voir dehors à cette heure, et qui peut-être lui poserait d'embarrassantes questions.

Mais il avait déjà ses réponses prêtes.

Des affaires pressantes, qu'il avait oubliées, le rappelaient à Paris, et il était obligé de partir sans retard.

Toutefois, il aurait préféré ne voir personne.

Le tilbury fut attelé sans qu'une persienne eût bougé. Madame de Frémilly et mademoiselle dormaient toujours.

Il sauta dans la voiture et donna ses ordres au domestique qui avait offert de le conduire, puis il se vit emporté bientôt dans un chemin étroit, creusé d'ornières, bordé de chaque côté par de hautes haies vives d'où l'eau tombait en gouttelettes.

A l'horizon, le soleil se levait, rouge, dans un ciel bas, couleur de perle.

De temps en temps, des oiseaux traversaient le chemin, sans cris, et ne faisaient d'autre bruit que le bruit doux de leurs ailes.

—Comme cela, dit le domestique, monsieur va prendre le premier train ?

—Oui.

—Pour Paris ?

—Pour Paris.

Régulus ne parla plus.

Cette conversation ne l'intéressait guère, et il était désireux de la laisser tomber.

Il était tout à ses pensées, aux pensées dont nous avons indiqué la nature, et qui continuaient à hanter son esprit.

Il jetait à peine de temps à autre un coup d'oeil distrait sur la campagne où se voyaient encore çà et là de blanches taches de neige sur lesquelles les rayons rouges du soleil mettaient d'éclatants rubis et qui déroulait tout autour de lui, car on passait maintenant sur une hauteur, un panorama splendide.

Il pensait à ce qu'il laissait derrière lui, cette mine inépuisable de douleurs et de maux de tous genres.

C'était son oeuvre, cela, son oeuvre infernale et maudite !

Et maintenant qu'il était loin du château où reposaient ses victimes, loin des terreurs qui l'avaient assailli là bas, il était presque tenté de s'en enorgueillir.

XIII

La journée qui se leva après la nuit funeste fut atroce pour la pauvre Laurence, non qu'elle eût conscience de l'attentat dont elle avait été victime, mais elle se sentait très fatiguée et comme endolorie, et le rêve affreux qu'elle avait raconté à sa grand'mère avait laissé en elle une impression de dégoût dont son être tout entier était imprégné, et qu'elle ne pouvait pas secouer.

Madame de Frémilly sortie de sa chambre, elle sauta à terre et elle alla regarder dans son berceau le petit Daly. Il dormait encore. Il était joli et attendrissant avec ses pommettes rosées par le sommeil. Et comme malgré elle Laurence se disait :

–C'est son fils ! la chair de sa chair. Et il l'a abandonné. Il n'a pas donc de coeur ? Il ne m'aurait donc pas aimée, moi qui l'aimais tant, et qui l'aime tant encore ? Ce petit grandira sans son père, sans savoir même de qui il tient la vie. Il sera malheureux, livré à tous les hasards. Et l'autre, insouciant, vivra loin de lui sa vie heureuse, sans plus se préoccuper du pauvre petit être que s'il n'avait jamais existé.

Était-ce possible, cela ! Et, était-ce Jacques qu'elle pouvait soupçonner capable d'une telle indifférence, d'une telle cruauté ? Si on était venu lui dire, si on avait accusé devant elle Jacques d'un pareil forfait, elle n'aurait pas hésité à le défendre, à crier : Ce n'est pas vrai ! ce n'est pas vrai ! Mais la preuve était là, sous ses yeux, que Jacques, comme tant d'autres hommes, pouvait abandonner une femme qu'il avait aimée, un enfant qui était le sien ! Prise d'une sorte d'attendrissement devant le petit qui dormait toujours, si doux et si calme, elle s'écria :

–Tu vivras sans affection, sans tendresse, isolé et seul, sans père, sans mère, car te voilà privé maintenant même des soins et de l'amour de ta mère, et cela par sa faute. Ah ! je devrais le haïr !

En prononçant ces paroles, Laurence avait involontairement élevé la voix et fait un geste violent qui avait imprimé au berceau une légère secousse.

Réveillé en sursaut, l'enfant ouvrit les yeux.

Son premier sentiment fut un sentiment d'étonnement et de peur.

Son regard tombait sur des objets qu'il n'avait pas coutume de voir en s'éveillant et qui lui paraissaient si beaux, puis sur un visage qu'il ne se rappelait pas avoir jamais vu non plus, car la veille, c'est à peine s'il avait, tant il était saisi, remarqué les personnes qui lui parlaient.

Il eut un petit mouvement d'effroi et se mit à appeler sa mère.

Laurence vit une larme perler en ses yeux.

Tout de suite, elle le rassura.

–N'aie pas peur, mon petit ! Tu es chez des amis. On ne te fera pas de mal. On t'aimera bien.

–Je veux voir maman, dit l'enfant avec obstination.

–Tu la verras bientôt, mon mignon.

–Vous me mènerez près d'elle ?

–Oui.

–Quand ?

–Bientôt.

–Elle m'aime bien, maman !

–Elle t'aime bien ?

–Oh ! oui, madame.

–Pourquoi l'as-tu quittée ?

–C'est le méchant homme qui m'a emmené.

–Le méchant homme ... celui qui était avec toi ?

–Oui.

–Tu ne l'aimes pas ?

–Oh ! non, madame.

–Il était méchant ? Il te battait ?

–Souvent. Et il m'enfermait dans un cachot bien noir.

–Il t'enfermait ?

–Toujours.

–Parce que tu n'étais pas sage ?

–J'étais toujours sage.

–Pauvre petit ! murmura Laurence.

Et elle sentit des larmes venir à ses yeux.

L'enfant reprit :

–Il faisait aussi pleurer maman souvent. Il la grondait. Il la battait.

–Oh ! le misérable ! fit involontairement la jeune fille.

Et elle pensa que c'était la faute de Jacques si ce pauvre enfant, si cette malheureuse femme, séduite peut-être par lui, et abandonnée ensuite, étaient la proie d'un bandit comme celui qui les martyrisait.

Et elle sentit son estime pour Jacques diminuer encore et se désagréger avec son radieux amour.

En même temps, une tendre pitié pour l'enfant abandonné, et pour la mère délaissée, entra en son âme chaste.

Elle aurait voulu connaître cette femme, la consoler. Il n'y avait en elle aucune jalousie, aucune rancune.

Elle s'accusait presque, en son innocence, croyant que c'était pour elle que Jacques les avait quittés, du malheur de cette femme et de cet enfant.

Elle ne résista pas à l'élan qui la portait vers le petit.

Elle le prit dans ses bras, l'embrassa affectueusement, et dit :

–Nous ne t'abandonnerons pas, non, cher petit ! Tu seras ici comme notre enfant. Ma mère et moi, nous t'aimerons.

–Je voudrais voir maman, répéta l'enfant.

–Tu la verras, mon mignon. Je te le promets. Si nous ne pouvons pas aller vers elle, c'est elle qui viendra te voir. Je lui écrirai.

Et, en effet, Laurence songeait déjà à demander à l'homme qui avait amené Daly l'adresse de la mère et à écrire à cette femme.

Elle tenait en ses bras l'enfant à demi nu, quand la baronne de Frémilly ouvrit la porte.

Elle eut un geste de contentement en voyant sa fille s'occuper du petit.

«Cela, pensa-t-elle, la distraira de sa douleur et lui fera oublier l'infidèle.»

Elle se félicita intérieurement d'avoir fait venir cet enfant et vit sa fille bientôt guérie d'un amour qui, dans sa pensée, ne pouvait que lui causer des chagrins et la désespérer.

Elle s'approcha, souriante, du groupe gracieux que formaient la jeune fille et l'enfant, qui, rassuré maintenant, répondait à ses caresses avec de jolis gestes enfantins. Et elle dit :

–Il est réveillé ?

–Oui, grand'maman, il vient de s'éveiller.

–Et il est bien sage ?

–Il est ravissant, le cher mignon. Son premier cri a été pour demander sa maman. Nous la ferons venir, n'est-ce pas ?

–Certainement, dit la baronne, qui ne pensait pas que sa fille parlait sérieusement.

–Si tu savais, grand'mère, ajouta la jeune fille, comme il a été malheureux ! Comme ils ont été malheureux, plutôt, sa mère et lui, avec cet homme...

–Quel homme ?

–L'homme qui l'a amené.

–M. Doria ? C'est donc ?...

–Je ne sais pas ce qu'il est, quels droits il a sur cette femme et sur son enfant. Il paraît qu'il l'injuriait, qu'il la battait, qu'il enfermait l'enfant dans un cachot noir.

–Le misérable !

–Je ne le laisserai pas partir, dit Laurence, sans lui dire ce que je pense.

–Il est parti, dit madame de Frémilly.

–Parti ?

–Ce matin, à la première heure.

–Sans nous prévenir ?

–Sans prévenir. Il a demandé à Auguste de le mener à Sanxay.

–Il s'est douté que l'enfant parlerait, et il n'a pas voulu s'exposer à nos reproches.

–Peut-être. Les domestiques ont remarqué qu'il avait un air singulier.

Quelques-uns m'ont dit même qu'il avait l'air d'un homme qui avait fait un mauvais coup. J'ai répondu qu'ils étaient fous, sans m'expliquer pourtant les causes de ce départ précipité, qui a l'air d'une fuite. Je le comprends maintenant. Il a eu peur que le petit ne nous dise qui il est.

–Nous ne pouvons pas, dit Laurence, laisser cette malheureuse entre ses mains.

–La mère ?... C'est son affaire, cela, mon enfant. Nous n'avons pas le droit d'intervenir. Nous ignorons quels liens l'attachent à cet homme.

Et nous ne pouvons pas nous immiscer...

–S'il la bat ?

–Elle n'a qu'à le quitter, et si elle ne le quitte pas, c'est qu'elle ne le veut pas, que d'autres intérêts la retiennent.

–Si elle ne le peut pas...

–Pourquoi ?

–En tout cas, il faudra que je lui écrive pour lui donner au moins des nouvelles de son enfant.

–Sais-tu son nom, son adresse ?

–Non. Je voulais les demander à cet homme.

–Il est parti. Si elle veut des nouvelles de son fils, elle nous en demandera. Peut-être est-elle heureuse d'en être débarrassée.

–Une mère !

–Est-ce qu'on sait ? fit madame de Frémilly. On voit, dans la vie, ma pauvre enfant, tant de choses faites pour surprendre un coeur simple et droit comme le tien !

–Ce n'est pas beau, la vie, dit Laurence, qui, pour la première fois peut-être, la voyait sous ses vilains côtés, avec ses trahisons, ses brutalités et ses mensonges.

–Pas toujours, en effet, fit madame de Frémilly. Puis elle dit :

–Il faudrait habiller le petit. Je vais sonner Agathe.

Elle alla à la cheminée, sonna, puis elle attisa le feu, qui commençait à pâlir.

Laurence posa l'enfant dans son berceau et jeta un peignoir sur ses épaules. Puis elle alla à la fenêtre.

La campagne, encore pleine de brouillard, avec ses arbres dégouttants d'eau, la boue, qui apparaissait entre les bandes de neige demeurées çà et là dans les sillons des terres labourées, lui parut affreusement triste.

Une grande amertume emplit son âme.

Elle voyait sa vie, qu'elle avait cru un moment si resplendissante, vouée désormais à la solitude et au malheur.

Elle ne serait même pas mère. Elle n'aurait pas d'enfant, elle, pour la consoler.

Car, n'étant pas à Jacques, elle ne serait jamais à personne.

Il lui semblait, en effet qu'elle ne pourrait aimer personne après Jacques.

Elle ne pouvait, malgré tout, chasser entièrement de son coeur son image.

Elle le jugeait indigne d'affection et sans sincérité, mauvais père, et pourtant elle l'aimait, elle l'aimait toujours.

Et elle souffrait atrocement. Son tendre coeur saignait par mille blessures.

Et pourtant elle n'avait rien senti encore.

Elle ignorait les nouveaux coups, cent fois plus cruels ceux-là, que le destin tenait pour elle en réserve, et dont il allait bientôt la frapper sans relâche, comme avec un impitoyable acharnement.

L'entrée d'Agathe dans la chambre interrompit les tristes réflexions de la jeune fille.

C'était une grosse femme aux traits communs, l'air familier.

Elle avait vu la veille le petit Daly. C'était elle qui était venue aider à le coucher.

Elle s'était demandé déjà quel pouvait être cet enfant, et elle avait pensé tout d'abord que mademoiselle pouvait bien en être la mère ; mais, à la réflexion, ce soupçon s'était dissipé. Mademoiselle était bien jeune pour avoir un enfant de près de quatre ans, et la bonne femme était restée très intriguée. Elle ne s'était pas privée de se livrer, avec les autres domestiques, à mille commentaires, à mille suppositions plus absurdes les unes que les autres. Cet enfant, qui arrivait ainsi de Paris sans qu'on fût prévenu, amené par un homme qui disparaissait ensuite comme un voleur, il y avait là de quoi piquer la curiosité et ouvrir le champ aux hypothèses.

Mais jamais Agathe n'aurait osé interroger ses maîtresses, qu'elle ne connaissait pas assez et qui l'avaient tenue jusqu'ici dans une certaine réserve.

Elle ne fit donc aucune réflexion, et se mit à sa besogne silencieusement.

Elle prit l'enfant, s'assit avec lui devant le feu et se mit à l'habiller.

Madame de Frémilly alla vers sa petite-fille.

—A qui penses-tu ? lui demanda-t-elle en la voyant si pâle et si triste, à lui ?...

Laurence ne répondit pas. Mais ce silence même était un aveu.

La baronne ne put contenir son irritation.

Et, montrant à sa petite-fille l'enfant que l'on habillait et qui, pour elle et pour Laurence, était le fils infortuné de cet homme :

—Il ne mérite, s'écria-t-elle, ni une pensée, ni un regret !

Laurence resta muette.

Elle ne se sentait pas la force de l'accuser, et elle n'osait pas pourtant le défendre.

XIV

Quand Régulus arriva à Paris, vers six heures du soir, personne ne l'attendait à la gare. Il n'avait pas, en effet, prévenu sa maîtresse, la pitoyable Noémie.

Il sauta dans un fiacre et se fit conduire chez lui directement. Il trouva Noémie en larmes. Avec la nuit, la tristesse avait repris la pauvre mère, qui ne pouvait pas se consoler d'être privée de son fils.

Régulus s'étonna.

–Qu'est-ce que tu as à pleurer, godiche ? Ah ! ce n'est plus l'enfant qui pleure, lui. Il est là-bas, bien au chaud, dans un beau château !...

La mère essuya ses yeux.

–Il est bien ?

Et une lueur de joie illumina sa face boursouflée.

–S'il est bien ! fit Régulus. On l'adore déjà.

–Il est si mignon !

–Dans quelques jours, on ne pourra plus se passer de lui.

–Il faut bien que je m'en passe, moi, fit la triste mère.

–Est-ce que tu le regrettes encore ?

–Je le regretterai toujours ! fit la pauvre femme.

Et, de nouveau, les larmes ruisselèrent sur son visage.

Régulus eut un geste d'impatience.

–C'est bon, c'est bon, fit-il. En voilà assez ! Tu ferais mieux de servir le dîner.

–Mais je n'ai rien préparé.

–Comment ça ?

–Je ne t'attendais pas.

–Et pour toi ?

–Oh ! pour moi !...

–Tu ne manges pas, peut-être, quand je ne suis pas là ?

–Oh ! si peu ! Et surtout en ce moment !

–Mais moi, dit Régulus, je n'ai pas envie de me laisser mourir de faim.

Mets un chapeau vivement. Nous allons dîner chez quelque mastroquet.

Noémie obéit silencieusement.

Pendant le dîner, on lui parlerait de son fils. Elle ne se préoccupait pas d'autre chose. Au bout de quelques minutes, elle fut prête à sortir.

Et elle descendit l'escalier derrière Régulus.

Pendant le dîner, qui eut lieu dans le cabinet d'un marchand de vin voisin de leur demeure, il fallut que Régulus racontât à la mère de Daly toutes les circonstances de son voyage, ce que le petit avait fait, ce qu'il avait dit, l'accueil qu'il avait reçu des personnes chez lesquelles on le conduisait, qu'il décrivît le château dans lequel il allait vivre, le genre d'existence qu'il allait mener là-bas. Elle voulait continuer à vivre en esprit avec son fils.

Régulus, assez obligeamment, se prêta à sa fantaisie.

Le voyage lui avait aiguisé l'appétit. Il mangeait et buvait beaucoup.

Quand arriva le dessert, il était déjà un peu gris.

Il restait de bonne humeur et se montrait charmant.

Il était enchanté de son expédition.

Et, comme le vin lui déliait la langue, il mit Noémie au courant de l'aventure de la nuit, de l'aventure prodigieuse, dont il se souviendrait toujours, qui l'avait fait fuir précipitamment le château de Marconnay.

Il en était heureux et fier, de cette aventure, et des frissons de plaisir traversaient tout son corps quand il en parlait et se la rappelait.

Une sorte de bave lui venait aux lèvres et des ardeurs lui montaient aux yeux.

Noémie n'avait pas compris tout d'abord.

Puis, quand elle eut saisi, elle eut un grand geste plein d'horreur.

–Tu as fait cela !

Il se rengorgeait.

–Certainement.

–Tu as souillé, perdu cette jeune fille ?

–Mais oui. Qu'as-tu ?

Noémie s'était levée.

Sa physionomie respirait l'indignation et l'épouvante. Il ricana.

–Tu es jalouse ?

–Ah ! s'écria la femme, quel monstre tu es !

Il riait toujours.

–Un monstre ?

–Le plus odieux, le plus infâme de tous les monstres !

Il la regarda, surpris. Il vit que sa réprobation était réelle. Il s'étonna, puis il devint furieux.

–Ah çà ! qu'est–ce qui te prend ? Es–tu folle ?

Elle avait saisi son chapeau.

Elle l'attachait sur ses cheveux.

–Où vas–tu ?

–Je pars.

–Où ?

–Je ne sais pas. Mais je ne demeurerai pas cinq minutes de plus avec un monstre tel que toi. Donne–moi la clef.

–La clef ?

–Que je prenne mes nippes. Tu ne veux pas me les garder, je suppose ?

–Ah çà ! fit–il, stupéfait, c'est donc sérieux ?

–Tout ce qu'il y a de plus sérieux.

–Tu me lâches ?

–Avec bonheur. Je ne t'aimais pas. Maintenant, tu me répugnes, tu me dégoûtes. Je te hais. Et si je ne me retenais, je te cracherais à la face ! Il ne l'avait jamais vue ainsi.

Elle était blême, mais ses yeux flambaient.

Une étrange énergie animait cette femme, qu'il avait toujours connue soumise et tremblante.

Il lui avait pris son enfant et elle s'était à peine fâchée.

Et, pour une histoire rigolotte–c'est du moins ainsi qu'il la prenait, lui–elle devenait enragée.

Il n'y comprenait plus rien.

Il ne comprenait pas que ce crime lâche et cynique, qu'il venait de raconter comme une prouesse, avait achevé de révolter le coeur de cette malheureuse, restée honnête au fond, et qui avait vu enfin à quel misérable elle avait jusqu'ici associé sa vie.

Il y avait aussi la rancune amassée en le coeur de cette mère, depuis qu'on lui avait pris son fils, qui débordait enfin.

Et elle était devenue si effrayante, que Régulus, quoique à demi ivre, se sentit blêmir.

Mais il ne voulut pas avoir l'air d'être impressionné.

Il haussa ironiquement les épaules.

–C'est de la folie !

Mais Noémie, les dents serrées, impérieuse, tendit les mains.

–La clef !

Il n'osa pas la refuser.

–Voici.

Il ajouta :

–Mais retiens bien ceci : si tu franchis le seuil de la porte, ne cherche plus à revenir.

Elle eut un grand geste.

–Revenir chez toi, près de toi ! J'aimerais mieux m'étendre devant un tramway, pour être écrasée vive, aller me jeter dans la Seine ou me précipiter d'un sixième étage, que demeurer une heure sous le même toit que toi !

–A ton aise, fit-il.

Et elle sortit.

Il demeura seul.

–Elle est folle ! murmura-t-il.

Puis il pensa :

–C'est la jalousie. Elle est furieuse que j'aie possédé cette fille, même malgré elle. Que les femmes sont bizarres !

Il appela le garçon et se fit servir du café et des liqueurs.

Noémie rentra chez elle, le coeur soulevé d'indignation.

Elle comprenait, elle, les conséquences que pouvait avoir pour cette jeune fille, qui avait été bonne pour son fils, le crime brutal, sans nom, dont s'était rendu coupable envers elle le misérable Régulus.

Ce crime pouvait avoir des suites, et c'était pour la pauvre enfant le déshonneur, la honte, un avenir de douleur et de désespoir. Qu'allait-elle faire ?

Essayer de réparer. Et comment ?

Elle ne pouvait pas révéler à cette enfant, encore ignorante peut-être, vierge d'esprit et de pensée, si elle ne l'était plus de corps, l'attentat monstrueux.

Mais elle voulait aller là-bas, savoir ce qui se passait, intervenir au

besoin ; en tout cas, offrir sa vie, son sang, pour réparer un forfait inexpiable.

Puis elle vivrait près de son fils.

Elle ferait la leçon au petit, lui dirait de ne pas la reconnaître.

Elle avait déjà pensé à cela : se faire la servante des gens qui allaient élever son fils, car elle n'oserait pas le reprendre et aller vivre avec lui.

N'aurait-elle pas à redouter pour lui la vengeance du misérable Régulus ?

Elle était résolue maintenant. C'est cela qu'elle allait faire. Elle était libre.

Elle allait partir.

Elle porta la main à sa poche.

Il lui restait quelques sous à peine.

Elle ferait le voyage à pied, s'il le fallait, mais elle partirait.

Elle monta son escalier lentement, péniblement. Ses jambes avaient peine à la porter.

L'horreur la faisait chanceler. Arrivée devant sa porte, elle eut de la peine à ouvrir, tant sa main tremblait. Puis, quand elle fut dans la chambre, elle fit un paquet à la hâte de toutes ses hardes. Elle retrouvait, pendant ces recherches, des objets ayant appartenu à son fils. Elle les prenait, les embrassait, les arrosait de ses larmes. Mais cela l'attardait, et elle voulait être partie avant le retour de l'autre...

Elle essuya ses pleurs, se remit à la besogne plus vivement.

De temps en temps, elle s'arrêtait pour écouter, tremblant d'entendre le pas de son amant dans l'escalier.

Mais Régulus ne se montra pas.

Et elle était loin déjà quand il se décida à rentrer.

Il était tout à fait ivre.

Il vit la chambre en désordre et comprit que Noémie était partie.

Il fut pris d'un accès de fureur.

Et, avec un geste de menace lancé dans le vide :

–Je te rattraperai, cria-t-il, toi et ton gosse !

Puis il eut un hoquet, roula à terre et s'endormit.

DEUXIEME PARTIE

LE MAUDIT

Quelques semaines s'écoulèrent. Laurence, atteinte d'un mal que les médecins ne savaient définir, allait s'affaiblissant chaque jour. Aucune nouvelle n'arrivait aux recluses, au fond de la retraite où elles s'étaient confinées. La baronne, attribuant la pâleur, la nervosité de sa petite-fille, qui se plaignait aussi souvent de violents maux de coeur, la baronne, attribuant cet état à l'anémie causée par le chagrin d'être séparée de celui qu'elle aimait, avait écrit à M. Mareuil pour avoir des nouvelles de M. de Brécourt, et M. Mareuil avait répondu qu'il n'avait rien reçu de son ami. C'était une rupture complète, de la part de Jacques, avec tout ce qu'il laissait. Il était parti désespéré, sans doute, et sans idée de retour. Et c'est ainsi que s'expliquait son étrange silence.

Ah ! comme madame de Frémilly, en présence de la langueur peut-être mortelle de la pauvre Laurence, regrettait sa sévérité, son intransigeance ! Combien de fois elle s'était dit déjà : « Ah ! s'il revenait, quel qu'ait été son passé, avec quel empressement je lui mettrais dans la main la main de ma petite-fille, en lui disant : Soyez heureux ! »

Il y avait l'enfant.

Laurence l'adopterait. Elle l'avait adopté déjà.

Hélas ! il était trop tard. Jacques était parti, et Laurence se mourait.

Une tristesse affreuse régnait dans le château bien que le temps fût devenu plus doux et que les premières fleurettes, annonçant la fin de l'hiver, eussent montré leurs têtes pâles à l'abri des haies.

Les seuls éclats de rire qu'on y entendit étaient ceux que poussait le petit Daly, qui n'avait jamais été aussi heureux qu'entre ces deux femmes tristes, mais douces, qui étaient pour lui pleines d'attention et que lui seul parvenait parfois à distraire de leurs sombres pensées, devenues chaque jour plus funèbres.

Or, un matin, le vieux médecin, le docteur Raymondet—c'était un des médecins les plus célèbres de Poitiers qu'on avait fait venir—le vieux médecin, disons-nous, fit demander à madame de Frémilly de vouloir bien

lui accorder quelques minutes d'entretien particulier. La baronne, pâle d'angoisse, l'entraîna dans sa chambre.

Et tout de suite elle s'écria, folle de douleur :

–Elle est perdue !

Le docteur secoua la tête.

–Ce n'est pas cela.

–Quoi alors, docteur ?

–J'ai hésité longtemps. Je croyais me tromper. Mais, maintenant, il n'y a plus de doute. Il faut que je parle.

–Vous me faites mourir !

–Je connais la nature du mal dont souffre mademoiselle de Frémilly.

Mademoiselle de Frémilly est enceinte.

La baronne jeta un cri :

–Enceinte !...

–Je n'en puis plus douter. Depuis quelque temps déjà je le soupçonnais, mais je ne voulais pas parler avant d'être sûr.

–Enceinte ! répéta madame de Frémilly.

Et il semblait, à son accent que ce mot renfermât pour elle toutes les horreurs et toutes les hontes.

–Enceinte, ma petite-fille !... Et c'est ce misérable, à qui je songeais à pardonner. Ah ! qu'il ne reparaisse jamais à mes yeux, jamais !

Elle se tourna vers le docteur :

–Et Laurence connaît son état ?

–Je ne le crois pas.

–Elle ne s'en doute pas ?

–Je crois qu'elle n'a aucun soupçon.

–Vous ne lui avez pas dit ?

–J'ai voulu vous parler avant.

Il se fit un silence.

Madame de Frémilly semblait atterrée.

–Mais alors, fit-elle, il y a plusieurs mois déjà ?

–Deux mois peut-être, trois au plus.

–C'est bien cela. Qu'allons-nous faire ?

–Il me semble qu'il n'y a qu'à attendre.

–Déshonorée, ma petite-fille !...

–Mais celui qui l'a séduite...

–Peut réparer ... pensez–vous. Il est parti.

–Parti ?

–Je n'ai pas voulu lui laisser épouser Laurence, à cause de son passé.

Il y a dans son passé des femmes séduites ... un enfant. Ce petit que vous avez vu ici, adopté, c'est son fils, un enfant qu'il a abandonné avec la mère, et qu'il laissait dans la misère. Ah ! le misérable ! le misérable !

–Il faut, dit le docteur, le rappeler.

–Jamais je ne m'y résignerai. Appeler ce monstre mon petit–fils...

Vivre sous le même toit... Jamais ! jamais !

–Pourtant...

–Oui, vous le pensez, il n'y a pas autre chose à faire pour sauver l'honneur de ma petite–fille. Mais cette ressource même ne me reste pas.

Je ne sais pas où il est. Il est parti pour l'Afrique en expédition, et il n'a donné à personne de ses nouvelles. Peut–être même a–t–il succombé déjà.

Ah ! malheureuse que je suis, malheureuse que nous sommes, Laurence et moi ! Que maudit soit le jour où cet homme a mis le pied dans ma maison !

–C'est à Paris que vous l'avez connu ?

–A Paris, dans les salons. Il était de notre monde.

–Et pourquoi l'avez–vous repoussé ?

–Je vous l'ai dit : à cause des renseignements fournis sur son compte.

J'avais été si malheureuse d'avoir épousé un viveur ! Je voulais éviter à ma petite–fille une existence comme celle que j'ai menée. Pourtant, j'avais consenti, je m'étais laissée attendrir par les supplications, les larmes de Laurence. Mais, la veille du jour où j'allais prendre un engagement définitif, j'ai reçu la visite d'une femme m'apportant la preuve qu'à l'heure même où le fiancé de ma petite–fille faisait à celle–ci les protestations d'amour les plus brûlantes, il continuait à fréquenter une autre femme qu'il trompait, dont il avait un enfant. Et c'est Laurence elle–même, outrée de cette trahison indigne, qui m'a engagée à partir. Nous avons quitté Paris. Je l'ai amenée ici, dans ce château désert, plein d'un ennui mortel, où il a tenté de venir nous rejoindre. Mais je l'ai chassé, docteur, je l'ai chassé. Et il est parti. Mais j'ignorais sa dernière faute, son dernier crime, un crime dont je

mourrai, docteur, et dont Laurence mourra peut-être aussi.

–Mais non, mais non, fit le médecin, cela peut s'arranger.

–Et comment ?

–Personne ne soupçonne l'état de mademoiselle ?

–Personne, j'en suis sûre. J'aurais été la première...

–Il faut l'emmener.

–L'emmener ?

–Aux eaux, quelque part, dans un pays où nul ne vous connaîtra.

–Et où elle fera ses couches ?

–Evidemment.

–Et elle reviendra avec un enfant ... un bâtard ... fille-mère, ma petite-fille ! Laurence de Frémilly, Ah ! docteur, quand je pense à cela !

Dire que j'ai vécu jusqu'à cet âge pour voir cette honte !... Ah ! pourquoi ne suis je pas morte, mon Dieu ! pourquoi ne suis-je pas morte quand mes cheveux ont commencé à blanchir !...

–Il ne faut pas, dit le docteur, vous désespérer ainsi.

–Mais je suis maudite ! s'écria la baronne en s'arrachant les cheveux.

J'ai mené une vie de douleur. Mais les maux que j'ai endurés déjà n'étaient rien auprès de ceux qui m'étaient réservés. J'adorais Laurence, docteur. J'avais foi en elle. Elle me paraissait si noble et si pure !... Je la comparais souvent à un beau lis, dont elle avait l'élancement et la blancheur. Ah ! le rêve ! le rêve !

–Un rêve !

–Un rêve affreux, qu'elle a fait une nuit. Le lis était devenu tout noir !...

La baronne s'arrêta, comme accablée sous le poids de ses pensées.

–Puis elle reprit :

–Ce qui m'est le plus pénible, docteur, ce qui m'est plus cruel que tout encore, c'est la duplicité de cette enfant, que j'ai entourée de tendresse, c'est son hypocrisie !

–Peut-être ne sait-elle pas...

–Comment ne saurait-elle pas qu'elle a commis la faute ?

–Elle me paraît fort naïve.

–Elle ne sait peut-être pas qu'elle est enceinte. Elle sait du moins qu'elle s'est donnée, et, au lieu de me l'avouer... Si elle m'avait tout dit, si elle m'avait confessé sa faute, je n'aurais pas laissé partir le séducteur.

–Il y a quelque chose, dit le docteur, qui me surprend chez mademoiselle de Frémilly, et qui m'a fait longtemps hésiter à parler, à croire même que je ne me trompais pas, c'est son innocence.

–Son innocence ?

–Elle paraît si loin de soupçonner la cause de son malaise !

–Oui, elle ne connaissait pas, sans doute, les risques qu'elle courait en cédant à un homme qu'elle aimait, et cet homme n'en est que cent fois plus coupable ; mais il ne l'a pas prise de force et sans qu'elle s'en aperçoive. Et voilà ce que je lui reproche, à elle : c'est de n'avoir pas eu en moi, sa grand'mère, assez de confiance, et de ne m'avoir pas tout avoué. J'aurais su alors ce que j'avais à faire avec le suborneur. Mais maintenant, maintenant, qu'allons-nous devenir ?

Le docteur ne répondit pas.

Il ne savait quel conseil donner, et comment ses malheureuses clientes pourraient sortir de la terrible impasse où elles allaient être acculées.

–Je vous ai dit, fit-il, ce que je voyais à faire.

–Fuir, nous cacher, nous cacher comme des misérables, comme des coupables, la baronne de Frémilly et sa petite-fille ! Et croyez-vous, docteur, que Laurence y consentira, qu'elle consentira à laisser son enfant ? Elle aime déjà ce petit, qui est l'enfant d'une autre, parce qu'il est son fils, à lui ; que sera-ce d'un enfant de lui, sorti d'elle, de ses entrailles ? Jamais elle ne voudra l'abandonner, jamais !

Alors, à quoi bon partir ? La faute sera publique, le déshonneur connu de tous !

Elle s'arrêta, accablée.

L'excès de son malheur engourdissait sa pensée.

Le médecin n'avait plus rien à faire, rien à dire.

Il songea à prendre congé.

Il fit cependant, avant de partir, cette recommandation :

–Je vous engage, madame la baronne, à être indulgente, à montrer à mademoiselle de Frémilly beaucoup de douceur. Sa santé est très délicate et de trop grandes émotions pourraient avoir de fâcheux résultats.

–Soyez tranquille, docteur. Ce n'est pas à elle que j'en veux, mais à celui qui l'a séduite, à celui qui l'a trompée !

–Devrai–je revenir bientôt ?

–Le plus souvent possible, docteur. Il ne faut pas nous abandonner dans notre détresse.

–Oh ! madame la baronne !

–En ce moment je suis un peu hébétée. J'étais si loin de m'attendre à cette nouvelle ! Peut-être aurons–nous besoin de vos conseils.

–Je suis entièrement à vos ordres, madame la baronne.

–Merci, docteur, et à bientôt.

Le médecin s'éloigna.

Quand il fut parti, madame de Frémilly se laissa tomber sur son siège, brisée, inerte, et elle répéta à plusieurs reprises :

–Enceinte, Laurence, enceinte !

Elle ne pouvait se faire encore à cette monstrueuse idée.

Elle croyait avoir rêvé, avoir été en proie à quelque horrible cauchemar.

Mais non cependant, tout était réel.

C'était bien vrai qu'on lui avait dit cela.

Elle entendait résonner dans le couloir, dans l'escalier, les pas du docteur qui s'éloignait et qui lui avait fait l'épouvantable confidence.

Et Laurence, que faisait–elle ? que pensait–elle ?

Que lui répondrait–elle quand elle lui apprendrait la cause, si naturelle pourtant et si inattendue cependant, du mal dont elle souffrait ?

Elle voulait en avoir le coeur net tout de suite.

Elle secoua l'espèce de torpeur hébétée où elle demeurait plongée depuis le départ du médecin, se leva d'un seul mouvement, poussa sa porte et se dirigea vers la chambre de sa petite–fille.

Laurence était étendue sur une chaise-longue, entièrement vêtue de blanc, avec dans les yeux cette pure lumière qui semblait l'image de son âme, et c'était bien toujours le grand lis immaculé auquel l'avait comparée sa grand'mère.

C'est ce que se dit tout de suite madame de Frémilly, quand elle leva vers elle ses regards purs, et tout le courroux avec lequel elle arrivait tomba en même temps que se dissipaient tous ses soupçons.

Auprès de la jeune fille jouait le petit Daly, heureux et plein de joie, et qui semblait renaître dans cette atmosphère de tendresse et de douceur.

En effet, ce n'était pas le même enfant taciturne et un peu sournois, toujours recroquevillé sur lui-même, qu'il était lorsqu'il fut amené à Marconnay.

Il avait secoué près de Laurence sa timidité et devenait charmant. C'est à peine si de loin en loin il pensait encore à sa mère.

Il parlait maintenant et paraissait même fort intelligent, lui qu'on avait dit stupide.

La baronne s'approcha de sa petite-fille et lui dit :

–J'ai à te parler, Laurence. Renvoie l'enfant !

Laurence jeta à sa grand'mère un regard d'étonnement, car elle n'était pas accoutumée à cette sorte de solennité avec laquelle on lui parlait, puis, se tournant vers le petit :

–Va jouer, Daly, avec Agathe. J'irai te chercher tout à l'heure.

Docilement l'enfant prit les objets qui lui servaient d'amusement et disparut.

Alors Laurence, un peu inquiète, fit un mouvement vers sa grand'mère.

–Que se passe-t-il ?

La baronne vint s'asseoir près d'elle sur la chaise-longue.

–Tu as vu le médecin ?

–Oui, grand'mère.

–Que t'a-t-il dit ?

–Mais toujours la même chose, qu'il faut me soigner, prendre des forces.

–Et sur la nature de ton mal, il ne t'a donné aucune explication ?

–Aucune, grand'mère.

–Il ne t'a pas posé des questions qui t'ont paru un peu étranges ?

–Non, grand'mère.

–Et toi-même, tu n'as aucune idée ?

–Sur quoi ?

–Sur le genre de maladie ou plutôt de malaise, car ce n'est qu'un malaise, dont tu souffres ?

–Aucune, grand'mère.

Et Laurence leva sur la baronne des yeux où elle lut un étonnement profond et qui semblaient pleins de la plus complète et de la plus candide innocence.

Elle ne savait plus que penser. Si Laurence avait eu quelque chose à se reprocher, si elle s'était sentie coupable, elle n'aurait pas eu ce regard naïf et pur, ou alors c'était un monstre d'hypocrisie.

Elle ne redoutait donc rien ?

Madame de Frémilly se rapprocha d'elle.

Elle passa sa main autour de sa taille et câlinement, tendrement :

–Voyons, ma chérie, fit-elle. Tu sais combien je t'aime.

–Mais oui, grand'mère.

–Tu sais que tu as en moi la plus douce des amies, la plus tendre des mères.

–Je sais cela, oui, grand'mère, mais pourquoi me parles-tu ainsi ?

–Parce que j'ai besoin de toute ta confiance. J'ai besoin de faire appel à toute ton affection, pour que tu me dises tout, pour que tu ne me caches rien.

–Je n'ai, fit Laurence, de plus en plus surprise, rien à dire, rien à cacher.

–Je ne te gronderai pas. Je ne te dirai rien. Je sais combien les jeunes filles qui aiment sont parfois imprudentes et faibles.

–Je ne te comprends pas, grand'mère, fit la jeune fille en levant vers la baronne ses grands yeux ingénus.

–Pourtant, s'écria madame de Frémilly, que l'impatience commençait à gagner, ce médecin n'a pas pu se tromper à ce point. Il ne m'aurait pas dit ce qu'il m'a dit, s'il n'était pas sûr. Il a hésité longtemps, m'a-t-il dit. A me

parler, à me prévenir.

Laurence continuait à fixer sa grand'mère de ses yeux qui s'hébétaient.

–Je ne sais pas, fit-elle, ce que t'a dit ce médecin. Mais je ne comprends rien, grand'mère, à ce que tu me dis.

–Parce que tu ne veux pas comprendre ! fit la baronne avec violence.

–Je t'assure.

–Ne mens pas, Laurence, ne mens pas, je t'en conjure, car tu ne pourrais pas mentir longtemps !

–Moi, grand'mère ? bégaya la jeune fille.

–Sais-tu, fit celle-ci, qui s'était levée et qui avait peine à contenir l'agitation tumultueuse qui la soulevait, sais-tu ce qu'il vient de me dire, ce médecin, et ce serait monstrueux de sa part, si ce n'était pas vrai ? Il m'a dit que tu étais enceinte.

Laurence se leva à son tour.

–Enceinte, moi ?

Et une lividité s'étendit sur toute sa face.

La grand'mère poursuivit, hors d'elle :

–Tu sais au moins, malgré cette candeur que tu affectes et que tu feins si bien, tu sais ce que c'est qu'être enceinte et comment on le devient ?

–Non, grand'mère, répondit doucement la jeune fille.

Et cela avec un tel accent de sincérité que la baronne resta effarée, les bras cassés par la stupeur.

–Ah ! fit-elle, tu es une fière comédienne ou ce médecin a perdu la raison ! Mais c'est moi qui la perdrai, si cela continue, si tu ne veux rien me dire, si tu continues à me mentir !

Laurence secoua la tête.

–Je ne mens pas, grand'mère, je n'ai jamais menti.

–Pourtant si tu es enceinte, malheureuse, comme ce médecin le croit, c'est que tu as commis une faute. C'est que cet homme a lâchement abusé de ta candeur, de ton innocence.

–M. de Brécourt ! C'est lui que vous accusez ?

–Et qui veux-tu que j'accuse ? C'est le seul homme qui ait pénétré chez nous, avec lequel tu sois restée seule quelques instants. Ah ! le misérable !

Laurence s'était redressée.

–M. de Brécourt, dit-elle fièrement, n'a rien à se reprocher, grand'mère, il

est innocent comme moi.

–Cependant tu es enceinte ?

–Je ne sais pas, grand'mère, si je suis enceinte, et si ce médecin n'a pas commis une erreur grossière ; mais je n'ai gardé le souvenir d'aucune défaillance de ma part ni de celle de M. de Brécourt. Il m'aimait trop.

Il me respectait trop.

–Ce n'est pas un autre cependant qui a pu te séduire ?

–Ce n'est personne, grand'mère.

–Alors ce médecin s'est trompé ?

–J'en suis persuadée.

–Songe, si c'était vrai, dans quelle situation tu te trouverais ! Tu vivrais déshonorée et sans réparation possible. C'est pour cela qu'il ne faut rien me cacher, mon enfant. Si le malheur était réel, il y aurait un remède encore peut-être. M. de Brécourt t'aime. Je le supplierais de revenir. Il ne peut pas t'abandonner comme il a abandonné l'autre femme qu'il a quittée pour toi, en te laissant un fils sans nom !

–M. de Brécourt, ma mère, dit Laurence, n'a aucune faute à réparer. Il n'a pas cessé, quoique m'aimant ardemment, de m'entourer du plus profond respect.

–Alors, fit la grand'mère, je ne comprends plus.

Laurence porta les mains à ses yeux et se mit à pleurer.

–Ah ! grand'mère, s'écria-t-elle, je n'oublierai jamais que vous avez douté de moi !

–Laurence ! s'écria la baronne.

Et elle se jeta sur sa petite-fille, qu'elle serra dans ses bras avec une sorte d'emportement.

Elle pleurait avec elle.

–Ah ! fit-elle, je t'ai fait du mal !

–Vous m'avez accusée. Vous avez accusé Jacques !

–Qui n'aurait à ma place, ayant entendu ce que j'ai entendu, pensé ce que j'ai pensé ? Ce médecin s'est montré si affirmatif !

–Alors il croit que je suis enceinte ?

–Il en est persuadé. Il a remarqué des symptômes.

–Il s'est trompé, grand'mère.

–Je ne demande qu'à te croire, moi, ma chérie. Et je te crois maintenant,

car il est impossible que tu me mentes avec ces yeux-là.

–Tu sais comme je t'aime !

–Oui, ma chérie, oui.

–Si j'avais eu le malheur de commettre une faute, j'aurais été la première à m'en accuser pour en obtenir le pardon.

–Et je t'aurais pardonnée, tu n'en doutes pas ?

–Je n'ai jamais douté, grand'mère, de votre coeur.

–C'est un reproche !

La baronne souriait.

Elle ne croyait plus.

–Ah ! s'écria-t-elle, si tu savais comme cet homme m'a fait du mal ! Ce n'était pas ta faute qui m'était le plus pénible. Ce qui m'affectait le plus, c'est que tu me l'eusses cachée avec cette habileté, cette rouerie même, et que tu m'eusses menti avec effronterie. Mais maintenant je suis rassurée. Ma petite-fille me reste avec sa tendresse, avec son coeur, avec sa loyauté, et je suis bien heureuse !

Laurence se jeta dans les bras de la douairière.

–Je t'aime ! dit-elle.

Quelques jours se passèrent.

Le médecin n'était pas revenu.

Et madame de Frémilly, qui ne quittait guère sa petite-fille, redoublait envers elle de soins et de caresses, comme pour faire oublier ses affreux soupçons. Madame de Frémilly se persuadait chaque jour davantage qu'il s'était trompé.

Elle avait hâte de le revoir pour le lui apprendre, pour réhabiliter à ses yeux celle en qui elle croyait plus fermement que jamais.

C'est à ce moment, et pendant qu'on attendait une nouvelle visite du médecin, que se produisit un incident qui pour un instant détourna madame de Frémilly et sa petite-fille des pensées qui les préoccupaient.

Un soir, comme la baronne et Laurence achevaient de dîner après avoir fait emporter le petit Daly, qu'Agathe devait coucher, on vint les prévenir qu'une dame, qui s'était presque abattue de fatigue à la grille du château, désirait leur parler.

Cette dame, qui paraissait jeune encore, était très pâle, très faible, avait ses vêtements noirs souillés de poussière.

La baronne pensa aussitôt à la visiteuse qu'elle avait reçue déjà à Paris, qui lui avait remis la photographie contenant la preuve de la trahison de Jacques de Brécourt, à la femme abandonnée par lui et qui était la mère de l'enfant qu'elles avaient pour ainsi dire adopté.

La même idée était venue à Laurence.

Toutes les deux se regardèrent, et comme les yeux de la baronne semblaient consulter la jeune fille, celle-ci dit :

–Il faut, grand'mère, faire entrer cette pauvre femme.

Madame de Frémilly fit alors un signe au domestique, qui s'en alla chercher la mystérieuse visiteuse.



La femme que le domestique introduisit dans le château était bien telle qu'il l'avait dépeinte, livide et chancelante et trébuchant à chaque pas, comme si elle allait tomber. C'était Noémie.

Elle était entièrement vêtue de noir, comme le jour de funeste souvenir où elle s'était, pour la première fois, présentée, à Paris, chez madame la baronne de Frémilly.

Elle n'arrivait pas de Paris directement. Elle était tombée malade auprès de Tours et avait été retenue à l'hôpital pendant plusieurs semaines.

On sait dans quelles conditions elle était partie, autant pour s'éloigner de l'homme qui lui faisait horreur, que pour aller vers son fils, qu'elle brûlait du désir de voir et d'embrasser.

Sur le premier moment, elle n'avait pas réfléchi.

Elle n'avait pas pensé que là où elle allait elle serait reconnue par madame de Frémilly pour la femme qui s'était plainte d'avoir été abandonnée par M. de Brécourt.

Lui faudrait-il continuer ce rôle, persister dans son imposture ou avouer qu'elle avait menti ?

Si elle disait la vérité, on la chasserait sans doute indignement et on lui rendrait son fils avec lequel elle mourrait de faim et de froid sur les chemins, car elle n'avait ni abri ni nourriture à lui offrir.

Si elle se présentait, au contraire, comme l'amante, délaissée et malheureuse, d'un homme que l'on avait jugé sur sa dénonciation, qu'on avait repoussé et qui ne reviendrait sans doute plus, on aurait pitié d'elle comme on avait eu pitié de son fils, et peut-être les garderait-on tous les deux, l'un près de l'autre ! C'était, pour cette mère affamée d'amour maternel, le bonheur, le rêve. Elle était résolue pour cela à tous les sacrifices, à toutes les humiliations, à toutes les besognes. Elle se ferait, s'il le fallait, servante, esclave, la plus soumise et la plus dévouée des esclaves, car elle avait de plus l'ambition de réparer le mal qu'elle avait fait déjà et de montrer par une abnégation sans bornes qu'elle n'était pas, malgré les

apparences, indigne de pardon.

C'était avec ces intentions, l'esprit plein de ces résolutions, qu'elle était partie. Elle n'avait pas d'argent. Elle s'était donc mise en route à pied, bravement, demandant son chemin aux passants et cherchant, le soir, un gîte dans quelque ferme.

Le jour, elle se nourrissait de quelques morceaux de pain récoltés çà et là. Elle se donnait, et c'était vrai, pour une malheureuse qui allait à la recherche de son fils. Il faisait froid. Les chemins étaient tantôt boueux, tantôt glacés. Les haies, les arbres dégouttaient d'eau. Il y avait sur les prairies de larges nuées de brouillards glacés. Rien ne l'arrêtait. Ses chaussures déjà vieilles bâillaient, prenaient l'eau. Le bas de ses jupons, que la boue des ornières alourdissait, plaquait sur ses jambes. Souvent ses vêtements, imprégnés de pluie, fumaient sur son dos. Elle allait. Elle allait insensible aux intempéries, aux privations et à la fatigue, vers son fils, qui semblait l'appeler là-bas, et dont la vision magique marchait devant elle et l'entraînait, semblable à l'étoile conduisant les bergers vers l'étable de l'Enfant-Dieu. Cet enfant qu'elle allait retrouver n'était-il pas Dieu pour elle, étant son fils ?

IV

En apercevant devant elle la baronne de Frémilly et sa fille, Noémie tomba à genoux.

–Ah ! pardon, s'écria-t-elle, pardon !

Et des larmes, comme des gouttes d'eau rapides et pressées, tombaient de ses yeux.

Madame de Frémilly lui tendit la main.

–Relevez-vous, pauvre femme.

Et, en la regardant, blême, chétive et maigre, elle fut prise d'une immense pitié.

Et elle pensa :

–C'est une victime de cet homme !

Noémie n'osait lever les yeux ni sur elle ni sur sa fille.

Elle se sentait, pour ce qu'elle avait fait, indigne de pardon.

Mais pouvait-elle le dire, avouer son mensonge, son infamie ?

Le mal était fait.

Mademoiselle de Frémilly et son fiancé étaient séparés sans doute pour toujours.

Elle songea à son fils.

–Je suis indigne, murmura-t-elle, de vos bontés et surtout des bontés que vous avez eues pour mon fils, que vous avez accueilli parmi vous.

La baronne dit :

–Qu'avez-vous fait, pauvre femme ? On vous a trompée.

Et Laurence :

–On vous a abandonnée.

Noémie ne répondit pas.

C'était le mensonge qu'on lui rappelait, l'horrible et odieux mensonge, l'imposture !

Elle courba la tête.

Des larmes plus amères tombèrent de ses yeux.

Et pour détourner la conversation, elle dit :

–Je voudrais voir mon fils.

–Il doit dormir, dit Laurence.

Mais elle prit la main de la malheureuse, et l'entraînant :

–Venez !

En sentant cette main douce, cette main pure de la jeune fille qu'elle avait si outrageusement trahie, Noémie ne put s'empêcher de tressaillir.

Elle fut sur le point de tomber à genoux de nouveau, de tout dire.

L'idée que peut-être on la chasserait avec son fils la retint.

Elle se sentait trop faible maintenant pour gagner la vie de l'enfant.

Puis, si elle allait mourir, il resterait donc seul, sans secours de personne, haï et méprisé.

Elle retint sur ses lèvres l'aveu prêt à sortir.

Et elle suivit Laurence.

Dans une petite chambre claire, sur un berceau tout blanc, l'enfant dormait déjà, les joues rosées. Près du berceau, Agathe était assise.

Madame de Frémilly la renvoya.

Alors, Noémie, qui n'avait pas osé avancer, qui n'avait pas voulu, devant une étrangère, faire connaître sa maternité, Noémie s'approcha du berceau.

Et en silence, extasiée, elle contempla son fils.

Il n'avait plus la figure souffreteuse d'autrefois. Il était devenu frais et beau, un sourire heureux errait sur ses lèvres closes.

Une reconnaissance infinie emplit le coeur de la mère. Et, se tournant vers madame de Frémilly et Laurence :

–Comme vous avez été bonnes pour lui ! dit-elle.

Il y eut un silence.

Noémie continuait à regarder l'enfant dormir, puis ces mots tombèrent de ses lèvres, sans qu'elle eût conscience de ce qu'elle disait.

–Je ne voudrais plus le quitter !

–Et qui vous forcerait, dit madame de Frémilly, à le quitter ?

–Je serai, dit la pauvre femme, votre servante. Jamais personne ne se doutera que je suis sa mère, car il ne faut pas, n'est-ce pas, qu'on le sache ?

–Cela vaudra mieux, en effet, dit la baronne, pour éviter des commentaires, des commérages.

–Je ferai la leçon au petit, et jamais, j'en suis sûr, il ne trahira notre secret. Mais qu'on me laisse près de lui, et je vous bénirai !

Noémie s'était agenouillée et elle joignait les mains comme pour une prière.

Madame de Frémilly, émue, dit :

–Vous serez sa gardienne. Vous vivrez près de lui.

–Oh ! madame, comment vous remercier ?

–Je vais faire dresser un lit pour vous dans sa chambre.

–Je dormirai près de lui !

–Ni le jour, ni la nuit vous ne serez séparés.

–O ciel, comment reconnaître jamais de telles bontés !

Noémie ne savait plus que dire.

Aucun mot ne lui venait plus.

Mais à ce moment ses yeux tombèrent sur Laurence de Frémilly.

Elle la vit pâle, souffrante, très affaiblie.

Et elle eut peur.

Si le crime du monstre avait laissé ses traces, mis dans le sein de cette enfant les preuves de la souillure involontairement subie !

Un long frisson la traversa.

Elle serait là. Peut-être aurait-on besoin d'elle un jour, de son témoignage, et peut-être pourrait-elle rendre service à celles qui se montraient si bonnes pour elle et pour son fils.

L'enfant dormait toujours.

Il était dans son premier sommeil. La légère agitation produite autour de lui ne l'avait pas troublé.

Madame de Frémilly atteignit le cordon de la sonnette.

Et, quand Agathe se fut montrée :

–C'est madame, dit-elle en désignant Noémie, toute tremblante d'émotion et de bonheur, c'est madame qui désormais veillera sur l'enfant.

–Bien, madame la baronne.

–Vous allez donner des ordres pour qu'on dresse dans cette chambre un lit pour elle.

–Oui, madame.

Et, en s'éloignant, Agathe jeta sur la nouvelle venue un regard chargé de curiosité.

Noémie alla prendre la main de madame de Frémilly et la baisa avec tendresse et respect, sans un mot, l'âme bouleversée de trop de remords

pour pouvoir parler.

Puis, quand elle fut seule, avec son fils, le lit dressé, prêt à la recevoir, seule avec son fils, que le bruit n'avait pas éveillé, elle tomba à genoux près de son berceau.

–O mon enfant ! s'écria-t-elle, vivons pour elles tous les deux, pour réparer le mal fait déjà ! Que toutes les heures de notre vie y soient consacrées désormais !

Comme la mère achevait ces paroles, les yeux de l'enfant s'ouvrirent.

Il eut un grand geste de surprise, et ses lèvres laissèrent échapper ce mot :

–Maman !

Noémie réprima un cri.

–Mon fils !

Et elle saisit le petit, le couvrit de caresses et de baisers fous.

–Ah ! tu m'as reconnue, mon mignon ! Et tu ne t'attendais pas à me voir !

Qu'as-tu pensé ?

–J'ai pensé, maman, que je rêvais.

Un bien beau rêve, maman !

–Non, mon chéri, tu ne rêves pas. C'est bien moi, ta mère, qui suis près de toi. Et je ne te quitterai plus, plus jamais.

L'enfant eut un petit mouvement de frayeur.

–Tu vas m'emmener ?

–Non, mon chéri. Nous resterons ici.

–Ici ?

–Oui ; je coucherai près de toi, dans la même chambre, et, ni jour ni nuit, nous ne nous quitterons.

–Et nous n'irons plus là-bas ?

–Où, là-bas ?

–Près de cet homme.

–A Paris ? Non, jamais. Nous ne reverrons plus ce misérable.

–Ah ! que je vais être heureux, maman ! Je l'étais déjà. Mais c'était toi qui me manquais.

–Moi ? mon chéri. Tu m'aimes donc ?

–Oh ! oui, maman !

–Eh bien, nous ne nous quitterons plus.

–Ah ! que je suis heureux !

–Pourtant, fit la mère, écoute bien, mon mignon, ce que je vais te dire.

–Oui, maman.

–Et tâche de me comprendre. Il ne faut pas que l'on sache ici que je suis ta mère, que tu es mon fils.

–Bien, maman.

–Il ne faudra jamais m'appeler maman devant le monde.

–Oui, maman, je tâcherai.

–Il faut le faire, mon chéri, pour que nous ne nous quittions plus.

Sans cela, nous serions peut-être obligés de nous séparer encore.

–Oh ! alors, maman, je ne l'oublierai pas ! Ils continuèrent longtemps encore à causer ainsi et à s'embrasser. Puis, Noémie songea à se coucher. Elle était brisée de fatigue.

Elle borda avec soin son enfant.

–Dors, mon mignon, dit-elle. Il est tard maintenant. Je vais dormir ici, là, près de toi. Mes yeux ne te quitteront pas.

–Et demain matin, quand nous serons réveillés, tu voudras bien, petite mère...

–Quoi, mon chéri ?

–Que j'aie dans ton lit, comme autrefois ?

–Ah ! je crois bien !

–Dès que tu seras réveillée, tu m'appelleras. Mais je serai réveillé le premier, tu verras.

–Non, dors bien.

La mère déposa sur le front de l'enfant un dernier baiser ; puis, après avoir éteint la lumière, elle se déshabilla silencieusement et se coucha.

Jamais encore elle ne s'était sentie aussi heureuse.

Cependant, Laurence était restée quelque temps dans la chambre de sa mère pour causer avec elle.

Elle lui dit :

–Que vous êtes bonne, ma mère, de garder ainsi près de vous cette malheureuse femme et son enfant !

–J'avais peur que sa vue ne te fût pénible.

–A moi, ma mère ?

–Elle a été aimée...

–De Jacques ?... Oh ! je ne suis pas jalouse ? Si je ne dois plus revoir Jacques, comme c'est probable, nous servirons de famille à cette pauvre femme abandonnée et à son enfant.

–Tu répareras, dans ta charité sublime, les fautes d'un autre.

La baronne resta un instant silencieuse. Puis, se rapprochant de sa petite-fille :

–L'aimes-tu toujours ? demanda-t-elle.

–Toujours, grand'mère, répondit Laurence.

Elle ajouta :

–Je ne comprends pas que l'on aime deux fois dans la vie.

–Pourtant, il ne t'aime pas, lui.

–Il ne m'aime pas ?

–S'il t'avait aimée, il ne serait pas parti ainsi.

–Il est venu, grand'mère, et vous l'avez chassé.

Madame de Frémilly frissonna et ne répondit rien.

–Tu m'en veux ? demanda-t-elle au bout d'un instant à sa petite-fille.

–Puis-je t'en vouloir, grand'mère ? fit celle-ci. Ce que tu as fait, tu l'as fait pour mon bien. Je souffrirai, mais je ne saurais t'en vouloir.

–Tu es un ange ! dit madame de Frémilly en embrassant sa petite-fille.

Puis elle la renvoya.

Elle était incapable de supporter plus longtemps sa vue.

Elle s'en voulait de l'avoir rendue malheureuse.

Si elle ne s'était pas montrée si sévère, Jacques serait là, près d'elle. Ils s'aimeraient et ils seraient heureux, tandis que leur existence était vouée, pour toujours peut-être, à cause d'elle, au malheur et aux larmes.

Elle ne croyait plus du tout aux paroles du médecin, à la séduction dont Laurence aurait été victime. On ne pouvait pas mentir avec ces yeux de loyauté et d'innocence !

V

La confiance était revenue tout entière au coeur de la baronne de Frémilly. Elle ne doutait plus de la loyauté et de la sincérité de sa petite-fille. Le médecin s'était trompé. Et elle en était maintenant si convaincue, qu'elle ne désirait même pas le revoir pour qu'il se livrât à un examen nouveau.

Sa déception, quand la vérité lui serait révélée, démontrée, irréfutable, cette fois, n'en devait être que plus terrible, la chute du haut de ses illusions plus profonde.

En ce sombre château de Marconnay, où la grand'mère et la petite-fille s'étaient enfermées, on ne recevait pas de visites.

Madame de Frémilly, vivant à Paris depuis longtemps, n'avait conservé dans ce coin du Poitou aucune relation.

Elles vivaient donc seules, toutes les deux, ne sortant pas. Souvent Laurence s'attardait, avec Noémie, dans la chambre de l'enfant, dont le babil l'amusait. Car le petit, maintenant qu'il n'était plus paralysé par la présence du terrible Régulus Boulard, qu'il se sentait heureux et choyé, était devenu gai et causeur.

La jeune fille avait essayé, à plusieurs reprises, de parler à la mère de celui qu'elle croyait avoir été son amant, et auquel elle ne pouvait s'empêcher de penser. Mais la pauvre femme, qui n'en pouvait rien dire et que cette conversation gênait, car elle lui rappelait son criminel mensonge, évitait de répondre, et Laurence, de peur de raviver son chagrin, du moins elle le pensait ainsi, n'insistait pas.

Un après-midi, comme elle était avec Noémie dans la chambre du petit, dont les fenêtres donnaient sur la grande cour la précédant, elle vit, avec surprise, entrer dans cette cour une sorte de grande berline, démodée, qu'elle n'avait jamais vue encore, et elle eut un petit frémissement.

Qui donc leur arrivait là ? Une visite ? Et qui ?

Elle continua à regarder, et elle vit descendre de la voiture, arrêtée au bas du perron, une vieille femme endimanchée qu'elle ne connaissait pas.

Et, un instant après, une servante montait la prévenir que madame la

baronne la pria de descendre au salon.

Plus de doute. C'était une visite.

Elle courut à son cabinet de toilette, s'arrangea à la hâte et alla rejoindre sa grand'mère.

Dans le salon, près de la cheminée, se tenait la vieille dame qu'elle avait vue arriver, et à qui la baronne de Frémilly la présenta aussitôt.

—Laurence, ma petite-fille.

Et à Laurence :

—Madame de La Boujatière, une voisine, une ancienne camarade.

Et la visiteuse tourna, du côté de Laurence, une figure parcheminée et ridée, ornée d'un nez très pointu, percée de petits yeux aigus, dont elle abritait l'éclat derrière les verres d'un face-à-main en écaille.

Elle fut tout de suite antipathique à Laurence.

Pourtant, elle se montra d'une amabilité bruyante.

Ayant dévisagé, en s'aidant de son face-à-main, la jeune fille qui entrait, elle s'écria :

—C'est votre petite-fille ? Elle est charmante.

Et presque aussitôt :

—C'est un crime de l'avoir enfermée, si jolie et si jeune, en ce nid de hiboux.

Puis, s'adressant à Laurence :

—Vous ne vous ennuyez pas un peu ici, mon enfant, surtout à cette saison ?

—Je ne m'ennuie jamais, madame, répondit la jeune fille, quand je suis auprès de ma grand'mère.

—Vous ne regrettez pas Paris et ses fêtes ? Paris est superbe, à cette époque. Je m'en souviens. Lorsque j'avais votre âge, j'habitais Paris.

Nous ne passions pas une soirée à la maison. Quand ce n'était pas jour d'Opéra, nous avions les dîners, les bals.

—Même à Paris, dit la baronne, nous sortions peu, Laurence et moi.

—Vous n'aimez pas le monde ?

—Pas beaucoup, je vous l'avoue.

—Moi, je l'ai adoré. Et je n'aurais pas quitté Paris de mon bon gré.

Mais, des revers de fortune ont obligé mon mari à changer son genre de vie et à venir se réfugier dans son château, qui n'est pas bien plus gai que le vôtre, et où nous menons, comme vous, une vie de reclus. Mon mari

chasse, s'occupe de surveiller ses terres. Moi, je lis ou je me nourris de mes souvenirs.

–Il y a longtemps, demanda la baronne de Frémilly, que vous êtes fixés à La Boujatière ?

–Près de vingt ans.

–Et, depuis vingt ans, nous ne nous étions pas vues !

–Oui, il y a bien cela. Mais je n'ai pas oublié que nous avons été en pension ensemble, que nous avons même un instant été très intimes.

–C'est vrai, dit la baronne, dont l'esprit sembla se reporter aux temps très anciens qu'on lui rappelait, et qui resta un moment toute rêveuse.

La visiteuse reprit :

–J'ai su, ma chère amie, que vous n'avez pas été toujours très heureuse.

–Je ne l'ai jamais été, dit la baronne.

–J'ai connu votre mari. Un bel homme.

–Un monstre !...

–C'est ce que l'on m'avait dit. Moi, le mien n'est pas très intelligent. Il s'est laissé manger sottement sa fortune par un tas d'aigrefins, mais il est bon, et je n'ai pas eu le courage de lui en vouloir.

La conversation tombait.

Madame de Frémilly en profita pour sonner et commander d'apporter le thé.

–J'espère, dit madame de La Boujatière, que nous nous reverrons, maintenant que nous avons renoué connaissance ?

–Assurément, dit la baronne aimablement.

–On s'ennuie trop de ne voir personne. Il n'y a pas, autour de nous, trois personnes à fréquenter. Les Forzon ont quitté le pays à la suite de je ne sais quel drame. Le château de Vançay est désert. Presque toutes nos anciennes familles ont émigré ou se sont éteintes.

–Oui, la noblesse diminue peu à peu, dit la baronne. Avec cela, on se perd de vue. Parions que si je n'étais pas venue vous voir, vous n'auriez jamais songé qu'il y avait à La Boujatière, derrière les murs gris du vieux château, une ancienne amie de pension ?

–J'avoue, dit madame de Frémilly, que je n'y aurais pas pensé.

La servante entra avec le thé sur un plateau.

Laurence prit les tasses et servit elle-même la visiteuse et sa grand'mère.

Puis, la servante ayant oublié les liqueurs, elle sortit pour aller les chercher dans le placard où les enfermait la baronne.

Quand elle eut disparu, madame de La Boujatière se rapprocha de son amie, et, à demi-voix :

–Elle n'est pas mariée, votre petite ?

–Non, fit la baronne, surprise. Pourquoi ?

–J'aurais juré qu'elle était enceinte.

Madame de Frémilly devint pâle comme la mort.

–Enceinte, Laurence ?

–Elle en a le masque.

–Le masque ?

–Vous n'avez pas remarqué ces taches près des tempes ?

–Du tout.

–Puis, il y a l'élargissement des hanches. Mais je me suis trompée. Je ne savais pas qu'elle n'était pas mariée.

En prononçant ces paroles, madame de La Boujatière avait regardé à la dérobée madame de Frémilly, et elle fut surprise de l'altération soudaine de ses traits.

–Tiens, tiens, pensa-t-elle, il y a quelque chose. Et c'est peut-être pour cela qu'elles sont venues, en pleine saison, se cacher si loin de Paris.

Mais elle n'insista pas.

–On se fait souvent des idées, murmura-t-elle.

Madame de Frémilly ne répondit pas.

Elle était trop troublée pour parler.

Tous ses doutes la reprenaient, et plus terribles.

Et alors elle ne savait plus que penser de la duplicité, de l'hypocrisie de sa petite-fille, si c'était vrai.

Et pourquoi ne serait-ce pas vrai ?

Cela avait frappé l'oeil exercé et malveillant de son amie.

Et elle qui ne s'était aperçue de rien, sans doute parce qu'elle voyait Laurence tous les jours et qu'elle ne voulait pas se rendre à l'évidence !

Mais cela était visible, pourtant.

Le médecin s'en était aperçu, et voilà qu'une étrangère, qui voyait Laurence pour la première fois, en était frappée.

Peut-être les domestiques s'en étaient-ils aperçus aussi.

En tous cas, demain, si c'était vrai, ce serait visible à tous les yeux.

La honte de Laurence serait publique.

Madame de Frémilly avait reçu de cette découverte un tel coup, qu'elle restait comme assommée.

Elle ne répondit même plus à la visiteuse.

Et celle-ci prit le parti de prendre congé.

Elle se leva au moment où Laurence rentrait.

–Vous partez déjà, madame ? s'écria la jeune fille.

Elle se tourna vers sa grand'mère pour lui dire qu'elle ne trouvait pas la clef du placard et que c'était pour cela qu'elle s'était attardée.

Mais elle vit la figure de celle-ci si livide qu'elle resta saisie et sans voix.

Elle demanda :

–Qu'avez-vous, grand'mère ?

–Rien. Pourquoi ?

–Vous êtes toute pâle.

–Ce n'est rien ; la chaleur, sans doute.

Madame de La Boujatière tendit la main.

–Mon mari doit être impatient.

Elle s'adressa à la baronne :

–On vous verra bientôt, chère amie ?

–Oui, bientôt, répondit machinalement madame de Frémilly.

En parlant, elle regardait Laurence.

Les détails dont avait parlé madame de La Boujatière, et qu'elle n'avait pas remarqués encore, la frappaient maintenant.

Oui, le masque. Laurence avait le masque.

Tout était vrai.

Oh ! l'horreur !...

L'horrible, l'atroce menteuse !

Elle semblait, candide encore, ignorer tout, avec sa figure d'ange.

L'épouvantable comédie !

Cette fille aurait trompé Dieu !

–Voulez-vous me permettre de vous embrasser, mon enfant ?

C'était madame de La Boujatière qui parlait à Laurence.

Celle-ci tendit ses joues.

La vieille femme y posa un baiser glacé ; puis elle se retira.

Que pensait-elle ?

C'est ce que se demanda la baronne de Frémilly quand elle eut disparu.

Elle s'était laissée tomber sur un fauteuil, et elle restait morne, l'oeil atone.

Laurence courut à elle.

–Je suis sûre, grand'mère, fit-elle, que vous avez quelque chose. Que vous a dit cette femme ?

–Rien, rien, répondit la grand'mère brusquement, laisse-moi !

–Que je vous laisse ? Mais si vous êtes souffrante ?

–Je n'ai besoin de personne. Va-t'en !

–Comme vous me parlez ! Que vous ai-je fait ?

Laurence avait des larmes dans les yeux.

Madame de Frémilly sentit qu'elle allait se laisser attendrir, se laisser tromper encore, et elle la repoussa.

La jeune fille s'éloigna en pleurant.

Quand elle fut seule, madame de Frémilly se leva, courut au cordon de sonnette, et au domestique qui se présenta à son appel.

–Qu'on parte à Poitiers tout de suite, ordonna-t-elle, chercher le médecin, et qu'on l'amène ici ce soir, cette nuit, à quelque heure que ce soit, je l'attendrai !

–Oui, madame la baronne.

–Allez !

Et la malheureuse grand'mère retomba sur son fauteuil, plus morte que vive. Ce n'était plus la faute de sa petite-fille qui l'accablait ainsi, mais la scélératesse et le manque de coeur que dénotait son obstiné mensonge. Elle voulait la démasquer, la forcer à avouer sa perfidie.

Mais, pour cela, il lui fallait des preuves, et elle allait les demander au médecin.

VI

Le coeur déchiré par les paroles de sa grand'mère et le ton dont elles étaient dites, Laurence monta dans sa chambre, s'y enferma et pleura.

Que se passait-il ? Qu'avait-on dit à madame de Frémilly et que pensait-elle ? Jamais elle n'avait été pour sa petite-fille si cruelle et si dure.

Pourtant, elle ne devait plus croire aux sottises de ce médecin. Elle savait bien que Laurence était innocente de ce dont on l'accusait. Quoi, alors ? Quoi ? La malheureuse jeune fille se perdait en conjectures.

Elle resta longtemps immobile, comme écrasée, et ne fut tirée de l'espèce d'anéantissement douloureux où elle était plongée que par un coup discret frappé à sa porte.

Elle cria d'entrer, et ce fut Noémie qui parut, suivie du petit Daly.

En voyant les yeux rougis de la jeune fille, son visage attristé, elle s'écria :

–Qu'avez-vous mademoiselle ? Vous avez pleuré ? On vous a fait du chagrin !

Laurence ne répondit pas.

Elle secoua la tête douloureusement.

–Ce n'est rien, répondit-elle. Ne vous inquiétez pas. Je suis souvent triste !

–Moi qui donnerais ma vie, fit Noémie, pour vous épargner une peine !

–Vous ne pouvez rien pour moi, murmura la jeune fille, ni vous ni personne. Noémie s'approcha, et, à mi-voix, pendant que Daly jouait :

–Vous pensez à lui ?

Laurence tressaillit.

Et elle répondit vivement :

–J'ai chassé son image de mon coeur, comme vous l'avez chassée vous-même.

–Pourtant, s'il vous aimait et si vous le saviez.

–Il vous a trahie. Il me trahirait aussi.

Noémie ne répondit pas.

Le secret vint à ses lèvres.

Elle fut sur le point de tomber à genoux et de crier :

–Ce n'est pas vrai !... Je vous ai menti !... Il ne m'a pas trahie !... Il ne me connaît pas ! Cet enfant n'est pas son fils. Aimez–le ! il est digne de vous !

Elle n'osa pas.

Ses yeux tombèrent sur le petit.

Et elle eut peur.

Elle eut peur de ce qui adviendrait d'elle et de lui, de lui surtout, si elle révélait son infamie.

Elle se voyait ignominieusement chassée et maudite, retombant, elle et son fils, entre les mains du misérable qui les avait tant martyrisés.

Le coeur déchiré, elle se tut.

L'heure n'était pas venue. Mais elle pensait bien qu'elle sonnerait un jour, qu'elle pourrait, par une confession complète, se laver de toutes ses souillures, de tous ses crimes.

Elle aimait Laurence et souffrait de la voir souffrir.

Mais elle était mère, et elle aimait son fils par–dessus tout.

Elle ne parla pas, et, voyant que Laurence, perdue en ses pensées, demeurait aussi silencieuse, elle se tourna vers son fils :

–Viens, Daly, dit–elle, nous gênons mademoiselle.

–Vous ne me gênez pas, dit doucement Laurence, mais je suis trop triste pour causer. Demeurez ici, si vous le désirez, mais ne me parlez pas.

–Je vais promener un peu mon fils avant de dîner. Viens, Daly.

Et comme l'enfant se dirigeait vers la porte, Noémie lui dit :

–Tu n'embrasses pas mademoiselle ?

–Si, tite mère.

Et le petit tendit son front à Laurence.

Celle–ci y déposa un baiser convulsif et se mit à pleurer de nouveau, plus abondamment.

Noémie entraîna l'enfant, et dit, en contemplant Laurence :

–Ah ! oui, je sécherai ces larmes !

Et elle sortit, toute rêveuse.

Derrière elle, Laurence retomba dans son désespoir morne.

Quand l'heure du dîner arriva, on vint l'avertir qu'elle était servie.

Elle dînait seule, dans la salle à manger avec sa grand'mère.

On servait Noémie et l'enfant dans leur chambre.

Elle descendit après avoir lavé, avec de l'eau fraîche, ses yeux brûlés de larmes.

La salle à manger était vide.

Madame de Frémilly n'était pas là encore.

Laurence demanda :

–A–t–on prévenu grand'mère ?

–Oui, mademoiselle.

–Elle va descendre ?

–Je ne sais pas, mademoiselle.

On attendit.

Les domestiques se tenaient dans la salle, prêts à servir.

Madame de Frémilly ne paraissait pas.

Au bout d'un instant, une servante se montra.

–Madame la baronne, dit–elle, prie mademoiselle de dîner seule. Elle est un peu souffrante.

Laurence demanda :

–Qu'a–t–elle donc ?

La domestique fit un geste vague.

Elle n'en savait rien. Alors, Laurence s'élança vers l'escalier, le grimpa quatre à quatre et arriva à la porte de sa grand'mère.

Comme elle allait l'ouvrir, une domestique l'arrêta.

–Madame la baronne repose, dit–elle. Elle a recommandé de ne pas la déranger.

–Mais je veux la voir.

–J'ai l'ordre de ne laisser pénétrer personne.

–Pas même moi ?

–Pas même mademoiselle.

–Qu'a–t–elle donc ?

–Je ne sais pas. On est allé chercher un médecin.

–Un médecin ? Alors grand'mère est sérieusement malade ?

–Non, mademoiselle, je ne le crois pas. Elle est un peu fatiguée seulement.

Ce ne sera rien. Elle–même le dit. Mais elle dort en ce moment.

–Elle dort ?

–Oui, mademoiselle. Elle a recommandé de dire à mademoiselle de dîner tranquille, de ne pas s'inquiéter.

Laurence n'insista pas.

Il était évident que sa grand'mère ne voulait pas la voir.

Était-elle malade seulement ?

Elle en doutait.

Mais le médecin ?

L'avait-on réellement envoyé chercher et était-ce pour madame de Frémilly ?

Laurence ne savait plus que penser et que croire.

Qu'est-ce que tout cela signifiait ?

Elle redescendit dans la salle à manger, le cœur serré, et elle ne put pas toucher aux mets qu'on lui servit.

Après le dîner, elle essaya de revoir sa grand'mère.

Elle se heurta à la même consigne absolue.

Alors, elle rentra dans sa chambre, plus attristée que jamais, et, sans songer à se déshabiller, elle s'étendit sur un canapé, où elle finit par s'endormir.

Il était plus de dix heures, quand le médecin qu'on était allé chercher, M. Raymondet, fut introduit discrètement dans le château par le domestique qui l'avait amené.

On le conduisit directement à la chambre de la baronne.

–Avec quelle impatience je vous attendais ! fit celle-ci en le voyant entrer.

–Que se passe-t-il ? Mademoiselle est-elle plus mal ?

Une servante était demeurée, attendant les ordres.

La baronne la renvoya.

Et, quand elle fut partie :

–Ce n'est pas parce qu'elle est malade, fit madame de Frémilly, que je vous ai fait appeler.

–Pourquoi donc ?

–Parce que je veux savoir ... parce que je veux savoir si vous ne vous êtes pas trompé l'autre jour, si ma petite-fille, comme vous me l'avez dit, est vraiment enceinte.

–Mais, madame la baronne, fit aussitôt le docteur, il n'y a pas le moindre doute à avoir là-dessus.

–Pas le moindre doute ?

–Non, pas le moindre. Et si je n'avais pas eu une certitude, je ne me serais pas prononcé aussi catégoriquement. Ce sont là des choses si délicates !

Du reste, je suis prêt à vous le prouver.

–Et comment ?

–Elle est couchée, à cette heure. Elle dort.

–Probablement.

–Eh bien ! nous allons entrer dans sa chambre, et je vous mettrai sous les yeux les preuves.

–Oui, fit la grand'mère, résolue, allons !

Et elle se disposa à sortir avec le médecin.

Mais elle ne put s'empêcher de murmurer tout haut :

–Ah ! si c'est vrai, c'est la plus infâme, la plus indigne des créatures !

–Pourquoi donc ? demanda le docteur surpris.

–Comme elle m'a trompée, comme elle m'a menti !... Elle m'a affirmé avec tant de conviction, avec une telle sincérité dans la voix, une telle candeur dans le regard, qu'elle n'avait eu conscience de rien, que j'avais fini par la croire !

–C'est possible, dit le médecin, qu'elle ne se soit pas rendu compte.

–Alors, cet homme aurait abusé d'elle à son insu, abusé de sa naïveté, de son ignorance ? Ce serait alors le plus méprisable et le plus vil des hommes !

–Je ne puis rien vous dire à ce sujet, madame la baronne ; ce que je puis affirmer, c'est que je ne me suis pas trompé, que mademoiselle de Frémilly est enceinte.

–Il faut bien, fit la grand'mère, que ce soit vrai, puisqu'une personne qui ne la connaît pas, qui l'a vue aujourd'hui pour la première fois, s'en est aperçue.

–Et qui donc ?

–Une ancienne camarade de pension, qui est venue me rendre visite. Elle m'a demandé perfidement si ma petite-fille était mariée. Mais elle devait savoir le contraire. Et, quand je l'ai interrogée pour savoir pourquoi elle me faisait cette question, elle m'a répondu : «Parce que, si elle était mariée, j'aurais cru qu'elle était enceinte : elle a le masque.»

–Oui, dit le médecin, elle l'a. Et je vais vous le montrer !

Et tous les deux, à pas furtifs, éclairés par le flambeau que la baronne tenait à la main, et dont la lumière dansait dans l'ombre des couloirs, ils se

dirigèrent vers la chambre de mademoiselle de Frémilly.

VII

Doucement, avec d'infinies précautions, la baronne tourna le loquet de la porte. Le silence était profond. Le château tout entier semblait endormi. On n'entendait d'autre bruit que le souffle des rafales qui venaient se briser contre les lourdes murailles, en agitant les ardoises des tourelles.

La porte ouverte, madame de Frémilly avança la tête. Et elle eut un petit recul.

–Elle n'est pas couchée, fit-elle.

En effet, elle venait d'apercevoir la jeune fille étendue, tout habillée, sur son canapé.

Le médecin cessa d'avancer.

Il restait dans l'ombre, ne voulant pas être vu, si mademoiselle de Frémilly ne dormait pas.

La grand'mère seule fit quelques pas dans la pièce, en couvrant de ses mains la lumière trop vive du flambeau qu'elle tenait.

La chambre était éclairée par une petite lampe posée sur la cheminée, et dont la lueur était éteinte à demi par un abat-jour rose aux dentelles tombantes. Laurence n'avait pas fait un mouvement.

Elle n'avait pas entendu ouvrir la porte. Elle n'avait pas vu entrer sa grand'mère, et celle-ci, très surprise de cet engourdissement dans lequel elle semblait plongée, s'approcha davantage.

Alors elle eut un léger sursaut.

–Elle dort, fit-elle.

Et elle fit signe au médecin de venir.

Celui-ci fit quelques pas dans la pièce.

Et quand il eut découvert le visage si calme, si pur de la dormeuse, il s'arrêta, comme saisi d'admiration et de respect.

Lui aussi, à cette vue, sentit toutes les mauvaises pensées s'évanouir.

Ce n'était pas une femme, mais un ange qu'il avait devant lui.

Au-dessus des yeux chastement clos, le front semblait lumineux.

Un charme étrange se dégagait de l'ensemble de ces traits fins, qui avaient

dans la pénombre une douceur de pastel.

La baronne, que ce spectacle n'hypnotisait pas comme le docteur, eut un geste d'impatience.

–Venez !

Le médecin s'avança tout à fait.

Sans un mot, en éclairant avec la lumière de madame de Frémilly le visage de la dormeuse, il montra à la grand'mère, sur le front, près des tempes, des taches légères, qu'elle n'avait pas remarquées, n'étant pas avertie, mais qu'elle voyait distinctement, maintenant qu'elle était prévenue et qu'elle regardait mieux.

Elle eut un geste violent et cria tout haut :

–L'atroce hypocrite !

Et elle sentit en son coeur une haine s'amasser contre cette enfant, non pas à cause de la faute commise, mais à cause de la dissimulation sournoise avec laquelle même jusqu'à ce jour elle l'avait cachée à sa grand'mère. Le médecin, effrayé, la calma du regard.

–Prenez garde !

–A quoi ?

–Vous pourriez la réveiller.

–Eh ! que m'importe !

–Son état exige de grandes précautions.

–Ah ! fit madame de Frémilly, je préférerais la voir morte que de la voir ainsi, capable de me mentir avec cette audace !

Elle reprit :

–Ainsi, pour vous, il n'y a plus de doute. Elle est grosse ?

–Il n'y en a jamais eu pour moi ! dit le docteur.

–Pourtant si vous l'aviez vue ! si vous l'aviez entendue ! Elle paraît ne rien savoir, ne rien comprendre. L'enfant ne semble pas plus naïf.

–Peut-être, dit le médecin, ne s'est-elle pas rendu compte, en effet, n'a-t-elle pas eu conscience de ce qui s'est passé.

–Et comment ?

–Je ne sais pas.

–Alors cet homme est un monstre !

–Je ne puis le dire. Je ne comprends pas.

–Non, docteur, s'écria madame de Frémilly, que son agitation reprenait.

Je ne croirai jamais cela. Mais elle est plus ingrate, plus perfide, plus trompeuse qu'aucune femme ne l'a jamais été ! Et cela dépasse tellement mon entendement qu'on puisse jouer la comédie avec cet art, avec cette perfection, que je doute encore, malgré tout, malgré votre nouvelle affirmation.

Du geste, le médecin indiqua l'évasement anormal des hanches de la jeune fille, très visible dans la pose qu'elle avait sur le canapé.

–Voyez !

–Oui, fit madame de Frémilly, atterrée, on ne peut plus s'y tromper.

Et, marchant toujours sur la pointe des pieds, elle entraîna le médecin hors de la chambre, hors de la chambre paisible et calme, où l'innocence semblait habiter, mais où il n'y avait plus que de la honte !

Elle était convaincue maintenant, la baronne, convaincue de l'indignité de sa petite-fille, de l'infamie de l'homme qui l'avait séduite et déshonorée, et qu'elle ne se reprochait plus d'avoir chassé, quoi qu'il pût advenir.

Et une grande amertume entra en elle, emplit son âme.

Elle avait donné à cette enfant toute son affection, tous ses soins.

Elle l'avait aimée comme une véritable mère.

Toute petite, Laurence avait été fort malade. Elle l'avait disputée à la mort avec un dévouement, un acharnement même qui avaient fait l'admiration du médecin qui la soignait.

Elle avait passé, malgré son âge, les journées et les nuits entières au chevet de l'enfant.

Et voilà comme elle en était récompensée, par la plus noire, par la plus inconcevable ingratitude !

Depuis que Laurence la voyait souffrir, rongée de doutes, elle n'avait pas eu un élan de tendresse ou de pitié.

Elle n'avait pas eu la pensée un moment de se jeter dans ses bras en lui disant :

–C'est vrai, grand'mère, je suis coupable. Pardonne-moi !

Et elle eût pardonné, et elles auraient pu être heureuses encore.

Maintenant il n'y avait plus rien. Aucun lien n'existait plus entre elles. Cette inconcevable froideur de l'enfant, ce manque de confiance, cette inexplicable duplicité, avaient brisé dans le coeur de sa grand'mère toute affection.

Elles allaient vivre désormais l'une près de l'autre comme des étrangères, et peut-être madame de Frémilly ne pourrait-elle pas cacher l'aversion qu'elle ressentait pour celle qui lui avait si effrontément menti et la répugnance que lui causait l'insensibilité de son cœur. Quand elle fut revenue dans sa chambre avec le médecin qui la suivait, ces mots résumèrent le désarroi de son âme :

–Que vais-je faire ?

–Ce que je vous ai conseillé déjà, dit le docteur. Vous voulez que la faute reste secrète ?

–Autant que possible.

–Partir.

–Partir ?

–Quitter le château pour quelque temps et vous en aller toutes les deux dans un pays où vous ne soyez pas connues, louer sous un nom d'emprunt, n'emmener aucun domestique, et vivre là jusqu'à ce que les couches...

–Les couches ! fit la baronne.

–Jusqu'à ce que les couches soient terminées. Si vous avez besoin de moi, je serai à votre disposition. Et vous savez qu'avec moi le secret sera bien gardé.

–Et l'enfant ?

–Vous le ferez élever en cachette.

–Si vous croyez que Laurence voudra s'en séparer ! Elle aime déjà l'autre !

–Oui, vous me l'avez dit.

–Elle aimait trop cet homme, ce misérable. Elle l'aime trop encore pour abandonner un enfant qu'elle aurait de lui.

–Le plus sage serait de les marier.

–On ne sait pas ce qu'il est devenu.

–S'il aime mademoiselle de Frémilly, il reviendra.

–Eh ! sais-je s'il l'aime maintenant ? N'est-il pas comme tous les hommes, injuste et trompeur ? Il en a abandonné d'autres, il abandonnera Laurence. Il l'a peut-être déjà oubliée. C'est parce que je le savais ainsi, parce qu'on m'avait appris ses trahisons, que je n'avais pas voulu lui donner ma petite-fille. Ah ! si Laurence voulait m'écouter, avoir foi en moi, nous irions vivre toutes les deux loin des hommes, et quand je ne serais plus,

elle irait dans quelque cloître, à l'abri des passions, finir une vie désormais vouée au malheur.

–Et son enfant ?

–Dieu veillerait sur lui !

–Non, dit le médecin, cela n'est pas sérieux, cela n'est pas raisonnable, cela n'est pas humain.

–Ce qui n'est pas humain, c'est de me faire souffrir ce que je souffre !

–Oui, ce qui se passe est cruel en effet.

–J'aimais tant cette enfant ! Je n'aurais pas eu pour elle un mot de reproche ! Mais je ne suis plus rien. Et je suis sûre qu'elle me hait, puisqu'elle reste insensible à mes prières et à mes larmes et qu'elle a l'atroce courage de chercher à me tromper ainsi !

–Il ne faut pas exagérer, dit le médecin, et voir les choses comme elles sont. Je comprends très bien que mademoiselle de Frémilly, qui ne se rend peut-être pas compte de son état, n'avoue pas une faute qu'elle espère peut-être pouvoir cacher.

–Et quand elle saura, demain, car je le lui dirai, pensez-vous qu'elle avouera ? Non, elle continuera à nier, à me jouer la comédie de l'innocence, à prétendre qu'elle ne sait pas, qu'elle n'a rien fait et que cet homme qui la laisse déshonorée n'a, comme elle, rien à se reprocher ! Et alors que ferai-je ? Continuerai-je à la garder près de moi, à me faire sa complice pour cacher aux yeux de tous son déshonneur ?

Je ne sais pas si j'en aurai le courage.

–Il le faut, madame.

–Il le faut ? Et si je la chassais ?

–Vous commettriez une mauvaise action.

–Une action juste, monsieur.

–Non, fit le médecin, tout cela s'apaisera. Demain, quand mademoiselle de Frémilly comprendra que son malheur est sans remède, qu'elle ne pourra plus nier bientôt un état qui sautera à tous les yeux, elle tombera dans vos bras en sanglotant.

–Je n'y crois plus, docteur, je ne crois plus à ce repentir.

–Quoi qu'il en soit, madame, il faut partir. Il est temps. Je ne sais pas si les domestiques se sont aperçus de quelque chose déjà. Mais ils pourraient s'en apercevoir demain. Voilà le beau temps qui va venir, allez quelque part, au

bord de la mer. Pas trop loin si vous avez besoin de moi. Je connais près d'ici, à quelques pas de La Rochelle et de Rochefort, un endroit charmant : Fouras. Il n'y a personne encore. Là, vous louerez au bord de la mer un chalet, sous les chênes-verts. Il y a de la verdure à Fouras, bien que ce soit près de la mer. Et à la fin de la saison, quand mademoiselle de Frémilly sera tout à fait rétablie, vous reviendrez ici, ou vous retournerez à Paris, à votre choix.

–Avec l'enfant ?

–Vous le garderez avec vous s'il le faut. Vous ne serez pas obligée de dire qu'il est l'enfant de mademoiselle.

–Un bâtard encore ! Une fille-mère ! Ah ! misérables hommes !

–Il n'y a pas, dit le docteur, autre chose à faire, si vous voulez sauvegarder la réputation de mademoiselle.

–Je ne sais pas encore, dit madame de Frémilly, ce que je déciderai.

Cela dépendra de l'entretien que j'aurai demain avec Laurence.

–Soyez, dit le médecin, indulgente et bonne.

–Nulle ne sera plus indulgente et meilleure que moi, si l'on a confiance en moi, et si je suis aimée !

Et sur ces mots, le docteur Raymondet et la baronne de Frémilly se séparèrent.

Il était plus de minuit. Tout le monde dormait dans le château, sauf le domestique qui gardait dans la cour la voiture avec laquelle il avait amené le docteur et qui devait le reconduire à Poitiers.

VIII

Il y avait quelques minutes à peine que le docteur Raymondet était parti et qu'on avait entendu résonner sur les pavés de la cour le bruit de la voiture qui l'emmenait, quand Laurence se réveilla du long assoupissement dans lequel la fatigue et le chagrin l'avaient plongée.

Elle s'étonna de se voir vêtue et couchée sur son canapé et non dans son lit, et elle se souvint alors de ce qui s'était passé. Elle avait voulu veiller pour savoir de quel mal souffrait sa grand'mère, et le sommeil avait été plus fort que sa résolution.

Elle se leva vivement, regarda l'heure, minuit et demi, et elle fut prise d'une grande inquiétude. Que s'était-il passé ? Le médecin était-il venu ? Elle écouta.

Un silence profond l'enveloppait.

Elle alla jusqu'à sa porte, l'ouvrit. Tout était désert. Pas une lumière dans les couloirs. Le château semblait endormi tout entier.

Si madame de Frémilly allait plus mal, on serait certainement venu la prévenir. Sa grand'mère dormait sans doute.

Son malaise était passé.

Cependant, pour se rassurer tout à fait, elle résolut d'aller écouter à la porte de la chambre de la baronne. Elle sortit sans bruit, traversa le couloir qui la séparait de sa grand'mère, et dans l'ombre, elle perçut une légère ligne de lumière.

Cette lueur passait sous la porte de madame de Frémilly. On veillait chez celle-ci.

Une grande angoisse serra le coeur de la jeune fille.

Elle s'avança jusqu'à la porte, et derrière cette porte elle entendit des pas...

Qui marchait ? Une servante, sans doute, chargée de garder sa maîtresse.

Celle-ci allait donc plus mal ?

Laurence n'y tint plus.

De son doigt replié elle heurta doucement le bois de la porte.

Une voix demanda de l'intérieur :

–Qui est là ? Que veut–on ?

C'était la voix de madame de Frémilly.

Laurence l'avait reconnue aussitôt.

L'accent était bref, sec, presque menaçant.

La mort dans l'âme, la jeune fille répondit, et sa voix était faible comme un souffle :

–C'est moi, grand'mère.

–Que veux–tu ?

–Vous étiez souffrante.

–Et tu viens chercher de mes nouvelles ? Entre !

Un spectacle inattendu frappa ses yeux.

Madame de Frémilly, debout, tout habillée, ses cheveux gris épars, allait et venait au milieu de cartons, de malles dans lesquels elle jetait pêle–mêle les objets qu'elle arrachait de ses armoires et de ses tiroirs. Elle était seule.

Laurence resta un instant sans voix, sous le coup de la stupeur qui la tenait.

Elle bégaya enfin :

–Que se passe–t–il ? Vous partez ?

–Il faut bien, dit madame de Frémilly, sans regarder sa petite–fille, que nous allions cacher ta honte.

Laurence eut un sursaut.

Elle était devenue d'une effrayante lividité.

–Ma honte !

–Je ne veux pas rougir de toi devant mes domestiques.

–Mais, grand'mère...

–Quoi ! Vas–tu essayer de me mentir encore ? Vas–tu prétendre encore que le médecin se trompe, que tu n'es pas enceinte ? Cette femme qui est venue ici, et qui t'a vue, aujourd'hui pour la première fois, l'a reconnu.

–Madame de La Boujatière ?

–Oui... Elle m'a demandé si tu étais mariée, et sur ma réponse négative, elle a laissé tomber ces paroles : «–Si elle était mariée, j'aurais dit qu'elle était enceinte... Elle a le masque !»

Laurence bégaya :

–Le masque !

Elle ne comprenait pas ce que madame de Frémilly voulait dire.

Elle restait hébétée et comme terrifiée. Alors, la baronne de Frémilly,

outrée de ce qu'elle prenait pour de l'obstination dans le mensonge, dans la volonté de ne vouloir pas comprendre, la baronne de Frémilly alla à Laurence, et violemment, la plaçant devant la glace, en pleine lumière :

–Regarde !

–Quoi, grand'mère ?

–Sur le front, près des tempes, ces taches.

–Eh bien ?

–Tu ne les avais pas remarquées ?

–Non, grand'mère.

–Moi non plus, du reste. Et je ne sais pas où j'avais les yeux. C'est le masque, le masque qui marque les femmes qui deviennent enceintes.

Cette femme les a vues en entrant chez moi. Et le médecin me les a désignées.

–Le médecin ?

–Il est venu. Je l'ai envoyé chercher.

–Ce n'était pas pour vous ?

–C'était pour toi. Nous avons pénétré dans ta chambre. Tu dormais. Il m'a montré ces taches, la déformation de ta taille. Et tu ne nieras plus maintenant, tu ne pourras plus nier. Le fait est là. Demain tu seras mère. Et mère sans époux, comme cette malheureuse, une autre abandonnée, que nous avons recueillie sous notre toit. Et ton enfant sera un bâtard comme son fils !

Laurence ne répondit pas, tellement atterrée par cette terrible révélation, qu'elle ne trouvait pas une parole.

–Ah ! fit la grand'mère, triomphante, tu ne te défends plus, tu ne mens plus, tu sens bien maintenant que c'est inutile. Il y a longtemps, n'est-ce pas ? que tu t'étais aperçue de ton état et tu as voulu me le cacher jusqu'au bout. Tu ne peux plus maintenant le cacher plus longtemps. Demain tout le monde ici le verra, si on ne l'a vu déjà. Et c'est ce que je ne veux pas. Mon devoir est de sauvegarder ta réputation, de sauver du déshonneur le nom que tu portes et qui est le mien. Et ce devoir je le ferai jusqu'au bout ! Apprête-toi à partir avec moi !

Laurence restait toujours muette.

Elle ne reconnaissait plus le visage, l'accent de sa grand'mère, qui lui paraissait, sous le coup de l'irritation, devenue une autre femme.

Et ce qu'elle ne comprenait pas, c'est que cette grand'mère, qui l'aimait, qui la connaissait, crût encore qu'elle était enceinte, quand elle lui avait affirmé vingt fois qu'elle ne l'était pas, qu'elle ne pouvait pas l'être.

Qu'est-ce que cela voulait dire, et pourquoi cette persistance à l'accuser ?

Elle murmura, dans l'accablement où ces injustes reproches la jetaient :

–Je vous jure, grand'mère, que vous vous trompez, qu'on se trompe !

–Des mensonges toujours ! Tu dois bien savoir pourtant que je ne mens pas, que ce médecin ne ment pas, qu'il n'a aucun intérêt à mentir. Du reste, il y a de la grossesse des signes infailibles.

Elle baissa la voix et posa à la jeune fille des questions d'un ordre tout intime.

Celle-ci répondit négativement.

–Tu vois bien, fit la grand'mère, que c'est vrai.

–Alors, bégaya la pauvre Laurence, je ne sais plus.

–Tu avoues ?

–Je n'avoue rien. Je ne m'explique pas.

–Ah ! fille obstinée ! Et c'est cet homme, ce misérable que j'ai chassé !

–Ce n'est personne, grand'mère...

–Ah ! s'écria madame de Frémilly, outrée, hors d'elle, tu laisserais la patience d'un Dieu !

–Vous ne m'aimez plus ! gémit l'infortunée.

–Je te hais !

–Vous me haïssez ?

–Je te hais pour ton hypocrisie.

–Mais je n'ai rien fait.

–Je n'y crois plus ! Je ne crois plus à rien, à rien de toi ! Prépare-toi à me suivre. Nous partirons demain avant le jour, en nous cachant comme des voleuses, moi, la baronne de Frémilly, toi, ma petite-fille, et nous vivrons obscurément, dans quelque maison isolée, comme le médecin me l'a conseillé, jusqu'à ce que tu sois délivrée.

–Délivrée !

–Quant à l'enfant qui naîtra, il sera élevé loin de nous.

–Je ne sais pas, grand'mère, dit Laurence, qui s'était ressaisie un peu, et que cette injustice qu'on mettait à l'accabler avait à la fin révoltée, je ne

sais pas, comme vous le dites, si j'aurai un enfant, et de qui sera cet enfant ; mais, né de moi, il ne me quittera jamais !

–Tu le promèneras à la main, comme le trophée de ta honte !

–Je ne l'abandonnerai pas...

–C'est moi alors qui t'abandonnerai, car je ne partagerai pas ton déshonneur !

–Vous ferez comme il vous plaira, grand'mère. Je vivrai seule avec mon fils, en pensant à Jacques.

–A cet homme qui t'a déshonorée et qui t'abandonne, avec, dans les flancs, le fruit de ta honte.

–Je n'ai rien à reprocher à Jacques.

–Pourtant si tu as un fils...

–C'est que Dieu aura voulu me le donner.

–Sans crime ?

–Je ne sais pas, grand'mère, ce que vous appelez un crime.

–Ce que j'appelle un crime, c'est d'abuser, comme cet homme l'a fait, de l'ignorance, de la naïveté d'une enfant, car tes paroles démontrent combien tu es innocente encore, et cela le rend plus abominable à mes yeux.

–Jacques était digne de mon amour, fit la sublime enfant.

–Ne le défends pas devant moi, surtout à cette heure ! cria la grand'mère avec violence. Je n'ai pas connu sur terre, sachant ce que je sais maintenant, d'être plus odieux, plus lâche et plus vil !

–Grand'mère !

–Va te préparer !

–Vous ne pardonnerez jamais ?

–Tant que tu ne parleras pas devant moi avec horreur d'un être indigne, je n'aurai pour toi ni affection ni tendresse et ne sentirai dans mon coeur pour vous deux que du mépris !

–Du mépris ! bégaya la pauvre enfant comme frappée au coeur ! Ah ! grand'mère, grand'mère !

Mais sans être attendrie par cette plainte si touchante, la baronne de Frémilly, n'ayant plus conscience de ses paroles, tant la colère, l'indignation la transportaient, la baronne de Frémilly poursuivit avec plus de violence :

–Tu n'es plus pour moi qu'une étrangère, et une étrangère pour laquelle je n'ai pas d'estime !

Effarée, Laurence ouvrit la bouche, voulut parler ; aucun son ne sortit de ses lèvres. Elle battit l'air de ses bras, désordonnément, puis elle roula à terre, évanouie.

IX

En voyant tomber raide devant elle sa petite-fille, la baronne de Frémilly eut enfin conscience de sa cruauté.

Elle jeta un terrible cri :

–Je l'ai tuée !

Puis elle se précipita, échevelée, les vêtements en désordre, à travers les couloirs obscurs et endormis du château en appelant au secours.

La première personne qui accourut, et la seule, car les domestiques couchaient loin de là et ne s'étaient pas réveillés, ce fut Noémie.

Elle arriva nu-pieds, en chemise, n'ayant pas pris le temps de se vêtir.

Madame de Frémilly lui montra Laurence étendue.

–Je l'ai tuée ! dit-elle.

–Tuée !

Noémie s'agenouilla auprès de la jeune fille, mit la main sur son cœur et dit :

–Non, elle vit !

Mais en même temps ses yeux s'effarèrent.

Une lividité terrible envahit ses traits.

Madame de Frémilly, blême d'épouvante, demanda :

–Qu'avez-vous ?

Sourdement, pour elle seule, Noémie murmura :

–Elle est enceinte !

Et une horreur glaça la pointe de ses cheveux. Elle comprenait le drame intime qui venait de se dérouler entre les deux femmes et dont elle seule connaissait les causes.

Et elle se demanda ce qu'elle allait faire.

Madame de Frémilly, qui l'observait, pensa :

–Elle a tout deviné. Ah ! il est temps de partir !

Elle était convaincue que cette femme, qui leur devait tout, ne trahirait pas leur secret : mais que deviendraient-elles si d'autres qu'elle au château l'apprenaient ?

Noémie restait terrifiée et tragique à la pensée des souffrances morales qui allaient s'abattre sur ces deux créatures et par la faute de l'homme qu'elle haïssait et méprisait et dont elle était devenue l'exécrable complice.

Et elle cherchait en son esprit effaré s'il ne lui serait pas possible de réparer le mal fait, et dont son âme horrifiée pressentait les épouvantables suites.

Et comment ?

Parler, dire ce qu'elle savait, ce serait peut-être aggraver la douleur des malheureuses femmes en leur apprenant que l'auteur du crime, le père probable de l'enfant que mademoiselle de Frémilly portait sûrement en ses flancs était un misérable pour lequel elles ne pouvaient avoir toutes les deux que du dégoût et qui ne pouvait leur offrir aucune réparation.

Leur dire cela, c'était enfoncer plus avant le poignard planté déjà au milieu de leur coeur.

Se taire, c'était prendre une part de l'abominable action, accepter avec l'être immonde une complicité cent fois plus horrible encore peut-être que celle à laquelle elle avait eu l'abominable faiblesse de consentir.

Et la coupable femme restait avec ce point d'interrogation formidable :

Que faire ?

Et elle était déchirée par cette atroce perplexité, elle qui aurait donné sa vie pour épargner même l'ombre d'un chagrin à celles qui avaient accueilli son fils.

Elle allait les voir se débattre devant elle, agoniser de douleur sans oser leur venir en aide et les soulager, elle qui seule peut-être aurait pu le faire.

La situation était terrible, et Noémie demeurait devant elle dans une sorte d'hébétude tragique, ne pouvant se résoudre à rien, ne sachant de quel côté était pour elle le devoir.

Cependant Laurence avait fait un mouvement.

Elle promena autour d'elle ses regards étonnés, vit sa grand-mère, Noémie et parut se souvenir.

Alors on vit comme une horreur au fond de ses yeux, et un tressaillement agita son corps affaibli et délicat.

Madame de Frémilly, tremblant qu'un mot imprudent ne sortît de ses lèvres devant une étrangère, dit à Noémie.

–Allez vous reposer, mon enfant.

–Mais, madame, vous pouvez avoir besoin de moi.

–Non, pas maintenant. Je désire rester seule avec ma petite–fille.

La mère de Daly se retira.

En partant elle jeta sur les deux femmes un long regard et se demanda encore :

–Que vais–je faire ?

Puis elle sortit et referma la porte derrière elle.

Laurence s'était levée.

Elle se rappelait à présent les horribles paroles de sa grand'mère qui l'avaient comme foudroyée et elle ne voulut pas s'abaisser davantage à faire entendre des protestations auxquelles on ne croyait pas et des plaintes qui laissaient le coeur de madame de Frémilly indifférent.

Elle redevint digne et brave, mais son visage resta empreint d'une mortelle tristesse.

Elle sentait qu'il n'y avait pour elle dans le coeur de sa grand'mère aucune affection, et comme elle n'avait rien fait pour mériter une telle indifférence, elle se raidit contre l'affreuse destinée qui était désormais la sienne et se résigna sans lutte nouvelle à son misérable sort.

Elle demanda avec une soumission attendrie :

–Qu'ordonnez–vous, madame, que je fasse ?

–Que vous prépariez tout pour partir ce matin à la première heure. Le domestique qui est allé conduire à Poitiers M. Raymondet va rentrer et il nous emmènera sans avoir dételé son cheval. Je veux que le jour levant ne nous trouve plus ici.

–Dans une demi–heure vous pourrez frapper à ma porte. Je serai prête.

Elle sortit.

Madame de Frémilly ne fit pas un geste pour la retenir, ne lui dit pas un mot, bien qu'elle eût le coeur oppressé d'une effroyable douleur.

Le calme tranquille de la pauvre enfant peut–être à tort accusée était plus déchirant pour elle que toutes les lamentations, et pourtant elle ne pouvait surmonter le sentiment qui la poussait à se montrer impitoyable.

Elle avait dans sa conviction d'être dans son droit et de se montrer juste.

Laurence regagna sa chambre en chancelant.

Et quand elle y fut enfermée, elle tomba à genoux et pria, demandant au

ciel ce qu'elle avait fait pour être si accablée et si malheureuse.

Elle était incapable d'avoir aucune volonté.

Elle ne comprenait pas la raison des épreuves qui s'abattaient ainsi sur elle, car elle ne croyait pas, elle, malgré les preuves qu'on lui mettait sous les yeux, à la faute dont on l'accusait et dont elle se savait innocente. Elle ne croyait pas qu'elle allait être mère et se demandait pourquoi on le lui affirmait avec cet acharnement.

Mais elle jugeait qu'il était inutile de se défendre plus longtemps.

Elle était décidée à obéir à sa grand'mère jusqu'au jour où celle-ci reconnaîtrait elle-même son erreur et celle du médecin.

Toute force et toute énergie étaient brisées en elle, et elle n'était plus qu'une chose entre les mains de madame de Frémilly.

Laurence était prête depuis un instant déjà quand la baronne vint la chercher. Le jour n'était pas venu encore et le château tout entier semblait plongé dans un profond sommeil.

Le domestique revenu de Poitiers, et à qui madame de Frémilly, qui le guettait, était allée donner ses ordres, attendait dans la cour avec sa voiture.

Agathe, réveillée, avait été mise par la baronne au courant de ce que celle-ci voulait qu'on fît au château. Elle avait reçu les instructions de sa maîtresse, qui lui avait dit qu'elle serait peut-être plusieurs mois absente et qu'elle était obligée de partir, par ordre du médecin, à cause de l'état de mademoiselle, qui devenait chaque jour plus inquiétant. Et Agathe, sachant mademoiselle souffrante, avait trouvé cela tout naturel.

Aucun soupçon ne lui était venu.

Elle devait veiller à ce que Noémie et son enfant fussent traités comme lorsque madame de Frémilly et sa fille étaient là, mais madame de Frémilly ne dit pas à la servante où elle allait.

Et comme Agathe demandait où elle pourrait écrire à madame la baronne, madame de Frémilly répondit qu'elle le lui ferait savoir, sans lui donner d'autres explications.

Et elle partit, suivie de Laurence, qui paraissait plus pâle et plus faible que jamais.

Agathe dit le lendemain qu'elle avait trouvé à mademoiselle plus mauvaise mine que jamais, et qu'elle avait bien peur que la malheureuse jeune fille ne s'en relevât pas.

Et comme la fermière, à qui elle racontait ce brusque départ, lui demandait :

–Qu'a–t–elle donc comme ça ?

Elle répondit :

–Je n'en sais rien, une maladie de langueur, une de ces maladies que l'on a dans les villes.

Après s'être débattue, pendant une partie de la nuit, dans les angoisses que l'on sait, Noémie, brisée, finit par s'assoupir lourdement.

Elle n'avait rien entendu des bruits qui s'étaient faits au moment du départ de madame de Frémilly et de sa petite–fille.

Elle ouvrit les yeux quand le jour était haut déjà, et que son petit, réveillé, commençait à lui parler.

Elle se dressa aussitôt sur son lit, comme en sursaut. Ses idées n'étaient pas encore tout à fait nettes.

Puis l'intelligence lui revint peu à peu.

Elle se rappela l'appel de madame de Frémilly au milieu du silence de cette affreuse nuit, l'évanouissement de mademoiselle, le secret surpris, et toutes ses anxiétés la reprirent.

Elle ne s'était décidée à rien encore. Et pourtant elle inclinait à prévenir madame de Frémilly, à lui dire dans quelles conditions sa petite–fille avait été souillée et quel était le misérable auteur de ce crime infâme.

Elle ne pouvait pas laisser accuser Laurence d'une faute dont elle la savait innocente.

Et pourtant, quand elle pensait à la douleur que cette horrible révélation, plus horrible cent fois que ce qu'elle avait pu supposer, car madame de Frémilly devait croire que Laurence avait été séduite par celui qu'elle devait épouser ; quand elle pensait à la douleur qu'allait lui causer l'horrible révélation, elle hésitait, et se demandait s'il ne vaudrait pas mieux laisser les choses suivre leur cours.

Mais après, si M. de Brécourt revenait, il y aurait avec lui une terrible explication, et tous les voiles devraient se déchirer.

Et alors...

Noémie perdait la tête dans ce dédale d'horribles complications, où elle ne voyait pour celles qu'elle aurait voulu si heureuses que des causes de douleur.

Pour la première fois peut-être, tant ses préoccupations étaient vives, elle s'habilla sans avoir pensé à embrasser son fils.

Et quand elle fut habillée, elle se dirigea vers la chambre de madame de Frémilly.

Pourquoi ?

Elle ne le savait pas encore.

Elle demanderait des nouvelles de mademoiselle, et d'après la tournure que prendrait la conversation, elle verrait si elle devait parler ou garder sur ce qu'elle savait un silence éternel.

Elle frappa avec précaution, ne sachant pas si madame de Frémilly était réveillée.

On ne répondit pas.

Elle allait se retirer, n'osant pas insister, quand Agathe l'aperçut.

–C'est madame de Frémilly que vous voulez voir ? demanda cette femme.

–Oui.

–Elle est partie.

Noémie resta saisie.

–Partie !

–Ce matin, à la première heure, il n'était pas jour encore, avec mademoiselle.

Noémie répéta :

–Partie !

–Oui, il paraît que mademoiselle ne va pas bien. Le médecin est venu hier soir, très tard, et il a recommandé d'emmener mademoiselle.

–Et où sont-elles ?

–Madame ne me l'a pas dit. Elle m'écrira. Elle m'a bien recommandé de vous dire de rester au château, comme si elle était là.

Noémie répéta encore :

–Parties !...

Puis elle rentra chez elle.

Elle pensait :

–C'est la volonté de Dieu ! Dieu ne veut pas que je parle !

Elle était superstitieuse et fataliste.

Mais elle voyait pour madame de Frémilly et sa petite-fille, pour

elle-même et pour son fils, l'avenir gros d'horribles orages.

X

La baronne de Frémilly avait loué, à Fouras, une Villa isolée, entourée d'un petit parc, dont un côté donnait sur la mer, et dont l'autre côté, protégé par un mur assez élevé, était ombragé par une double rangée de chênes verts, qui empêchaient tout regard indiscret de plonger, même des fenêtres voisines, dans la propriété.

Du reste, à cette saison, au commencement du printemps, il n'y avait aucun baigneur encore à Fouras. Toutes les villas étaient inhabitées et closes.

Madame de Frémilly avait pris, pour la servir, deux femmes du pays, et s'était donnée pour une dame Dubois, veuve, envoyée de Paris par les médecins pour faire respirer l'air de la mer à sa petite-fille, qui était souffrante.

C'est ainsi qu'elle s'était posée dès l'arrivée et que la connaissaient les rares personnes, fournisseurs ou domestiques, qui avaient affaire à elle et avaient pénétré dans la villa des Chênes-Verts ; ainsi se nommait la villa habitée par madame de Frémilly et Laurence.

Les deux femmes, la grand'mère et la petite-fille, autrefois si unies, et qui s'aimaient si tendrement, quoique habitant ensemble, vivaient, pour ainsi dire, séparément.

Elles se parlaient uniquement pour les choses indispensables, à table, par exemple, ou quand elles se rencontraient dans la maison ou dans le jardin ; mais elles ne se réunissaient jamais pour causer, comme autrefois, dans l'appartement ou dans la chambre de l'une d'elles. Elles n'avaient plus entre elles aucun rapport. Comme l'avait dit la grand'mère, elles étaient devenues l'une pour l'autre deux étrangères.

Madame de Frémilly ne pardonnait pas à Laurence ce qu'elle appelait son obstination inouïe, contre toute vraisemblance, dans le mensonge, et Laurence se disait avec terreur que sa grand'mère et le médecin ne s'étaient peut-être pas trompés, et que vraiment elle pourrait bien être enceinte.

Depuis qu'on lui avait ouvert les yeux, elle observait sur elle, en son corps tout entier, des changements qui n'étaient pas naturels et lui paraissaient de

plus en plus singuliers.

Et, si véritablement elle était grosse, d'où lui venait l'accident ou le crime ?

Et quel en était l'auteur ?

Elle était sûre de Jacques, du respect absolu dont il l'avait toujours entourée.

Alors, qui ?

Elle ne comprenait pas.

Son esprit s'effarait.

Une fois, une seule fois elle avait pensé à cet homme venu au château de Marconnay ; mais c'était si monstrueux qu'elle avait repoussé vite cette pensée.

Elle en aurait trop souffert.

Porter en ses flancs l'oeuvre d'un inconnu, d'un être odieux et méprisable, par cela seul qu'il aurait commis le forfait, c'était trop de honte.

Et la pauvre enfant avait frissonné d'horreur.

Et cependant, plus les jours s'écoulaient, plus les doutes qu'elle avait voulu conserver encore, malgré tout, plus ces doutes s'effaçaient.

Et bientôt il n'en resta plus trace en son esprit.

Ce fut la certitude qui s'empara d'elle, la certitude horrible.

Il lui semblait qu'elle avait senti tressaillir en elle son enfant.

Était-ce vrai ? Était-ce possible ?

N'avait-elle pas été le jouet d'une illusion due à un caprice de son imagination frappée ?

Les traces du masque dont son visage était marqué s'accentuaient.

Sa taille lui semblait grossir à vue d'oeil, et quand sa grand'mère passait près d'elle, elle lui jetait des regards qui mettaient de la glace en toutes ses veines et jusqu'à la racine de ses cheveux.

Oh ! il n'y avait plus à se faire d'illusion.

Tout était vrai. Elle était déshonorée, flétrie. Par qui ? La misérable enfant, n'ayant auprès d'elle aucune affection, pas un ami qu'elle pût interroger, souffrait des tortures sans nom.

Elle se voyait, dans son immense détresse, abandonnée de tous. Et elle pensait—pensée plus atroce encore que toutes les autres—qu'elle serait abandonnée même de Jacques, si jamais il apprenait son malheur.

Pourtant qu'avait-elle fait ?

Rien.

Elle avait conscience de n'avoir commis aucune faute, de n'avoir fait aucune imprudence.

Et elle était déshonorée, une fille perdue, mère sans mari, qui allait donner le jour à un fils bâtard !

Tout était fini pour elle désormais, même son amour.

Si Jacques revenait, il la repousserait. Il la repousserait avec horreur, l'accusant de l'avoir trahi.

Et pourtant, elle était innocente, innocente !

Et elle se perdait, effarée, en cet abîme d'iniquités, où sa raison sombrait.

Elle ne pouvait chercher aucun appui, aucun secours auprès de sa grand'mère.

Madame de Frémilly, persuadée qu'elle avait été séduite par Jacques de Brécourt, repousserait ses explications, ses prétentions nouvelles.

Elle ne voulait rien entendre, et elle voyait, au regard d'ironie triomphante avec lequel elle regardait parfois sa taille déformée, qu'il n'y avait rien à attendre de sa pitié.

Elle était obligée, dût-elle en étouffer, de garder enfoui en elle le mystère dont elle se mourait et qu'elle ne pouvait pas s'expliquer à elle-même.

Qui la croirait ?

Qui ne rirait pas de ses affirmations ?

Et pourtant les faits étaient là. Elle était enceinte, et elle était pure !

Et cette souffrance la tuerait !

Le printemps s'avavançait.

Les arbres se couvraient de verdure tendre, et, de tous côtés, les fleurs s'épanouissaient. Le jardin de la villa devenait charmant, plein de chansons et plein de nids.

La mer, que Laurence avait vue, les premiers jours, grondante, houleuse et sombre, s'apaisait peu à peu, devenait glauque et s'imprégnait de lumière.

Laurence restait des heures entières à la contempler.

Sa pensée, portée par les flots, allait vers celui qui était loin, qu'elle n'osait plus appeler et invoquer, se sentant indigne, mais dont elle ne pouvait chasser de son esprit la radieuse image.

Elle se disait que s'il était resté près d'elle, il l'aurait protégée contre le malheur, d'où qu'il vînt.

C'est parce qu'il était parti que le sort s'était appesanti sur elle.

Ah ! pourquoi les avait-on séparés ?

Il avait abandonné une femme, un enfant ?

Elle aurait recueilli le petit, fait un sort à la femme.

C'est parce qu'il l'aimait, elle, qu'il avait tout quitté.

Elle ne pouvait pas, au fond du coeur, lui en faire un crime.

Sa grand'mère avait été cruelle, impitoyable.

Et elle ne lui pardonnait pas son inflexibilité.

Un après-midi, madame de Frémilly passa près du banc où elle se tenait affaissée, les yeux sur l'Océan, avec des larmes ruisselant silencieusement sur ses joues, et elle lui dit, la voix dure :

–Tu ne peux plus nier maintenant, regarde-toi !

Et elle lui désignait sa taille déformée.

–C'est parce que tu ne peux plus nier, reprit-elle, que tu ne parles plus, que tu me fuis.

–Je vous fuis, dit Laurence, parce que je sais que je ne trouverai chez vous aucune pitié.

–On ne peut pas avoir de pitié, dit madame de Frémilly, toute frémissante d'une rage contenue, pour qui s'obstine, comme toi, dans le mensonge.

–Je n'ai jamais menti, grand'mère.

–Dis un mot, un seul, et je fais revenir cet homme.

–Jacques ?

–Oui, M. de Brécourt, pour qu'il répare...

–Il n'a rien à réparer, grand'mère, et je ne veux pas le voir, surtout maintenant. Je ne veux pas qu'il sache ma honte.

–Tu en conviens donc maintenant de cette honte ? Tu sais que tu es enceinte ?

–Oui, je le sais, hélas !...

–Et tu soutiens que ce n'est pas lui ?

–Non, ce n'est pas Jacques.

–Qui donc, alors, qui ? Quel qu'il soit, celui là, il faudra qu'il répare sa faute, qu'il donne un nom !

Laurence secoua la tête avec une expression de désespoir infini.

–Je ne le sais pas, grand'mère.

–Tu ne le sais pas ?

–Non, grand'mère.

–Tu continues à te moquer de moi ! Mais je ne serai pas dupe de ton indigne comédie. Je vais écrire à M. Mareuil, le charger d'une lettre pour M. de Brécourt.

–Et lui dire ? fit Laurence épouvantée.

–Et lui dire tout.

–Il ne comprendra pas, grand'mère. Et il me croira coupable.

–Tu ne l'es donc pas ?

–Non, je ne le suis pas.

–Et lui ?

–Pas plus que moi.

–Comment peux–tu me soutenir, malheureuse, une chose pareille ?

–Je la soutiendrai toujours, grand'mère, parce que c'est la vérité.

–On t'a donc prise de force, à ton insu, pendant ton sommeil ?

–Je ne sais pas. Je ne sais rien.

–Qui soupçonnes–tu ?

–Je ne soupçonne personne.

–Alors, la honte est complète et le mal est sans remède.

–Je voudrais mourir ! s'écria la déplorable Laurence.

–Et ton enfant ? Car tu vas être mère, tu n'en doutes plus maintenant ?

–Non, je n'en doute plus.

–Tu n'en doutes plus et tu ne sais rien. Tu ne sais pas de qui cet enfant qui va naître est le fils ?

–Je n'en sais rien, répéta Laurence.

–Je voudrais te croire, fit la grand'mère, mais je ne te crois pas. Je ne puis pas te croire. Tu voudrais détourner de cet homme mes malédictions et ma haine.

–Je dis la vérité, fit douloureusement Laurence, et je sais bien que tu ne me croiras jamais, que Jacques lui–même ne me croira pas, et que personne ne me croira, et que je n'ai plus maintenant qu'à mourir.

J'espère que Dieu, qui m'a envoyé cette épouvantable épreuve, me fera cette grâce que je ne reverrai plus Jacques et n'aurai pas à rougir devant lui !

–En vérité, fit madame de Frémilly, je ne comprends plus. Tu parles avec un accent de vérité qui convaincrat des personnes moins prévenues que moi. Quelle femme es-tu donc ? Et à quel mobile obéis-tu ? Est-ce pour l'innocenter que tu mens ?

–Je n'ai pas à innocenter qui n'est pas coupable.

–Si ce n'est pas lui, je te renouvellerai ma question : Qui donc ?

–Et je répondrai, dit Laurence, ce que j'ai répondu : Je ne sais pas !

La baronne eut un geste fou.

–Tu ferais, cria-t-elle, perdre patience à une sainte. Tiens, va-t'en, laisse-moi ! ou plutôt c'est moi qui pars. Et je ne te parlerai plus. Je ne te demanderai plus rien. Je ne chercherai plus à te sauver. Je te laisserai avec ta honte !

Elle s'éloigna.

Et quand elle fut partie, Laurence, que les sanglots suffoquaient, tomba à genoux.

–Mon Dieu ! protégez-moi. Eclairez-moi !

XI

Depuis qu'elle était seule au château avec les domestiques et que le beau temps était venu, Noémie sortait tous les après-midi avec son fils, et ils se promenaient tous les deux dans la campagne reverdie et fleurie. Une paix les enveloppait. Jamais ils n'avaient été aussi heureux, du moins le petit Daly, car sa mère, ne sachant ce qu'étaient devenues ses bienfaitrices, et appréhendant la raison qui les avait fait partir, avait l'âme bourelée de remords.

Au château on n'avait reçu aucune nouvelle de madame de Frémilly, et on ignorait ce qu'étaient devenues la grand'mère et la petite-fille, en quel endroit elles s'étaient réfugiées. On les croyait parties pour l'étranger, mais on s'étonnait qu'elles n'eussent pas écrit, qu'elles n'eussent pas fait connaître au moins à Agathe l'endroit où elles se trouvaient. Des lettres étaient arrivées à leur adresse, des journaux et des brochures. Tout cela avait été mis en tas sur le bureau de la baronne.

Le temps s'écoulait en cette ignorance, et la vie continuait au château, morne, les domestiques, désœuvrés, passant leur temps à errer dans les couloirs et dans les cours.

Noémie, ne voulant pas être interrogée par eux, les évitait le plus possible, et ils la considéraient toujours avec une certaine défiance, ne sachant pas au juste ce qu'elle était et en quelle qualité elle vivait au château. Pour eux, c'était l'étrangère, l'ennemie, l'espionne peut-être. Ils se cachaient d'elle, car elle-même se tenait éloignée d'eux. Un après-midi, Noémie suivait avec son fils un petit chemin bordé de deux haies épaisses d'aubépines fleuries dont l'odeur un peu âcre mettait en l'âme une volupté, quand Daly, parti en avant et que sa mère ne voyait plus, caché qu'il était par un détour du chemin, revint en courant vers elle, l'air très effrayé.

–Maman, maman, cria-t-il, le vilain homme !

Noémie, pour le rassurer, lui prit la main, fit quelques pas en avant, mais presque aussitôt elle s'arrêta, pétrifiée, les jambes cassées par l'épouvante. Régulus Boulard était devant elle.

Il arrivait à pied, une canne d'une main, une petite valise dans l'autre.

–Vous, s'écria-t-elle, vous !

–Oui, fit-il en ricanant, moi. Ah çà ! qu'as-tu donc ? On dirait que je te fais peur !

L'enfant le regardait, caché le long de sa mère, avec des yeux blancs de terreur.

–Que voulez-vous ? demanda Noémie. Où allez-vous ?

–Je vais au château.

–Au château !

Et Noémie ne cacha pas l'horreur qui s'empara d'elle à ces mots.

Elle répéta :

–Au château !

–Oui, fit-il tranquillement, rendre visite ces dames qui m'ont bien accueilli.

–Tu oserais !

–Et pourquoi pas ?

–Après ce que tu as fait, ce que tu m'as raconté !

–Raison de plus. Il y a un lien maintenant entre nous.

–Ah ! monstre que tu es ! s'écria Noémie, outrée d'indignation. Tu as l'audace de rappeler devant moi ton infamie !

Elle avait un geste comme pour le chasser, l'éloigner, le visage horrifié.

Il ricanait.

–Qu'est-ce que tu as ? Tu es folle !

–Tu me fais horreur.

–Non, dit-il sans s'émouvoir, ne prends pas ces airs, ne fais pas ces grands gestes. D'abord ça ne te va pas. Et puis ce n'est pas fait pour m'impressionner. Je suis venu pour causer avec toi.

–Avec moi !

–Oui, et je suis heureux de t'avoir rencontrée.

–Tu savais donc ?

–Que tu étais au château ? Parbleu ! Et que tu y vis comme une reine.

J'ai appris ça au bourg. Mes compliments ! Et tu n'as pas l'air de te douter que c'est à moi que tu dois ça. Tu ne me remercies pas ?

–Te remercier !

–Dame ! ce serait le moins. Mais, trêve de plaisanterie. J'ai à te parler, à te

parler sérieusement. Eloigne le petit, et passons dans le champ voisin. Il n'y a personne. Nous ne serons pas dérangés.

Noémie hésitait. Elle redoutait toujours de cet homme elle ne savait quel piège, quelle embûche, et il lui répugnait.

La voyant indécise, Régulus dit :

–Tu n'as pas entendu ? Que crains-tu ? C'est pour ton bien.

–Du bien de toi !

–Et pour le bien de ton fils.

–Nous n'attendons de toi aucun bien, mon fils et moi !

–Voyons, ne fais pas la bête. Ecoute-moi !

–Qu'as-tu à me dire ?

–Eloigne le petit.

L'enfant restait toujours cramponné aux jupes de sa mère.

Celle-ci se décida.

–Laisse-nous un instant, mon chéri, dit-elle. Va là-bas dans le pré cueillir un bouquet pendant que je vais causer avec monsieur.

Daly, le coeur gros, n'osa pas désobéir.

Il quitta les jupes de sa mère et s'éloigna lentement, sans perdre du regard l'homme méchant qui lui faisait si peur.

Dès qu'il fut à quelque distance, Régulus se rapprocha de Noémie.

–Voilà, fit-il, ce que je veux de toi : que tu me dises où sont ces dames.

On m'a dit à Sanxay qu'elles étaient en voyage.

–Mais je ne le sais pas !

–Tu ne le sais pas ?

–Je te le jure !

–Mais quelqu'un, au château, doit bien le savoir.

–Personne.

–C'est sérieux ?

–Très sérieux.

–Alors c'est une disparition, une fugue ?

–Elles sont parties.

–Parions que je sais pourquoi, moi. Parce que la petite est enceinte.

–Infamie !

–Enceinte de mes oeuvres, et que tu t'en doutes.

–Moi !

–Toi.

Noémie était devenue très rouge et ne put supporter le regard aigu que lui lança son ancien amant.

–Tu vois bien, fit celui-ci, que j'ai raison et que tu ne sais pas mentir. Du reste, je prévoyais la chose, et c'est pour cela que je suis venu ... pour réparer...

–Pour réparer ? fit Noémie, les yeux écarquillés, et qui ne comprenait pas.

–Pour réparer mon erreur, mon crime. Je veux tout avouer à la grand'mère.

–Tu aurais ce courage !

–Implorer mon pardon, et me déclarer prêt à rendre à sa petite-fille l'honneur que je lui ai ravi dans un moment de folie.

Noémie écoutait, effarée, ayant peine à cacher sa stupeur, son horreur.

–Tu ferais cela !

–N'est-ce pas honnête ?

–Tu as osé rêver une pareille monstruosité, toi le mari de mademoiselle de Frémilly !

–Pourquoi pas ? Parce que je ne suis pas riche ? J'ai maintenant une belle situation. Et peut-être sera-t-on trop heureux.

Il se dandinait, très fier, ne doutant pas de la réussite de son plan infâme.

Noémie le regardait avec une sorte d'épouvante, stupide à la pensée qu'il eût en tête un tel projet.

Puis elle éclata.

–On te chassera, cria-t-elle, on te chassera comme une bête immonde et malfaisante !

–Pourquoi donc ?

–Parce que c'est tout ce que tu mérites. Et quand ton ami, Jacques de Brécourt, apprendra ce que tu as fait, quel crime odieux tu as commis...

–Oh ! Jacques de Brécourt, il est loin, et il ne reviendra plus.

–Qu'en sais-tu ?

–On revient rarement des pays où il est. Et même s'il revenait, sa présence ne m'épouvanterait pas. Je suis homme à lui tenir tête.

–Je sais, dit Noémie, que tu as toutes les audaces.

–Et tous les courages. Et c'est pour cela que je réussirai. Et tu ferais mieux de te mettre avec moi.

–Avec toi !

–Et de m'aider.

–Moi ?

–Pourquoi pas ? Vous ne pouvez qu'y gagner, toi et ton fils.

–Jamais, cria-t-elle, jamais je ne t'aiderai dans cette oeuvre infâme.

Tu m'as fait commettre déjà assez d'actes indignes, dont je rougis et que je pleurerai toute ma vie. C'est assez de mensonges comme cela, de calomnies et de hontes. Et si j'ai un conseil à te donner, c'est de renoncer à tes projets insensés et de fuir.

–De fuir ?

–De ne jamais reparaître devant mes bienfaitrices et devant moi ! Car je dirai, moi, qui tu es, ce que tu vaux. Au lieu de te servir, je te démasquerai !

–Ah ! c'est ainsi que tu le prends ! fit Régulus, abasourdi par cette violente tirade.

–Et c'est ainsi que j'aurais dû le prendre tout de suite, quand tu m'as fait la première proposition.

–Une proposition dont tu t'es bien trouvée, en tout cas, et dont tu profites.

–Dont je profite ?

–N'est-ce pas à elle que tu dois de vivre au château, d'élever ton fils en seigneur ? Car, malgré toute ta délicatesse, tu ne craches pas, je le vois, sur les bienfaits de celles que tu as trompées.

–Ce sera le remords, la souffrance de toute ma vie.

–Ce qui ne t'empêche pas d'en jouir.

–Ah ! quand je pourrai me libérer ! livrer ce secret qui me pèse et implorer, le front dans la poussière, le pardon de ma faute ! C'est cette heure que j'attends ! Elle n'a pas sonné encore, mais elle sonnera, et alors...

–Tu me livreras ?

–Je dirai tout !

–Prends garde que je ne parle pas avant. Et que ce ne soit moi qui te fasse chasser avec ton fils.

–Je ne crains rien de toi.

–Pourtant si j'écrivais ce que tu es, ce que tu as fait ?

–Cela ne ferait que hâter ma confession, la confession que je dois et que je veux faire, et hâter le pardon que j'attends.

–Tu crois donc qu'on te pardonnera ?
–J'en suis sûre, quand on saura ce que j'ai souffert, à quelles contraintes j'ai obéi, et que c'était pour sauver mon fils !
–Et tu refuses de me servir ?
–Je me couperais plutôt sous tes yeux le poignet droit !
–C'est bien. J'agirai seul. Mais n'attends rien de moi.
–Il ne peut me venir de toi que de la honte et du malheur.
–Et tremble pour ton fils !
–Tremble plutôt pour toi !
Il eut un long ricanement.
–Pour moi ?
–Oui, car ton crime est de ceux que le ciel châtie, tôt ou tard, terriblement !
–Tu parles comme dans les mélodrames. Tu n'es pas réjouissante. Adieu !
–Tu pars ?
–Je vais à la recherche de madame de Frémilly. Je saurai bien la retrouver, moi. Et quand je l'aurai retrouvée, je sais ce que j'ai à faire.
–Tu ne feras pas ce que tu as dit.
–Je ferai ce qui me plaira et sans te demander la permission. Crains de ne pas regretter un jour de m'avoir si mal accueilli.
–Ce que je regretterai toujours, c'est d'avoir trouvé sur mon chemin un misérable tel que toi !
Il était déjà loin.
Elle le vit disparaître dans le chemin étroit bordé d'aubépines fleuries...
Et son coeur se serra. Et des larmes montèrent à ses yeux.
Elle pensait :
–Que va-t-il tenter ? Que va-t-il faire ?
Et son âme s'emplissait d'appréhensions de tous genres. Elle voyait l'avenir, qui lui avait paru un instant éclairci, gros de nouveaux orages, assombri de nouvelles nuées.
–C'est le méchant homme qui te fait encore pleurer, petite mère ?
C'était Daly qui s'était rapproché et avait saisi la main de sa mère.
Celle-ci serra l'enfant près d'elle, et, l'entraînant :
–Rentrons, dit-elle.
Et elle l'emmena vivement, en jetant autour d'elle des regards où se lisait une terreur quasi surnaturelle.

XII

Il y avait plusieurs semaines déjà que Régulus Boulard combinait le plan qu'il venait d'essayer de mettre à exécution. Cette idée le hantait que la jeune fille qui avait été victime de sa brutalité, là-bas, dans ce château perdu du Poitou, devait être enceinte, et qu'on s'en était aperçu. Il songeait au désarroi que cette découverte avait jeté sans doute dans la maison. Il devinait la honte de la jeune fille, le désespoir de sa grand'mère, toute réparation lui paraissant impossible, puisque celui qu'elles accusaient infailliblement toutes les deux ne reviendrait plus peut-être.

Alors, il apparaissait, lui, beau de délicatesse et grand de dévouement, prêt à endosser la faute d'un autre, car il se garderait bien d'avouer son crime, tout disposé à rendre l'honneur à celle qui l'avait perdu. Il était de famille honorable. On n'avait rien à lui reprocher que sa situation intime. Il aurait l'air, aux yeux des deux femmes désolées, d'un ange sauveur. Telles sont du moins les illusions qu'il se faisait.

Lui qui aimait tant les beaux rôles, il en avait là un superbe à jouer.

Il ne pensait pas qu'on se douterait de sa liaison avec Noémie et que celle-ci avait parlé de cette liaison. Il s'était posé près de madame de Frémilly et de sa petite-fille comme un ami, un protecteur même de la pauvre femme, encore un beau rôle. Puis, s'il y avait de la part de la baronne ou de Laurence un peu de résistance, il comptait sur son physique pour «enlever l'affaire», comme il disait. Il comptait sur Noémie, qui devait être bien maintenant avec les châtelaines de Marconnay, pour parler de lui favorablement et lui ouvrir les portes du château.

Il était disposé à reconnaître l'enfant qui allait naître et qui serait le sien, et celui de Noémie, qu'on croyait l'enfant de l'autre.

Cette combinaison, qu'il expliquerait à son ancienne maîtresse, devait lui gagner sûrement l'appui de celle-ci, qui verrait là un avenir pour son fils.

Et, hanté de ces rêves, il était parti de Paris plein d'espoir.

L'accueil fait par Noémie à la combinaison, la disparition imprévue de madame et de mademoiselle de Frémilly l'avaient un peu décontenancé

sans le faire cependant renoncer à ses projets.

D'abord il était sûr que ses prévisions s'étaient réalisées, que Laurence allait devenir mère. C'est pour cela qu'elle avait quitté le château avec la baronne.

Elle avait été dans quelque pays perdu cacher un déshonneur, dont elles ne s'expliquaient sans doute pas la cause, et dont on devait accuser le disparu, ce Jacques de Brécourt qui avait fait la cour à Laurence, et qui était considéré déjà comme son fiancé.

La haine de la grand mère pour le suborneur devait s'être accrue encore ; et elle ne devait plus avoir pour lui que des malédictions. Donc les affaires du misérable—du moins il le croyait—allaient le mieux du monde. Il n'y avait plus, supposait-il, qu'à attendre.

L'hostilité de Noémie, sa colère, ses injures, ses menaces, n'étaient pas capables de l'effrayer. Il avait apaisé dans l'âme de la malheureuse femme d'autres révoltes, et il savait comment la prendre.

Il rentra à Paris, plus certain que jamais de la réussite.

* * * * *

A la villa des Chênes—Verts, la vie continuait plus morne et plus triste, sans incidents.

La baronne de Frémilly et sa petite—fille se voyaient à peine et ne se parlaient plus.

La grand'mère n'avait plus à l'adresse de la pauvre enfant que des regards courroucés, et ne sentait venir à ses lèvres que des injures.

Le printemps s'avavançait, et était, cette année—là, particulièrement beau : une mer moirée de lumière sous un ciel splendidement pur.

Autour des malheureuses femmes, si tristes et si sombres, tout resplendissait, tout étincelait. Les fleurs des parterres étaient toutes épanouies, et les arbustes rares et les arbres fruitiers étaient chargés de neiges roses ou blanches, qui embaumaient l'air de leurs odeurs douces et pénétrantes.

Puis, après un mois tout entier de beau temps, vers la fin de juin, le ciel se couvrit tout à coup, la mer devint houleuse, de grands coups de vent secouèrent les arbres.

Et, pendant une furieuse nuit de tempête, où les rafales semblaient vouloir emporter la villa, où une pluie, mêlée de grêle, battait les vitres avec violence, où l'on entendait de loin la mer hurler furieusement, les premières douleurs de l'enfantement prirent l'infortunée Laurence.

Elle ignorait ce qui allait se passer, et pourquoi elle souffrait ainsi.

Elle s'était jetée sur un canapé, où elle se tordait comme un ver, et bientôt elle ne put retenir, malgré de surhumains efforts, de déchirantes plaintes, qui trouèrent le silence intérieur de la demeure.

Au dehors, tous les bruits étaient déchaînés, ce qui empêcha longtemps la baronne d'entendre sa petite-fille.

Ce fut une des deux domestiques qui vint la prévenir.

–Je crois, dit-elle, que mademoiselle est malade.

Madame de Frémilly, livide, se leva du fauteuil sur lequel elle était assise, un livre à la main.

Elle jeta son livre et écouta.

Une plainte aiguë, sinistre, couvrit pour un instant les bruits extérieurs de la tempête.

La baronne dit :

–C'est ma petite-fille ?

–Les plaintes viennent de la chambre de mademoiselle.

–Et vous n'avez pas été voir ?

–J'ai voulu prévenir madame.

–Bien, j'y vais. Venez avec moi !

–Oui, madame.

Elles sortirent toutes les deux.

Quand elles apparurent dans la chambre, Laurence, qui gisait écroulée, en proie à des tortures sans nom, fit un effort surhumain et se dressa, spectrale, les traits convulsés, effrayante.

La baronne avait compris.

Elle dit à sa servante :

–Allez chercher un médecin tout de suite.

–Oui, madame.

Et quand elle fut seule avec Laurence, la grand'mère dit à sa petite-fille :

–Eh bien ! tu ne nieras plus. Il va venir !

Laurence ne répondit pas.

Elle porta les mains à son flanc, qui se déchirait, et gémit :

–Oh ! je souffre ! Il me semble que je vais mourir !

–Non, tu ne mourras pas. Tu connais le mot de l'Écriture : «La femme enfantera dans la douleur.» C'est l'enfant qui va venir. Tu vas être mère !

–L'enfant ! bégaya la pauvre Laurence.

Et une douleur nouvelle, plus terrible que toutes les autres, arrêta la parole sur ses lèvres et lui arracha de plus rauques gémissements.

Madame de Frémilly répéta, impassible :

–Tu ne nieras plus, tu ne nieras plus !

–Oh ! grand'mère, grand'mère, supplia la pauvre enfant. Laissez–moi mourir en paix !

–Je te dis que tu ne mourras pas ! On ne meurt pas de ces douleurs. Tu vivras assez pour porter la croix de ta honte !

–Grand'mère !

–Car tu ne diras plus maintenant que tu es innocente ! Qu'il est innocent. Ah ! le maudit !

Un coup de tonnerre épouvantable ébranla à ce moment le ciel, la maison tout entière. Au–dessus de la mer mugissante, un éclair embrasa tout de son aveuglante lueur. La baronne, épouvantée, se signa involontairement.

Et Laurence n'eut pas la force de pousser un cri que la souffrance allait lui arracher.

Elle devint plus blême et resta comme foudroyée.

–C'est la colère de Dieu, dit l'implacable baronne, qui tonne sur ta tête coupable !

Laurence répéta :

–Je vais mourir, grand'mère, je vais mourir. Ayez pitié de moi !

–Dis–moi que c'est lui !

–Non, jamais.

–Oh ! qu'il soit maudit, lui et ses enfants jusqu'à la dixième génération !

Et madame de Frémilly étendit au–dessus de la tête de sa petite–fille sa main droite et décharnée, qui semblait commander à la foudre.

Laurence poussa un cri et s'évanouit.

* * * * *

A la même heure, à l'autre bout du monde, et comme si la fatalité obéissait à ses imprécations, sous la tente où Jacques de Brécourt dormait d'un profond sommeil de plomb, après une journée de marche et de fatigue, un homme s'introduisait, rampant comme une couleuvre. C'était un domestique noir de l'escorte.

On ne voyait dans l'obscurité grise que la blancheur de ses dents et du globe de ses yeux.

Il avait des mouvements félins et souples et semblait voir au milieu des ténèbres, car il ne se heurtait à aucun des objets qui encombraient la tente. Ses pas étaient moelleux et doux, et il retenait son souffle.

On eût dit une ombre allant et venant, une ombre impalpable, sans corps, tant ses mouvements étaient silencieux.

Que voulait-il ? Que cherchait-il ?

Il s'approcha de la couchette du dormeur, mit la main sous le traversin de cette couchette, y prit un objet qui semblait assez lourd, une sorte de cassette. Mais, à ce moment, la couchette remua.

Jacques se dressa en sursaut.

Et, sans avoir rien vu, cria :

–Qui vive ?...

L'homme jeta un cri involontaire.

Puis, se ruant sur la couche avant que le dormeur eût pu faire un mouvement ou appeler, il lui plongea dans la poitrine un long couteau, qu'il tenait caché dans une de ses manches.

Un flot de sang jaillit, mais Jacques ne poussa pas une plainte.

L'homme serra le coffret contre sa poitrine, et disparut à travers la nuit, sans bruit, comme il était venu.

TROISIÈME PARTIE

LE REVENANT

I

De longs mois se sont écoulés.

Le gros Mareuil achève de déjeuner, seul, dans sa garçonnière de la rue de Varenne, servi par son valet de chambre, les yeux sur un journal dressé contre sa carafe, quand un coup de sonnette le fait tressauter.

Tout de suite, avant que le domestique ait fait un mouvement pour aller ouvrir :

–Si c'est un raseur, je n'y suis pas !

–Oui, monsieur.

Le valet sort et revient avec une carte.

En jetant les yeux sur cette carte, Mareuil fait un mouvement de surprise tellement violent qu'il renverse à demi la carafe contre laquelle est installé son journal.

–Sapristi ! s'écrie-t-il, voilà qui est fort ! Mais, dans cette Afrique, on ne sait jamais ni qui meurt ni qui vit.

Avec un coup d'oeil à son domestique :

–Fais entrer ! fais entrer tout de suite !

La porte s'ouvre, et Jacques de Brécourt entre, l'air souffrant encore, et blême sous son teint bronzé par le soleil et les fatigues.

Mareuil pousse un cri :

–Brécourt ! vivant !

–Tu me croyais mort ?

–Mais tout le monde ici te croit mort ! Tout le monde a lu dans le journal...

–Mon assassinat ?

–Dame ! Et on ne savait pas que tu en avais réchappé. Aucun journal n'en a parlé.

–On n'a pas jugé à propos, sans doute, de porter aux populations la nouvelle de ma résurrection.

–Une résurrection, en effet. Et une vraie, et si je m'attendais à voir quelqu'un...

–Ce n'est pas moi ?

–Pas en ce monde, du moins. Et tu ne préviens pas !

–Je voulais arriver sans crier gare, pour me renseigner sur ce qui se passe, et je te saurai gré, jusqu'à nouvel ordre...

–De ne pas dire que je t'ai vu ?

–Oui.

–Ainsi, tu n'as averti personne ?

–Personne.

–Eh bien ! tu vas en causer une surprise ! Mais assieds-toi. Nous restons là debout. Tu as déjeuné ?

–Oui, dans le train.

Mareuil avait approché un siège près de la table.

Jacques s'y laissa tomber.

–Tu vas, dit son ami, me raconter tes aventures, car tu as dû en avoir de ces aventures !

–Pas précisément, à part la tentative d'assassinat dont j'ai été victime.

–Un cigare ?

–Je veux bien.

–Et du café ?

–Volontiers.

–Servez, Jean, commanda Mareuil au domestique.

Celui-ci apporta sur le bout de la table une boîte de cigares, du café, des liqueurs.

–Tu as lu dans les journaux, commença Jacques de Brécourt, ce qui s'est passé ?

–Vaguement. Un domestique nègre qui s'était introduit sous ta tente pour te voler.

–Et qui, m'ayant entendu crier, m'a plongé son yatagan dans la poitrine.

–Oui. C'est ce qu'ont dit les journaux.

–On m'a trouvé, le lendemain, râlant, et on croyait bien que je n'en reviendrais pas. Comme on ne pouvait pas me transporter, la caravane s'est arrêtée plusieurs jours. Cartier a été très bon pour moi. Tous, du reste, ont été très dévoués. Mais on ne pouvait pas retarder indéfiniment, pour moi, l'expédition. On a attendu que je fusse transportable, et on m'a évacué sur notre possession la plus voisine, en attendant que je rencontre une autre caravane qui me rapatrierait ; car je ne pouvais plus suivre l'expédition, où

je n'étais plus qu'une non-valeur.

–Tu m'as l'air, du reste, dit Mareuil, un peu patraque encore.

–Oh ! je ne suis pas encore bien remis, et je ne sais pas même si je me remettrai jamais complètement.

–Le scélérat ne t'avait pas raté.

–Son couteau m'a traversé presque de part en part.

–Et qu'est-il devenu, ce bandit ?

–On l'a fusillé.

–On devait le pendre.

–On a trouvé la fusillade plus commode. On manque d'arbres dans le désert.

–Ah ! vous étiez dans le désert ?

–En plein désert.

–Mon pauvre ami ! Ah ! je ne comptais guère te revoir !

–Alors, je te fais l'effet d'un revenant ?

–Tout à fait.

La conversation tomba.

On voyait que Jacques brûlait de poser des questions à son ami. Mais il hésitait, redoutant sans doute d'apprendre quelque funeste nouvelle.

Il y avait plus de trois mois que la nouvelle de sa mort était parvenue en France.

Que s'était-il passé depuis lors ?

Mademoiselle de Frémilly avait dû en être informée comme les autres, et, depuis longtemps peut-être, elle ne pensait plus à lui. Jacques était venu chez Mareuil surtout pour entendre parler d'elle, et il n'osait même pas prononcer son nom.

Son ami non plus n'avait pas l'air de se douter de ce qui lui tenait le plus au coeur, et pourtant il connaissait l'amour de Jacques, il savait les raisons pour lesquelles il était parti.

Enfin, Jacques n'y tint plus.

Il se décida à prononcer le nom qui, depuis qu'il était là, brûlait ses lèvres, et qui n'avait jamais cessé d'être en son coeur.

Il demanda à Mareuil s'il avait des nouvelles de ces dames de Frémilly.

Le gros homme eut un sursaut.

–Des nouvelles ? Ah ! je crois bien, des flottes ! Et qui vont bien te surprendre !

–Elles sont à Paris ?

–Non. Elles n'y sont pas venues depuis que tu es parti. Elles sont restées en leur château de Marconnay. Je ne les ai pas vues, mais j'ai été mis au courant de tout ce qui s'est passé d'une façon bien drôle.

–Et que s'est-il donc passé ? demanda Jacques, devenu pâle d'inquiétude.

–Dame ! tu dois bien t'en douter un peu.

–M'en douter !

–Et je ne savais pas, moi, que tu étais en de tels termes avec mademoiselle de Frémilly.

–Nous étions fiancés, dit Jacques, qui ne cherchait pas à cacher la surprise que lui causaient les paroles de son ami.

–Mieux que cela, il paraît.

–Je ne te comprends pas.

–Il est inutile, maintenant, de faire le cachottier avec moi. Je te dis que j'ai été mis au courant de tout.

–Mais de quoi ?

–Tu étais l'amant de mademoiselle de Frémilly.

–Moi ?

–Il est inutile de prendre ces airs effarés. Je te dis que je sais tout.

–Et moi, je te dis que c'est là une infâme calomnie, que jamais Laurence n'a été ma maîtresse.

–Qui donc, alors ?

–Comment ?...

–Car il est certain que mademoiselle de Frémilly a eu un amant.

–C'est faux !

–Elle a un enfant.

–Laurence !

–Mademoiselle de Frémilly.

–C'est faux !

–Je te jure que rien n'est plus vrai !

–Ah ! fit le pauvre Jacques, comme frappé à mort, j'aurais dû ne pas revenir !

Et Mareuil le vit tout à coup si livide, qu'il se précipita pour lui venir en aide.

–Mais qu'as-tu ?

–Tu m'as tué !

–En t'apprenant...

–En m'apprenant que Laurence a eu un amant, un enfant. Et si ce n'était pas toi qui me dis cela, ah ! je ne laisserais pas vivant celui qui aurait prononcé devant moi de telles paroles !

Mareuil contemplait son ami d'un air presque épouvanté.

Il se disait :

–Il n'est pas bien remis encore ... la fièvre, le soleil...

Jacques vit à son air quelles étaient ses pensées.

Il murmura :

–Tu me crois fou, n'est-ce pas ? Non, je ne suis pas fou ! C'est si atroce, ce que j'apprends là !

–Mais, mon pauvre ami, dit Mareuil, ne te donne pas la peine de jouer cette comédie pour moi.

–Une comédie !

–Je te dis que je suis renseigné, que c'est ton ami lui-même, celui à qui tu as fait tes confidences...

–J'ai fait des confidences, moi ?

–Un nommé Régulus Boulard.

–C'est un ancien camarade, en effet.

–Eh bien ! c'est Régulus Boulard qui m'a tout appris.

–Mais quoi ? répéta le malheureux Jacques qui s'affolait.

–Que tu avais été l'amant de mademoiselle de Frémilly.

–Je te répète que c'est faux, que c'est un infâme mensonge.

–Laisse-moi parler, au moins !

–Je ne puis pas entendre dire devant moi, sans protester, d'aussi infâmes calomnies.

–Alors, cet homme m'aurait menti ?

–S'il t'a dit cela, il t'a menti, odieusement menti !

–Il est venu me voir de ta part.

–De ma part !

–Il m'a prié de l'aider dans la mission dont tu l'avais chargé.

–Quelle mission ?

–Si par hasard tu venais à succomber...

Jacques porta la main à son front.

–Je ne sais pas, dit-il, si c'est toi qui es fou ou moi, mais il y en a un de nous deux, sûrement, qui n'a pas son bon sens.

–Ce n'est pas moi, sûrement, dit Mareuil. Je suis très calme. Et si tu veux m'écouter avec un peu de patience...

–Puis-je entendre, sans bondir d'horreur, de pareilles choses !

–Tu bondiras après. Mais laisse-moi achever.

–Va, parle, car il y a là quelque chose d'infâme et qui me surpasse.

–Donc, ce Régulus Boulard, quand il eut appris ta mort par les journaux, comme moi, est venu me trouver, et, en grande confiance, il m'a dit ceci : «Mon ami Jacques de Brécourt m'a confié, avant de partir, un secret que je vais, à mon tour, confier à votre honneur. Je sais que vous êtes le plus intime ami de Jacques, que vous connaissez également mademoiselle de Frémilly, qu'il allait épouser. Eh bien ! voici ce qu'il m'a dit : il m'a avoué qu'il avait eu des relations avec mademoiselle de Frémilly.»

Jacques se leva, plus blême qu'un mort.

–Ce misérable t'a dit cela ?

–Je te le jure. Je ne me rappelle pas les paroles exactement, mais c'en est le sens, certainement.

–Mais, fit Jacques, c'est le plus odieux, le plus inqualifiable des mensonges !

–Tu n'as pas dit cela à cet homme ?

–Comment l'aurais-je dit, puisque rien n'est vrai ?

–Alors, fit Mareuil, je ne comprends plus.

–Et moi, crois-tu que je comprends ? ou plutôt, je comprends qu'il y a là quelque manoeuvre indigne... Comme on me croyait mort... Mais continue, mon ami, continue, fit le pauvre Jacques, qui se laissa retomber sur son siège, sans voix et comme hébété.

Mareuil, pour le remettre, lui offrit un verre de liqueur.

Il refusa tout.

Il avait laissé tomber son cigare.

Il y a des infamies qui déconcertent et laissent sans énergie et sans courage les plus résolus.

II

Après un assez long silence, Mareuil reprit :

–Voyons, où en étais–je ? Ah ! voici : cet homme me disait donc que tu lui aurais avoué avoir eu des relations...

Jacques fit un mouvement pour protester de nouveau.

Mareuil l'arrêta.

–Non, ne m'interromps pas. Je te répète ses paroles.

–Oui, va, fit Jacques, s'efforçant de contenir son indignation.

–Tu lui avais donc avoué avoir eu des relations avec mademoiselle de Frémilly. Et, comme tu craignais que ces relations eussent des suites...

Jacques s'agita de nouveau.

Mareuil lui fit signe de se calmer.

–Comme tu craignais, reprit–il, que ces relations eussent des suites...

–Mais, s'écria Jacques, si cela avait été vrai, je serais resté.

J'aurais, au besoin, tout avoué à la baronne de Frémilly.

–Remarque, dit Mareuil, que je ne t'accuse pas, je répète.

–Oui, oui.

–Donc, craignant que ces relations eussent des suites, et ne voulant pas laisser mademoiselle de Frémilly déshonorée et ton fils sans nom, tu lui aurais fait promettre, si tu mourais, de tâcher de réparer ta faute.

–Et comment !

–En offrant de reconnaître l'enfant.

Jacques eut un geste extravagant.

–C'est fou !

Et, se tournant vers Mareuil :

–Et tu as cru cela ?

–Dame !

–L'infâme drôle ! Je ne sais qui me retient...

–Mais ce n'est pas tout.

–Quoi encore ?

–Il m'a appris pourquoi tu avais été repoussé par madame de Frémilly,

pourquoi madame de Frémilly s'était obstinément refusée à consentir au mariage de sa petite-fille avec toi.

–Pourquoi donc ?

–Parce qu'une de tes maîtresses serait allée la trouver.

–Une de mes maîtresses ? fit Jacques, de plus en plus hébété.

–Nommée Noémie.

–Je ne connais pas cette femme.

–Tu ne la connais pas ?

–Je te le jure !

–Alors, fit Mareuil, qui commençait à s'étonner sérieusement lui aussi, c'est tout un complot.

–Un complot contre notre amour, un complot contre notre bonheur. Ah ! quel est l'infâme ?...

Il s'était levé de nouveau. Il allait et venait, dans la petite salle à manger de son ami, avec une agitation qui tenait de la folie.

Mareuil poursuivit :

–Cette femme s'est présentée chez madame la baronne de Frémilly avec une photographie de toi, paraît-il.

–Une photographie de moi ?

–Une photographie te représentant avec elle et votre enfant ?

–Mon enfant ?... On a dit que j'avais un enfant ?

–Il paraît.

–Mais cela aussi est un mensonge, un exécration mensonge. Je ne connais pas cette femme. Je n'ai jamais eu d'enfant.

–Madame de Frémilly l'a cru. Laurence l'a cru. Elles l'ont cru si bien, qu'elles ont adopté l'enfant.

–Adopté l'enfant ?...

–L'enfant abandonné par toi. Il vit là-bas, paraît-il, au château de Marconnay, avec la mère.

De nouveau, Jacques porta la main à son front.

Il sentait que sa raison s'égarait.

–J'ai le vertige ! murmura-t-il.

–Alors tout cela est faux ?

–Tout, tout. Je ne sais plus que croire, que penser. Il faut que je parte, que j'aille là-bas, que je sache.

–Voilà, dit Mareuil, ce que cet homme m'a appris. Et il est là–bas, lui.

–Au château ?

–Non, mais dans une villa où ces dames se sont réfugiées, à Fouras. Il est venu m'annoncer son départ. Et il paraît que le mariage va se faire.

–Le mariage ?

–Le mariage de ce Boulard avec mademoiselle de Frémilly. C'est du moins ce qu'il m'a dit. En reconnaissant l'enfant il épousera la mère.

Jacques ne savait plus s'il ne rêvait pas, s'il n'était pas en proie au plus épouvantable des cauchemars.

Il répéta :

–Oh ! oui, il faut que je parte, que je tire tout cela au clair, que d'un coup de pied je rompe ce réseau d'infamies dans lequel on a essayé de prendre ma pauvre fiancée. Je n'ai pas été son amant. Elle n'a pas eu d'enfant...

–Cela, si, fit Mareuil, ou du moins j'en suis persuadé.

–Comment ?

–Mademoiselle de Frémilly serait accouchée il y a quelques mois, cet été, à Fouras, où elle s'était réfugiée avec sa grand'mère sous un nom d'emprunt, sans doute pour qu'on ne sache pas qui elles étaient. Elles portaient là–bas le nom de Dubois. C'est moi qui ai donné leur adresse à ce Régulus Boulard. Madame de Frémilly m'avait écrit pour me demander si j'avais des renseignements particuliers sur ta mort et m'avait dit de lui répondre à Fouras, au nom que je viens de t'indiquer. Et c'est moi qui ai mis en rapport avec elle ce Boulard, qui se disait chargé par toi de la mission que je t'ai expliquée.

Jacques cessa de marcher.

Il essayait de voir clair dans l'horrible imbroglio qu'on venait de dérouler sous ses yeux et il n'y parvenait pas.

Il comprenait seulement ceci : si cela était vrai, mademoiselle de Frémilly avait eu un amant. Car il n'était pas, lui, il le savait bien, le père de l'enfant. Elle avait eu un amant.

Elle avait aimé un autre homme.

Elle l'aimait peut-être encore.

Et elle ne l'aimait plus, lui.

N'importe, il voulait la voir, s'expliquer avec elle.

C'en était fait à jamais de son bonheur, mais il voulait savoir qui l'avait détruit, quel était l'auteur de l'infâme machination à laquelle s'étaient laissé prendre la baronne de Frémilly et Laurence.

Si celle-ci avait succombé, s'était donnée à un autre homme, c'était sans doute par dépit, par désir de vengeance, parce qu'elle s'était vue trahie par lui.

Il fallait que Jacques vît cette femme qui s'était fait passer pour sa maîtresse, sût par qui elle avait été envoyée, quel était l'horrible auteur de l'épouvantable complot. Ne pouvant plus retrouver le bonheur qu'il avait rêvé, et qu'il rêvait encore en revenant à Paris, car il comptait que Laurence, en l'amour de qui il avait foi, lui serait demeurée fidèle ; ne pouvant plus compter sur le bonheur, il voulait au moins satisfaire sa vengeance.

Mais il souffrait atrocement.

On le voyait à l'altération de ses traits, aux gouttes de sueur qui perlaient à ses tempes. Et malgré son insensibilité, Mareuil eut pitié de lui.

Il jeta sa serviette, se leva de table et demanda :

–Que vas-tu faire ?

–Aller là-bas.

–Je pars avec toi. Je veux savoir aussi le fin mot de cette histoire.

Et je ne veux pas t'abandonner. Je ne veux pas te laisser voyager seul, dans l'état de faiblesse où tu es, après la secousse que tu viens de subir, en proie au désespoir que je lis sur tes traits.

Ah ! fit Jacques, il y a des monstruosité qui dépassent tout entendement, des crimes qui confondent. Et celui dont je soupçonne que nous avons été victimes, Laurence et moi, est de ce nombre.

–Je commence, dit Mareuil, à croire tout ce que tu m'as dit, et les scélératesses que je suppose m'épouvantent.

–Il faut, dit Jacques, sauver Laurence de ces infamies. Quoiqu'elle soit coupable, et je n'en puis guère douter après ce que tu m'as dit, je l'aime toujours.

–Tu l'aimes ?

–Je l'aimerai jusqu'à la mort, même quand j'aurai les preuves qu'elle m'a trahi, qu'elle n'a pas eu foi en moi et qu'elle s'est livrée à un autre homme par dépit, même par amour. L'affection que j'avais pour elle n'est pas de

celles qu'on peut arracher d'un coeur comme le mien. Je l'aime toujours éperdument. Et je souffre comme je n'avais pas souffert encore !

Mareuil lui prit la main, la serra affectueusement.

–Partons ! dit-il.

–Oui, partons !

Et ils sortirent.



Il avait fallu bien des événements pour arriver à cette chose extraordinaire, invraisemblable : Régulus Boulard accepté ou du moins prétendant l'être, car il avait pris un peu ses désirs pour des réalités, comme fiancé de mademoiselle de Frémilly.

Ce sont ces événements que nous allons raconter.

On se souvient que Laurence, sous l'excès de la douleur morale et physique, avait perdu connaissance. Elle était encore évanouie quand se présenta le médecin qu'on était allé chercher à la hâte.

La situation était grave.

Dans l'état où se trouvait mademoiselle de Frémilly, en plein travail d'enfantement, un évanouissement est toujours dangereux et peut facilement devenir mortel.

Le médecin, un médecin de campagne, sans grandes lumières, s'affola quand il eut compris de quoi il s'agissait, quel était le mal dont souffrait sa cliente.

Il demanda de l'eau, des sels et se mit en devoir tout d'abord de faire reprendre ses sens à la malheureuse jeune fille.

Il y parvint, non sans grands efforts. La sueur ruisselait sur son front, et il soufflait comme s'il venait de fendre du bois.

Puis, quand Laurence eut rouvert les yeux, il s'inquiéta de la façon dont se présentait l'enfant, et ses angoisses le reprirent.

Il eut, après un moment d'examen, un geste qui ne disait rien de bon à la baronne de Frémilly qui l'observait attentivement.

Celle-ci demanda à voix basse :

—Ça ne va pas ?

—Pas très bien.

Et, alors, en présence du danger que courait sa petite-fille, toute la rancune de la grand'mère se fondit, et si sa haine contre l'homme qui allait peut-être causer la mort de Laurence s'augmenta, toute sa tendresse pour l'enfant en danger se ralluma dans son cœur.

Elle seconda de son mieux le médecin, et n'eut plus pour Laurence, dont les plaintes continuaient à se faire entendre, de plus en plus assourdies et faibles, que des soins attentifs et des câlineries douces, se reprochant au fond de l'âme sa dureté, qui allait peut-être amener une catastrophe.

Cependant le travail continuait, aidé par le médecin, au milieu des coups de vent qui par instants se ruaient sur les fenêtres qu'ils faisaient crier lamentablement, au milieu des assourdissantes clameurs de la mer soulevée, qui emplissaient au dehors la nuit de tumulte et de bruits.

Une heure se passa, qui sembla durer un siècle dans l'angoisse grandissante ; et au fond de l'assoupissement lourd où la souffrance la maintenait, Laurence entendit le médecin dire à voix basse à sa grand'mère :

–C'est l'enfant qu'il faut sacrifier, n'est-ce pas ? Alors elle fit un effort pour parler.

Et on l'entendit dire :

–Non, non ... moi ... c'est moi qui veux mourir. Il faut que l'enfant vive !

Le médecin, effaré d'avoir été entendu, se reprit aussitôt :

–Mais, madame, fit-il, vous vivrez tous les deux ; je l'espère bien, l'enfant et vous !

Et, tout en parlant, il cherchait les fers dont il allait se servir, et dont il s'efforçait de dérober la vue à sa cliente.

Madame de Frémilly s'approcha du lit.

–Il faut être raisonnable, mon enfant.

–Je ne veux pas, dit Laurence, sacrifier mon enfant. Je veux que mon enfant vive !

–Il vivra, je te l'affirme.

–Et moi je veux mourir !

–Mais tu ne mourras pas non plus.

–Si, je veux mourir. Pourquoi vivre maintenant ? Vous me haïssez. Tout le monde me haïra. Personne ne me croira. Je veux mourir !

Et elle se débattait au milieu des souffrances plus vives, secouant la tête comme si elle eût voulu la briser contre le bois du lit.

La grand'mère s'efforça de la retenir et de la calmer.

Elle lui dit d'une voix grave :

–Il faut vivre pour ton fils.

—Ah ! oui, mon fils, murmura la malheureuse, dans une sorte de rêve, avec un bégayement des lèvres à peine perceptible.

Puis elle retomba dans son assoupissement.

Elle semblait, tant la souffrance la tordait, avoir perdu conscience de ce qui se passait, et il ne sortait plus de sa bouche que des plaintes indistinctes et rauques.

Le médecin avait saisi ses fers, et aidé de la domestique, qu'il avait appelée, il s'efforçait de tirer l'enfant, mort ou vif, des flancs ensanglantés et pantelants de la mère, pendant que madame de Frémilly, blême comme un spectre, le coeur serré à mourir, n'osant pas faire un mouvement, ni prononcer une parole, regardait sans voir, l'esprit absorbé, tordue par une pensée qui ne la quittait pas.

Ah ! cet homme, cet homme, à qui toutes les deux déjà, sa petite-fille et elle-même, devaient tant de souffrances et allaient devoir tant de honte, comme elle le maudissait !

Dans la pièce doucement éclairée, le silence était profond et solennel, troublé seulement par les plaintes aiguës de la patiente, qui s'élevaient par intervalles presque régulièrement espacés, quand les crises la déchiraient ; mais au dehors la tempête continuait à faire rage, menaçant dans sa colère folle de tout détruire et de tout emporter.

Par les fenêtres, dont on avait oublié de fermer les persiennes, la nuit apparaissait sinistre et blafarde.

Il ne pleuvait plus et le vent semblait avoir augmenté de violence.

Les hurlements de la mer au loin devenaient désordonnés et fous.

Il y avait des pâleurs de jour à l'horizon, quand le médecin, absorbé dans son labeur acharné, redressa enfin son front ruisselant et dit :

—C'est fait !

Et tendit à la servante une sorte de masse informe, toute sanglante, d'où sortit un faible cri.

En même temps, les plaintes de la mère cessaient.

Madame de Frémilly, soulagée, poussa un long soupir.

—C'est fini ?

—Oui, madame.

—Et la mère ?

–Elle va dormir maintenant.

–Elle vivra ?

–Assurément, et l'enfant aussi.

–Il est bien constitué ?

–Un peu chétif peut-être et un peu abîmé par les fers, mais avec des soins il vivra. C'est égal, je ne suis pas fâché que ce soit terminé.

Et le médecin, comme madame de Frémilly tout à l'heure, laissa échapper un soupir de soulagement.

La servante, qui avait, dans un bassin tout préparé et plein d'eau tiède, lavé l'enfant des mucosités sanglantes qui le souillaient, présenta à la baronne de Frémilly, madame Dubois pour elle, un petit corps tout grêle et tout ridé en disant :

–C'est un garçon.

Et la grand'mère ressentit à cette vue une impression qu'elle ne put pas bien définir elle-même.

Était-ce de la répulsion ou un commencement de tendresse ? Elle n'aurait su le dire.

Toujours est-il qu'elle tendit d'instinct les bras à l'enfant et qu'elle le prit.

Puis, comme il geignait faiblement, elle se mit à le bercer.

Le docteur demanda :

–Avez-vous une nourrice ?

La grand'mère le regarda avec surprise.

Elle ne s'en était pas inquiétée.

Elle n'avait pas demandé à Laurence, dans l'état d'hostilité où elles vivaient toutes deux, si elle nourrirait son enfant.

Elle ne savait pas ce qu'elle désirait faire.

–Alors, fit le docteur, c'est la mère qui le nourrira ?

–Je ne sais pas, docteur.

–Cela vaudrait mieux, du reste. Les enfants nourris par la mère s'élèvent beaucoup mieux, et celui-ci, qui n'était pas tout à fait à terme, aura besoin de soins assidus, surtout les premiers temps.

–Quand Laurence sera réveillée, dit la grand'mère, je lui demanderai ce qu'elle désire faire.

Le médecin avait demandé de l'eau, une serviette, et pendant qu'il se lavait

les mains, il dit à la baronne de Frémilly :

–Il faudra, dans la matinée, vers huit heures,–la mairie ouvre à huit heures,–aller faire la déclaration.

–La déclaration ? fit madame de Frémilly.

Elle eut un saisissement.

Elle n'avait pas non plus pensé à cela.

Déclarer l'enfant.

Enfant de père et de mère inconnus.

Un bâtard !

Sa pensée de nouveau se porta avec une contraction de rage vers Jacques de Brécourt, vers celui qu'elle accusait d'avoir séduit sa petite-fille, d'être le père de cet être encore informe, de cet avorton qu'elle avait rendu à la servante, et que celle-ci, dans le jour gris qui pâlisait la lumière de la lampe, était en train d'emmailoter.

Le médecin, devant son silence qu'il prenait pour de l'embarras, pour l'ignorance où était cette dame des formalités à remplir, dit :

–Vous n'êtes pas du pays ?

–Non, monsieur.

–Et vous n'avez personne sans doute pour faire cette déclaration ?

–Non, monsieur.

–Je puis m'en charger, moi...

–Je vous en serai reconnaissante.

–On n'aura pas besoin de déranger l'enfant ; ma parole suffira.

Voulez-vous me dire quels noms vous voulez lui donner ?

–Je ne le sais pas, monsieur.

–Vous ne le savez pas ? fit le docteur, surpris.

–La mère ne me l'avait pas dit.

–Elle vous le dira quand elle sera réveillée et vous m'enverrez ces noms par la servante.

–Oui, monsieur.

–Mais vous pouvez me dire les noms du père et de la mère.

La baronne regarda le docteur et sentit une rougeur envahir son visage jusqu'à la racine des cheveux.

–Le père ... la mère ... bégaya-t-elle.

Et elle resta muette.

Alors le médecin flaira un mystère.

Il prit un air de circonstance.

–Je comprends, dit-il à demi-voix, madame ne veut peut-être pas faire connaître...

Il montra la servante et ajouta :

–Un médecin est un confesseur.

–Oui, dit madame de Frémilly, venez chez moi.

Elle entraîna le docteur dans sa chambre et là elle lui dit :

–Il faut, jusqu'à nouvel ordre, déclarer l'enfant avec cette mention :

«Père et mère inconnus.»

–Bien, madame.

–Le père est absent en ce moment ; mais il reviendra et le reconnaîtra.

–Bien, madame.

Le médecin, discret, ne posa pas d'autres questions.

Il voyait que son interlocutrice souffrait atrocement, et il ne voulait pas augmenter sa torture.

Il flairait quelque drame intime. Ce nom de Dubois, qu'on lui avait indiqué, devait être un nom d'emprunt.

Madame de Frémilly avait fort grand air.

La jeune fille était délicate et jolie.

C'étaient sûrement des dames du monde qui étaient venues cacher, loin de l'endroit qu'elles habitaient, où elles étaient connues, une naissance clandestine, fruit d'une faute.

Il eut pitié de la gêne où il voyait la prétendue madame Dubois, et se retira sans insister, en promettant de faire le nécessaire, qu'on n'aurait pas à s'en occuper.

Il faudrait seulement lui faire connaître le petit nom que l'on désirait donner à l'enfant. Madame de Frémilly le remercia de son obligeance et des soins qu'il avait donnés à sa petite-fille.

Il devait, du reste, revenir voir celle-ci dans la matinée ; mais il n'y avait plus, maintenant, d'inquiétude à avoir. Tout s'était passé mieux qu'il ne l'avait cru d'abord, et l'état de l'accouchée était des plus satisfaisants.

Madame de Frémilly le laissa partir et entra dans la chambre de Laurence.

Celle-ci, qui venait de se réveiller, tourna les yeux en entendant s'ouvrir la

porte.

Elle observa attentivement, avec une certaine crainte, le visage de sa grand'mère.

Un pli dur barrait le front encore—souvenir des souffrances morales que la pauvre femme venait de subir—mais les yeux n'avaient pas la cruauté que Laurence leur avait vue quand madame de Frémilly menaçait et maudissait, le bras levé, celui qu'elle accusait d'être l'auteur de tous leurs maux.

Elle articula faiblement :

—J'ai bien souffert, grand'mère. J'ai cru que j'allais mourir.

—Sais-tu que tu as un fils ?

Laurence eut un long tressaillement.

—Un fils ?

—Oui, un garçon.

—Je veux le voir !

—On te le donnera bientôt. Il dort.

Laurence répéta :

—Un fils !

Et madame de Frémilly vit, dans son regard de l'étonnement et comme une inquiétude.

Elle ne savait à quoi attribuer cette singulière impression.

La grand'mère reprit, au bout d'un instant :

—Le médecin, qui a bien voulu se charger de le déclarer...

—Le déclarer ? fit Laurence, qui ne comprenait pas bien la signification de ce mot.

—Oui, il faut déclarer sa naissance à la mairie.

—Ah !

—Il faut dire le nom du père, de la mère.

Elles étaient seules.

Après avoir couché l'enfant, et en voyant entrer la baronne de Frémilly, la servante s'était retirée pour aller prendre un peu de repos.

—J'ai dit, poursuivit la grand'mère, de mettre : «Père et mère inconnus.»

Laurence répéta :

—Père et mère inconnus... Un bâtard !

—Dame ! puisque tu ne peux pas dire le nom du père.

–Je ne le connais pas.

–Et tu ne peux pas non plus dire le tien : celui de la petite–fille de la baronne de Frémilly.

–Ah ! fit Laurence, je ne renie pas mon fils.

–Un enfant dont tu ne connais pas le père !

–N'importe ! Il est mon fils à moi, le fils de mes entrailles.

–Mais moi je ne veux pas que tu me déshonores. Plus tard, quand je n'y serai plus, tu feras ce que tu voudras.

–Mais, fit Laurence avec un effroi dans le regard, vous n'allez pas me le prendre, au moins ?

–Non, tu seras libre de l'élever. Nous continuerons à vivre sous un faux nom, dans des pays où nous ne serons pas connues.

–J'accepterai tout, déclara Laurence, pourvu qu'on me laisse mon fils !

–Quel nom veux–tu lui donner ? Y as–tu songé ?

–Si c'était une fille, je lui aurais donné mon nom.

–Laurence ?

–Oui.

–On peut l'appeler Laurent.

–Oh ! oui, grand'mère !

–Je vais faire porter ce nom au médecin.

–Je voudrais l'embrasser.

–Ton fils ? Je vais te le donner.

Madame de Frémilly prit le petit sur la couchette où il avait été déposé et le remit à la mère.

Et celle–ci, bien qu'elle ignorât de qui il était, à la suite de quel crime il était venu, celle–ci, mère avant tout, le considéra avec des yeux d'extase.

IV

Les chaleurs étaient venues.

Laurence, qui avait voulu nourrir son fils, et à qui sa grand-mère n'avait pas osé refuser cette consolation dans la grande douleur qui l'éprouvait, Laurence ne quittait guère le jardin de la villa, tout fleuri maintenant, et où elle était protégée contre les regards indiscrets par de hauts murs ombragés d'une double rangée de chênes-verts.

Elle vivait là en recluse, et personne, dans le pays, qui commençait à se peupler de baigneurs, ne l'avait même entrevue.

«Madame Dubois», madame de Frémilly, sortait quelque peu, aux heures solitaires, et se promenait sur les chemins où elle avait chance de ne rencontrer personne.

Elle s'était enfermée—ne voulant pas avoir avec sa petite-fille de nouvelles scènes, qui les tuaient toutes les deux—dans un mutisme absolu.

Elle ne parlait plus à Laurence que de choses futiles, indifférentes.

Et Laurence, quand son fils dormait près d'elle, dans la petite voiture qui lui servait le jour de berceau, Laurence restait des heures entières, immobile, les yeux fixés sur la mer, presque toujours calme maintenant, dont les vagues se moiraient sous le soleil, et bercée par son murmure monotone et doux.

A quoi pensait-elle ?

—A lui peut-être, à lui sûrement.

Et surtout au mystère, à l'énigme qu'elle n'avait pas su déchiffrer, et dont cet enfant, qu'elle avait sous les yeux, était la vivante preuve.

Elle avait été sûrement, et elle n'en pouvait plus douter, victime d'un attentat.

Mais quel était l'auteur de cet attentat ?

Pour madame de Frémilly, c'était Jacques.

Pour elle, c'était un autre, sûrement.

Jacques était incapable d'une infamie pareille.

Et sur cet autre, sur cet inconnu—dont son enfant était le fils—aucune

notion.

Pas même une idée, la plus vague fût-elle, sur les circonstances dans lesquelles le crime avait eu lieu, sur le misérable qui l'avait commis.

Rien, la nuit, la nuit absolue.

Et, quand elle songeait à cela, des frissons traversaient ses flancs.

Et elle se disait que Jacques, si elle le revoyait jamais, que Jacques ne croirait pas à son innocence.

Il l'accuserait comme sa grand'mère.

Et elle ne pourrait pas le persuader qu'elle lui était restée fidèle, que son coeur était resté plein de lui, de sa seule image.

En tous les cas, c'en était fini maintenant de leur amour, de son bonheur.

Elle n'était plus digne de lui. Elle était mère, et cet enfant, qu'elle ne pouvait se résoudre à quitter, demeurerait près d'elle comme la preuve de ce qu'on croirait sa faute, et qui n'était pour elle que son martyr.

Tel était l'état d'esprit de la malheureuse enfant, quand un matin, sa grand'mère, sortie depuis un instant, rentra précipitamment dans le jardin où elle se trouvait, son fils auprès d'elle.

Elle tenait un journal à la main, et son visage était extrêmement bouleversé.

—Ah ! s'écria-t-elle en s'adressant à Laurence, ton malheur est bien complet maintenant !

Laurence se dressa vivement.

Une pâleur s'étendit sur son doux visage, qu'on eût cru incapable de pâlir encore, et dont la blancheur ressemblait de plus en plus à celle du lis, auquel sa grand'mère l'avait, à l'époque de l'innocence et de la pureté, tant de fois comparée.

Elle demanda :

—Qu'y a-t-il ?

—M. de Brécourt est mort.

—Jacques, mort ! fit la pauvre enfant avec un horrible cri.

Et elle chancela, comme frappée à mort.

—Il a été assassiné, dit madame de Frémilly.

Et elle tendit à Laurence, qui ne voyait plus, qui se soutenait à peine, le journal qu'elle avait à la main.

Laurence le prit.

Elle lut ces mots, en tête d'un court article :

«Assassinat de M. de Brécourt.»

Et elle ne distingua plus rien.

Les lettres dansaient devant ses yeux.

Jacques mort... Jacques assassiné !...

Et, sous le coup de la douleur que lui causait cette horrible nouvelle, elle se tourna vers sa grand'mère, l'air mauvais :

–C'est vous, dit-elle, qui l'avez tué.

Madame de Frémilly tressaillit.

–Moi ?

–Si vous ne l'aviez pas chassé, il ne serait pas parti. Il ne serait pas mort. Si vous ne l'aviez pas chassé, je ne serais pas déshonorée, malheureuse à jamais, courbée sous la honte d'une maternité criminelle, car il m'aurait défendue, lui, sa présence m'aurait protégée.

–Ainsi, fit madame de Frémilly, même devant sa mort, tu nies ?

–Je nierai toujours, madame. Ce n'est pas lui ! ce n'est pas lui !

Jacques était un honnête homme. Jacques était incapable d'un attentat aussi monstrueux.

–C'est ton idée, fit la grand'mère, je ne reviendrai pas là-dessus. Ce que je vois de plus clair en cela, c'est que ce pauvre garçon va rester sans père.

–Il restera ce qu'il est, ce qu'il doit être, fit Laurence, car M. de Brécourt n'était pas son père. Et jamais, même s'il l'eût voulu par amitié, par dévouement pour moi, je n'eusse souffert qu'il eût menti en reconnaissant un enfant qui n'est pas le sien.

Mais il n'est plus, ajouta Laurence. Il n'est plus, et c'est votre faute, et cela, je ne l'oublierai jamais !

Puis, avec, dans la voix, un sanglot qui remua madame de Frémilly jusqu'aux entrailles :

–Nous aurions pu être si heureux !

Elle se tut.

Les sanglots la secouaient.

Les larmes, larmes amères, pressées, ruisselaient sur ses joues.

Elle reprit :

–Il était perdu pour moi. Mais j'aurais pu être heureuse encore, le sachant

heureux même avec une autre. J'aurais vécu dans le parfum de son bonheur. Je ne suis pas jalouse. Je ne puis plus l'être. Je n'ai pas le droit de l'être. Mais savoir qu'il est mort, mort pour moi, d'une façon lamentable et affreuse, ah ! cela, c'est une souffrance qui ne s'apaisera jamais, qui me cuira comme un remords. Et je n'avais pas besoin de cela, mon Dieu ! j'étais assez malheureuse !

Elle se tut encore.

Et sa grand'mère la regardait, émue malgré elle par cet entier, par ce profond désespoir.

Elle ne trouvait pas un mot pour consoler la malheureuse enfant.

Et elle ne trouvait pas en son coeur—persuadée que M. de Brécourt était coupable—place pour un regret.

Sans se réjouir de cette mort, qui, dans sa pensée, complétait le malheur de sa petite-fille, qui resterait déshonorée avec son enfant sans nom, elle ne s'en accusait pas ; car elle trouvait qu'elle était juste, que c'était le châtiment envoyé de Dieu pour punir le crime commis, l'attentat dont sa petite-fille et elle avaient déjà tant souffert !

Et, ne pouvant pas dire ce qu'elle pensait, de peur d'augmenter encore le chagrin si profond de Laurence et de réveiller sa colère, elle ne prononçait pas un mot.

Elle laissait sa petite-fille pleurer.

Au bout d'un long moment, celle-ci redressa enfin sa tête, jolie et pâlie, tout inondée de larmes, comme une fleur de rosée, et elle dit :

—Comment est-il mort ?

—Lis !

Et madame de Frémilly ramassa le journal qui était tombé.

Laurence parcourut l'article.

Et tout son sang se glaça dans ses veines, de pitié et d'horreur tout à la fois.

—C'est horrible, fit-elle, cette mort, dans la nuit, d'un coup de couteau, loin de tous. Comme il a dû souffrir !

A cette pensée, son tendre coeur creva de nouveau, et un torrent de larmes se répandit autour d'elle.

—Et c'est notre faute, reprit-elle au milieu des sanglots, notre faute !

S'il ne m'avait pas connue, aimée...

J'aurais dû ne pas naître !

Je suis venue au monde pour son malheur.

Elle s'arrêta encore, pour reprendre, au bout d'un instant :

–Je ne le verrai plus jamais, c'est fini. Même s'il n'était pas mort, je ne l'aurais pas revu peut-être, mais j'aurais conservé l'espoir. Et maintenant il ne me reste plus rien, plus rien. Il est mort !

Ses sanglots redoublaient.

Madame de Frémilly prononça, pour dire quelque chose, pour détourner peut-être le cours de cette douleur :

–Je vais écrire.

–A qui ?

–A son ami, M. Mareuil.

–Pourquoi ? Vous espérez donc ?...

–Rien, sans doute. Mais nous aurons peut-être des détails.

Laurence ne répondit pas.

Que lui importait ?

Il était mort. Pour elle, il n'y avait plus autre chose. Il n'était plus. Sa pensée, cette pensée qu'elle croyait à elle toujours, sa pensée était éteinte.

Il était mort là-bas, si loin. Et jamais plus elle n'entendrait parler de lui. Jamais elle ne saurait s'il ne l'avait pas oubliée, s'il avait conservé d'elle, en partant, un bon souvenir, un souvenir qui le consolât au milieu de ses fatigues et de ses épreuves.

Et maintenant qu'il n'était plus, elle se disait qu'il n'aurait pas douté d'elle, qu'il aurait cru, lui, à son innocence, et qu'au lieu de l'abandonner et de la maudire, il se serait mis avec elle à la recherche du criminel qui avait souillé et détruit leur bonheur. Ils s'aimaient tant !

La veille de la séparation, ils s'étaient, pendant une courte absence de la grand'mère, dit de si douces choses, fait de si chers et si tendres serments !

Et ils étaient si heureux !

Ce sont les seules heures de bonheur que Laurence eût connues, celles où il était avec elle, près d'elle.

Madame de Frémilly regardait l'enfant, qui dormait paisible en sa voiturette, près de sa mère en pleurs, inconscient des douleurs qui saignaient autour de lui.

Ses yeux semblaient dire :

–C'est pour lui surtout que c'est un malheur, pour ce pauvre petit être qui va rester sans protecteur et sans nom. Laurence lut sur ses traits cette pensée, et elle y répondit :

–Je vivrai pour lui désormais, pour lui seul. Que m'importe maintenant ce qu'on pourra penser ?

Je ne le quitterai plus et ne le cacherai plus. Demain, si vous le voulez, grand'mère, nous retournerons à Marconnay.

–Avec cet enfant ? Tu es folle ! S'il te plaît d'étaler ton déshonneur, je m'y oppose, moi !

–Je tenais à l'estime de Jacques. Maintenant qu'il n'est plus, que me font des étrangers et des indifférents ?

Je n'espère plus rien.

Je vivrai pour mon fils.

S'il n'était pas, je serais morte.

J'aurais été rejoindre Jacques.

–Je suis ta grand'mère, dit madame de Frémilly. J'ai la garde du nom que je porte, que nous portons toutes les deux, et je ne veux pas qu'on connaisse ton déshonneur. Nous ne reviendrons jamais, du moins tant que je vivrai–et tu n'auras sans doute pas longtemps à attendre maintenant, car ces épreuves me tuent–nous ne reviendrons jamais aux lieux où nous avons été connues, où quelqu'un pourra mettre sur notre visage le nom de nos pères.

Laurence eut un geste vague.

–Vous ferez ce qu'il vous plaira, grand'mère. Tout désormais m'est indifférent.

Et elle s'absorba de nouveau dans sa douleur.

V

Si la nouvelle de la mort de Jacques de Brécourt portait aux Chênes–Verts la désolation et le désespoir, elle soulevait dans une autre maison l'enthousiasme et la joie, une joie mauvaise faite de convoitises louches, de jalousie et de sournoises rancunes assouvies.

C'était chez Régulus Boulard, dans la petite chambre qu'il avait conservée après le départ de Noémie au sommet de Montmartre et dans laquelle naissaient et mûrissaient ses sinistres desseins, où il nourrissait ses malfaisantes rêveries.

Après la conversation qu'il avait eue aux alentours de Marconnay avec Noémie, le misérable avait vite compris qu'il avait fait fausse route, et que son ancienne maîtresse avait raison. S'il avouait son crime, il n'obtiendrait d'autre résultat que de se faire chasser ignominieusement, comme un indigne personnage qu'il était. Aussi, malgré ses bruyantes menaces, s'était-il tenu coi, cherchant un autre stratagème, qui le menât à ses fins par une voie plus sûre et plus rapide.

Il n'avait rien trouvé encore, quand il lut sur un journal, comme l'avaient lu madame de Frémilly et Laurence, le récit de l'assassinat du malheureux Jacques de Brécourt.

Sur ce journal, comme sur celui de la grand'mère et de la petite–fille, on laissait croire que le malheureux explorateur avait succombé.

Et Régulus se persuada sans peine qu'il était mort.

Alors un plan nouveau germa tout de suite en son esprit, et il ne douta pas un instant de la réussite de ce plan.

Il résolut donc de le mettre sans retard à exécution.

Pour cela il lui fallait avoir le plus tôt possible une entrevue confidentielle avec madame la baronne de Frémilly. Mais où était la baronne à cette heure ? Il savait qu'elle ne se trouvait pas à Marconnay, et qu'à Marconnay on ignorait, lui avait dit Noémie, où elle s'était réfugiée avec sa petite–fille. D'un autre côté, madame de Frémilly le connaissait sous le nom de Romain Doria. Elle allait s'étonner de le voir se présenter à elle sous un nouveau

nom.

Mais à cela le misérable croyait avoir paré déjà.

Romain Doria, dont il avait momentanément usurpé le nom, était l'amant de Noémie.

Lui, il était Régulus Boulard, un intime ami de Jacques de Brécourt.

Il n'avait pas voulu, pour des raisons qu'il expliquerait, se présenter sous son vrai nom pour la mission un peu équivoque dont il s'était chargé.

Mais maintenant il venait remettre les choses au point, dire qui il était, quels étaient cette femme et cet enfant qu'on avait eu l'imprudance, et que lui surtout avait eu le tort d'amener à Marconnay, trompé par les lamentations de la mère et effrayé par ses menaces.

Il avait, pour expliquer tout cela, une fable préparée, et il ne doutait pas que madame de Frémilly ne s'y laissât prendre.

Il savait mentir, et avec un peu d'habileté...

Quant à Noémie, il avait trouvé du même coup le moyen de s'en débarrasser et de l'écartier de ses combinaisons.

Nous verrons plus tard comment Régulus devait s'y prendre pour parer au danger qui pouvait, pour la réussite de ses ténébreux projets, lui venir de cette ancienne maîtresse et des révélations dont elle l'avait menacé.

Mais, avant tout, pour Régulus, il fallait découvrir madame de Frémilly.

Là était jusqu'à présent la pierre d'achoppement.

Il chercha longtemps, puis une inspiration lui vint, qu'il crut descendue du ciel, mais qui montait plutôt de l'enfer.

Il se souvint que Jacques de Brécourt avait un ami dont il lui avait parlé autrefois, M. Mareuil. Peut-être ce M. Mareuil pourrait-il lui donner une utile indication.

Où habitait-il ? Il l'ignorait. Mais c'était, il le savait, un viveur assez répandu, un homme riche. Il aurait facilement son adresse, soit sur le Tout-Paris, soit dans un restaurant élégant. Il l'eut en effet facilement et eut avec l'ami de Jacques de Brécourt la conversation dont Mareuil rapporta les termes à son ami, tissu de mensonges et de calomnies qui avaient porté à son comble l'indignation de Jacques et de Mareuil lui-même, quand il eut compris qu'il avait été la dupe d'un abominable scélérat. Mais pour mener à bonne fin son plan infernal il fallait maintenant que Régulus eût une entrevue avec madame de Frémilly, dont

M. Mareuil lui avait donné l'adresse ; il partit incontinent pour Fouras.

VI

Pendant le trajet, Régulus Boulard réfléchit à ce qu'il allait dire, pesa chaque mot de la conversation qu'il allait avoir avec madame de Frémilly, d'où dépendrait le sort de son audacieuse et téméraire tentative : et quand il débarqua, vers onze heures du matin, par un clair soleil, sur la plage—à ce moment pleine de baigneurs—de Fouras, il s'était fait cent fois la leçon à lui-même, avait étudié, comme un véritable acteur, chacune des intonations, chacune des phrases qu'il allait prononcer au cours de la comédie qu'il se proposait de jouer devant madame de Frémilly...

Il se fit indiquer, dès son arrivée, la villa des Chênes—Verts ; mais, comme il était trop tôt pour s'y présenter, il s'en alla tranquillement déjeuner. Il s'était installé dans un restaurant donnant sur la mer, et, pendant qu'on le servait, il admira la merveilleuse vue qu'il avait devant lui, la mer ensoleillée et miroitante, et, à perte de vue, un horizon dont les bleus se confondaient...

Quelques barques légères passaient au loin, dans l'azur, «avec leurs voiles blanches dépliées comme des ailes de mouettes.» Des enfants en toilettes claires jouaient sur l'étroite bande dorée de sable s'étendant devant le flot qui venait la border d'une légère frange d'écume... Il faisait chaud et clair... La vie apparaissait délicieuse à Régulus qui sentit son coeur se gonfler d'espoir.

Quand il eut déjeuné, il se fit apporter des cigares, du café, des liqueurs, et resta étalé devant la mer, dans la béatitude de la digestion, perdu dans ses rêves heureux... Dans sa joie d'avoir si bien réussi auprès de M. Mareuil, il n'avait plus ni scrupules ni remords...

Il était décidé, maintenant, à aller jusqu'au bout, quelques douleurs qu'il dût semer sur son chemin.

A deux heures précises, il appela le garçon, solda sa dépense et se leva de table ; puis il se rendit, lentement, à pas majestueux, par le chemin étroit, bordé de chênes—verts qui le couvraient d'une ombre délicieuse, vers la villa habitée par madame Dubois, c'est—à—dire par madame de Frémilly...

Quand il arriva devant cette demeure, enfouie dans les verdure, et dont la grille avait été jusqu'en haut couverte d'une tôle épaisse qui empêchait tout regard de se glisser à l'intérieur, il crut qu'on s'était trompé, qu'il n'y avait personne, et il hésita à sonner.

Mais il se décida cependant, et, au coup de sonnette, la grille s'entre-bâilla légèrement.

Une femme se montra, coiffée d'un bonnet blanc, une paysanne.

Régulus demanda :

–C'est bien ici qu'habite madame Dubois ?

–Oui, monsieur.

–Elle est chez elle ?

–Je ne sais pas.

–Comment, vous ne savez pas ?

–Je ne sais pas si madame peut recevoir.

Si monsieur veut bien me dire son nom.

La grille resta entre-bâillée.

Régulus essaya de regarder, mais il ne vit rien qui attirât son attention, un jardin divisé en parterres réguliers, plantés de fleurs, pareil à la plupart de ceux qu'il avait vus déjà à Fouras. Au delà de ce jardin, une place qui paraissait assez vaste, où l'herbe était à demi brûlée déjà et qui semblait aller jusqu'à la terrasse dominant la mer.

On ne voyait pas l'habitation.

Régulus répondit :

–Cette dame ne me connaît pas. Expliquez–lui que je viens de Paris, que je suis envoyé par un de ses amis, M. Mareuil. Vous retiendrez bien ce nom ?

–Oui, monsieur.

–Allez !

La servante referma la grille au nez du visiteur et disparut à l'intérieur.

Régulus, qui avait essayé de s'approcher, recula et ne put s'empêcher de murmurer :

–Mâtin ! Ils ne sont pas hospitaliers chez madame Dubois !

Mais cette façon de recevoir, au lieu de le froisser, lui fit plaisir, au contraire, car elle lui démontrait avec quel soin ces dames se cachaient, et qu'il y avait anguille sous roche pour qu'elles prissent tant de précautions.

La paysanne revint au bout de quelques minutes et dit :

–Vous pouvez entrer, monsieur.

Et elle ouvrit la grille.

Régulus passa.

Il traversa les allées du jardin soigneusement sablées, et au bout de la pelouse, du côté de la mer, il vit un spectacle qui lui causa une étrange émotion.

Sur un banc de bois peint en vert était assise une jeune femme qu'il reconnut aussitôt. C'était mademoiselle de Frémilly, celle...

Une rougeur couvrit sa face, le brûla jusqu'à la racine des cheveux.

Et un long frisson de volupté le traversa.

A côté de la jeune femme, couché dans une petite voiture, un enfant dormait.

Son fils sans doute !

Un nouveau tressaillement secoua le misérable.

Et comme il restait immobile, comme hypnotisé, les yeux sur cette vision, sans avancer, la servante se retourna pour dire :

–Par ici, monsieur.

Alors il se décida à marcher sur ses traces.

Laurence n'avait rien entendu, car elle n'avait pas levé les yeux et n'avait pas fait un mouvement.

Elle ne le vit pas passer.

Régulus monta derrière la servante le perron de la maison et fut introduit dans un petit salon du rez-de-chaussée, garni de tentures fraîches et meublé de la façon banale habituelle à toutes les villas de bains de mer.

–Si vous voulez vous asseoir, monsieur, dit la servante, et attendre quelques minutes, madame Dubois va descendre.

Et elle se retira.

Régulus resta seul.

Il était dans la place, à moitié chemin déjà peut-être de la fortune qu'il convoitait.

Un espoir fou gonflait son cœur.

Il avait vu Laurence, l'avait trouvée en sa pâleur idéalement belle, et ce n'était pas après la fortune seulement qu'il aspirait.

C'était après cette jeune femme dont la vue avait réveillé tous ses appétits,

tous ses désirs encore insatisfaits.

Il se disait, en pensant à l'entrée de madame de Frémilly, qui allait le reconnaître pour ce Romain Doria qu'elle avait vu à Marconnay :

–Elle va être un peu surprise, la bonne dame !

Mais il avait une explication toute prête pour parer à cet étonnement qu'il prévoyait.

Quelques minutes se passèrent.

Régulus s'était déjà assis et levé plusieurs fois, en proie à une sorte de fièvre qui le forçait à s'agiter, quand la porte s'ouvrit enfin.

Madame de Frémilly parut. Elle semblait avoir vieilli beaucoup depuis le jour, pourtant rapproché, où Régulus l'avait vue au château de Marconnay.

Son visage était d'une pâleur extrême, et le tour des yeux rougi indiquait que souvent la pauvre dame pleurait.

En reconnaissant le visiteur, elle eut un mouvement de recul.

–Monsieur Doria !

Mais Régulus dit aussitôt.

–Je ne suis pas M. Doria. Je me suis présenté à vous, madame, sous un nom d'emprunt, à la suite de circonstances que je vais vous faire connaître. J'ai joué près de vous un rôle de dupe dont j'ai à vous demander mille fois pardon, si vous voulez bien avoir l'obligeance d'écouter jusqu'au bout ma pénible confession.

–Parlez, monsieur, fit madame de Frémilly, qui eut peine à cacher la surprise que lui causèrent ces paroles.

–Il faut d'abord, commença Régulus, que je vous dise qui je suis. Je ne m'appelle pas Romain Doria, mais Régulus Boulard. Je suis l'ami le plus intime, le plus ancien camarade de ce pauvre Jacques de Brécourt !

En entendant ce nom, madame de Frémilly fit un geste violent.

–Ne me parlez pas, fit-elle, de cet homme !

–Vous le maudissez, dit Régulus sans se troubler, parce que vous le croyez coupable.

–Je le maudis parce qu'il m'a été funeste, parce que ma petite-fille et moi nous lui devons le malheur de notre vie.

–Ecoutez-moi, madame, dit Régulus, et quand vous m'aurez entendu, peut-être changerez-vous d'opinion sur son compte.

–Jamais ! déclara madame de Frémilly, et si vous venez ici pour plaider sa

cause...

–Je viens pour défendre sa mémoire, essayer de réparer la faute, la seule faute qu'il ait commise...

–Rien, dit la baronne, ne saurait le rendre moins criminel à mes yeux.

–Pourtant, fit Régulus, il a été plus malheureux peut-être que coupable.

–Malheureux ! On voit bien que vous ne savez pas ce qu'il a fait !

–Je sais tout, madame. Il ne m'a rien caché.

–Il doit vous être alors aussi odieux qu'à moi.

–Il était mon ami. Une sorte de fatalité l'a poursuivi.

–Mais je ne vous interromps plus, monsieur, dit madame de Frémilly, qui ne voulait pas poursuivre plus loin cette discussion. Dites-moi ce que vous avez à m'apprendre, pourquoi vous êtes venu sous un faux nom m'apporter un enfant que vous m'avez dit être le fils de votre ami.

–Et qui ne l'est pas ! fit Régulus. Je le sais maintenant.

Madame de Frémilly eut un sursaut de stupeur.

–Cet enfant que j'ai recueilli n'est pas le fils de M. de Brécourt ?

–Non, madame.

–Et cette femme ?

–Cette femme n'a jamais été sa maîtresse.

–Mais, vous-même...

–Moi-même, je vous l'ai dit, en effet, mais j'avais été trompé le premier.

–Et la photographie ?

–Un mensonge ! une imposture !

–Je ne comprends plus, fit la baronne de Frémilly, hébétée.

–Vous allez comprendre, madame, si vous voulez bien m'écouter avec un peu de patience. Cette femme que vous avez vue...

–Et qui est chez moi.

–Qui est chez vous ?

–Je l'ai recueillie avec son fils au château de Marconnay.

–Elle y est encore ?

–Elle y est encore.

–Cette misérable a toutes les audaces ! Mais j'espère bien que lorsque je l'aurai démasquée, lorsque j'aurai raconté l'infâme calomnie dont elle s'est rendue coupable et qui a eu de si terribles conséquences, puisqu'elle a

causé la mort de mon pauvre ami et sera la source de tant d'autres malheurs, j'espère bien qu'alors, madame, vous la chasserez comme elle mérite de l'être, comme une créature indigne. Cette femme n'a jamais été la maîtresse de Jacques. Son enfant n'est pas son fils. Elle n'a même jamais connu M. Jacques de Brécourt. C'est sa soeur, une nommée Aurore, morte depuis, une fille galante, qui a été un moment la maîtresse de Jacques comme de bien d'autres, et c'est sans doute ce qui a donné l'idée à cette misérable femme de choisir mon pauvre ami pour être la victime de l'odieux chantage qu'elle a imaginé.

–Un chantage ! fit madame de Frémilly, abasourdie.

–Oui, madame, un chantage éhonté et si habilement combiné, que moi-même j'y ai été pris un instant et m'en suis fait presque le complice.

Régulus semblait sincèrement indigné. Son geste menaçait, sa voix tonnait, son regard foudroyait.

On eût dit l'honnête homme que la fourberie révolte, que le mensonge met hors de lui.

–J'avais été mis au courant, reprit-il en se calmant un peu, de l'amour de Jacques pour mademoiselle de Frémilly, votre petite-fille, et des projets de mariage déjà avancés, quand survint la brusque rupture dont mon pauvre ami n'a jamais connu le motif, et que je n'ai appris moi-même que plus tard, presque à l'heure même où j'apprenais sa mort, trop tard, par conséquent, pour le lui faire connaître.

–Ce motif, dit madame de Frémilly, c'est la visite que m'a faite cette femme. Je n'en avais pas d'autre à ce moment. Cette femme est venue me dire que Jacques de Brécourt, que j'allais donner comme mari à ma petite-fille, était son amant à elle, qu'il continuait à la voir au moment même où il jurait à Laurence qu'il n'aimait qu'elle et n'aimerait jamais qu'elle. Elle me le montra en photographie à ses côtés, donnant la main à un enfant, qu'elle me dit être leur fils à tous les deux, et la photographie datait de quelques semaines à peine. Je fus indignée d'une telle duplicité de la part de M. de Brécourt, qui m'affirmait, quelques jours auparavant encore, qu'il avait rompu depuis longtemps avec toutes ses anciennes liaisons, et je lui signifiai, sans lui donner d'explications, qu'il n'eût plus à songer à Laurence.

–Eh bien ! madame, fit Régulus, tout cela était faux. Vous avez été

trompée comme je l'ai été moi-même, et Jacques de Brécourt était innocent de cette trahison.

Il y eut un silence.

Madame de Frémilly regardait Régulus et se demandait ce qu'elle devait penser de tout cela.

Jamais encore elle n'eût supposé possible une telle succession d'infamies.

VII

Mais Régulus était maintenant très assuré, se croyant maître de la situation. –Oui, madame, répéta-t-il, nous avons été trompés tous les deux, abominablement trompés. Et voici comment j'ai tout appris, tout récemment, ces jours-ci. Je vous aurais prévenue plus tôt, mais j'ignorais votre adresse, qui m'a été donnée par M. Mareuil. J'ai été joué comme un naïf, moi qui me piquais de ne pas l'être, mais peut-on, quand on est honnête, prévoir certaines scélératesses qui ne vous viendraient jamais à l'idée à vous ? Quelques jours après le départ de Jacques, je vis venir chez moi une femme éplorée, celle que vous me dites avoir recueillie. Elle avait un enfant à la main, un enfant pâle, souffreteux et chétif, qui semblait ne tenir à la vie que par un fil.

–Je l'ai vu, dit madame de Frémilly, ce pauvre petit. Et sa vue m'a laissé une impression qui n'est pas dissipée encore.

–Cette femme, poursuivit Régulus, me raconta sa triste histoire, celle du moins que vous connaissez, qu'elle avait été abandonnée par mon ami Jacques de Brécourt, qui la laissait dans une effroyable misère avec son enfant. Et elle me donna des détails atroces. Cette femme avait été obligée de prendre un amant, un certain Romain Doria, dont j'ai usurpé le nom pour me présenter chez vous avec le petit, que je voulais sauver.

Ce Romain Doria, un misérable, brutalisait la mère, torturait l'enfant, qu'on tenait enfermé des journées entières dans une sorte de cabinet étroit et obscur, où il était privé d'air et de lumière, mourant à la fois de froid et de faim. Elle me demandait si, au nom de mon ami, je ne pouvais pas faire quelque chose pour tirer de cet enfer, sinon elle, du moins son pauvre petit. Elle m'attendrit tellement, la vue du petit martyr me fit une telle peine, que je promis de faire tout ce qu'il me serait possible pour lui venir en aide. Mais, la promesse faite dans un premier mouvement de commisération et de pitié, je me demandai comment la remplir. Je ne suis pas riche. Je vis de mon travail, un travail d'artiste. Vous savez peut-être, madame, ce que cela rapporte. Je ne pouvais pas m'adresser à Jacques, dont j'ignorais

l'adresse. C'est alors que l'idée me vint de vous envoyer cette lettre que vous avez reçue au château de Marconnay et que je signai Romain Doria, du nom de l'amant de cette femme, ne voulant pas faire connaître mon véritable nom.

J'espérais, vous sachant charitable et bonne, que vous enverriez à cette malheureuse quelque aumône. Je ne pensais pas que vous accueilleriez si généreusement ma prière. Quand j'ai reçu la lettre où vous me disiez de vous amener le petit, je me trouvai, je l'avoue, fort embarrassé. La mère, elle, ne se sentait pas de joie. Elle voyait son fils sauvé. Et j'étais heureux avec elle. Romain Doria avait été tenu à l'écart de la négociation et ne savait rien. Que faire ? La mère ne pouvait pas emmener l'enfant sans le prévenir. Et qui sait comment il aurait pris la chose ?

C'est alors que la pensée me vint d'accomplir la bonne oeuvre jusqu'au bout. Pour rien au monde je n'aurais voulu vous mettre en rapport avec le misérable Romain Doria. Je m'offris donc, malgré les multiples occupations qui me retenaient à Paris, pour vous conduire l'enfant moi-même. J'ai cru, quand je dis cela à cette femme, qu'elle m'aurait sauté au cou pour m'embrasser, tant elle était heureuse, et tant elle semblait reconnaissante. La misérable est une merveilleuse comédienne.

Vous savez le reste, madame. Je vous présentai l'enfant, et devant l'accueil que vous nous fîtes à tous les deux, mademoiselle de Frémilly et vous, j'eus un peu honte, je l'avoue, du rôle un peu équivoque que, malgré mes bonnes intentions, je jouais auprès de vous, et je partis précipitamment le lendemain même, malgré l'offre gracieuse et séduisante que vous m'aviez faite de prolonger mon séjour parmi vous.

Régulus avait débité cette série de mensonges avec une aisance et une assurance extrêmes.

Il n'avait pas eu une hésitation ni un trouble.

Et madame de Frémilly n'avait aucune raison de douter de la véracité de son récit. Aussi n'en douta-t-elle pas. Elle sentit tomber brusquement les préventions qu'elle avait eues tout d'abord contre cet homme, qui s'était présenté à elle sous un jour un peu louche, et sa physionomie devenait un peu plus aimable.

Régulus attendait qu'elle fit quelque réflexion, mais elle ne dit rien.

Elle demeurait absorbée en une rêverie. Peut-être pensait-elle aux

misères, aux souffrances de toutes sortes qui naissent des situations irrégulières pour les enfants surtout et pour les femmes, et songeait-elle à celles qui attendaient sa petite-fille et son enfant, sans mari et sans père, comme les malheureux dont on venait de lui raconter la triste histoire.

Voyant qu'elle gardait le silence, Régulus reprit :

–A mon retour à Paris, je fus quelque temps sans revoir cette femme, dont je venais, m'avait-elle dit, de sauver l'enfant.

Puis, un soir, elle m'arriva, bouleversée, les vêtements déchirés, et elle me dit :

–Je pars.

–Où ?

–Je vais retrouver mon enfant. Je ne puis pas vivre sans lui. Et je quitte pour toujours ce misérable.

–Votre amant ?

–Oui. Je n'ai pas d'argent. Je ferai la route à pied. N'importe ! Si je dois crever en route, eh bien ! je crèverai ; pour ce que la vie a d'agrèments...

Je tâchai de la dissuader de partir.

Vous ne pouviez pas, lui dis-je, la recevoir. Vous aviez déjà fait montre, en recueillant son enfant, d'une indulgence et d'une charité rares. Il ne fallait pas abuser des gens, même les meilleurs. Je lui dis tout ce que je devais lui dire.

Elle n'écouta rien.

Elle n'avait que ces mots à la bouche :

–Je veux le voir.

Elle parlait de son fils.

Ou :

–Je veux le fuir !

Il était question de son amant.

Voyant que toutes les raisons que je lui donnais étaient inutiles, je la laissai aller.

Je lui aurais offert quelque argent. Mais je n'en avais pas à ce moment.

Je ne l'ai plus revue.

Et je ne saurais pas ce qu'elle est devenue si vous ne m'aviez appris que vous l'aviez recueillie chez vous.

–Elle est au château de Marconnay avec son fils.

–Vous avez été dupe, madame, de la bonté de votre coeur, comme je l'ai été moi-même. Cette femme est la plus indigne et la plus misérable des femmes !

Je ne pensais plus à elle. J'avais presque oublié cet incident quand j'entendis, un matin, frapper à ma porte.

Il faisait jour à peine. J'étais au lit.

Je demandai qui était là.

Une voix répondit, une voix affreuse, éraillée, brûlée d'alcool.

–Je suis Romain Doria, Je veux vous parler.

L'amant !

Qu'allai-je apprendre ?

Je ne le connaissais pas. Je ne l'avais jamais vu.

Je sautai à terre.

Et je criai à travers la porte :

–Attendez un instant, je m'habille.

Je mis à la hâte mon pantalon, un veston, et j'allai ouvrir.

Un homme entra effroyable, de longs cheveux, une redingote crasseuse, l'air artiste, mais un artiste de vingt-cinquième ordre, puant l'absinthe et le tabac.

Il répéta :

–Je suis Romain Doria.

Je lui offris une chaise.

Il refusa sèchement.

–Merci. Je n'ai que quelques mots à vous dire.

Je devins sec aussi.

–Parlez, monsieur.

Il commença par me reprocher de m'être mêlé de choses qui ne me regardaient pas, de m'être entremis pour lui enlever cet enfant dont il avait la garde, et, finalement, de l'avoir brouillé avec sa maîtresse, qui l'avait quitté.

Et c'est alors, dans un accès de jalousie et de rage, qu'il me raconta tout.

–Mais quoi ? demanda madame de Frémilly.

–Que sa maîtresse n'avait jamais été la maîtresse de M. de Brécourt ; que c'était lui qui avait machiné tout ce complot, qui avait envoyé vers vous

cette femme, qui était la soeur d'une femme galante qu'avait connue autrefois Jacques.

–Mais dans quel but ? s'écria madame de Frémilly, épouvantée d'une telle canaillerie.

–Dans un but de chantage, sans doute. Il me dit que c'était lui qui avait fabriqué la photographie qu'on vous avait montrée, que l'enfant que cette femme avait dit être l'enfant de Jacques de Brécourt était un enfant qu'elle avait eu elle ne savait de qui, qui n'était même pas de lui.

Madame de Frémilly leva les mains au ciel.

–Est-ce possible !

–Voilà ce que cet homme m'a dit.

–Mais alors, cette femme ?

–Cette femme est indigne de toute pitié, oui, madame.

–Ah ! fit madame de Frémilly en proie à la plus violente indignation, elle ne restera pas cinq minutes de plus sous mon toit. Je vais écrire là-bas et la faire mettre dehors, elle et son misérable enfant ; car, enfin, c'est cette femme qui est cause de tous les malheurs qui sont arrivés.

–C'est elle, madame. C'est son infâme calomnie.

Régulus exultait.

Il était arrivé à son but.

Noémie chassée, mise à la rue, sans ressources, avec son enfant, c'était l'ennemie à terre, disparue, et il n'avait plus à craindre des révélations qui auraient détruit tout l'échafaudage de ses perfidies et de ses mensonges. Il murmura :

–La chasser, ce sera, pour ce qu'elle a fait, un châtement trop doux.

–Que puis-je faire ? demanda madame de Frémilly.

–Rien de plus, en effet.

Et la grand'mère ajouta, pensant au déshonneur de Laurence, maintenant irréparable :

–Et vous ne connaissez, monsieur, qu'une partie des malheurs que l'infamie de cette femme aura causés.

Régulus secoua la tête.

–Non, madame, dit-il, je les connais tous !

Madame de Frémilly le regarda.

Que voulait-il dire ?

Elle était devenue très pâle.

Est-ce donc que le secret si soigneusement gardé aurait transpiré ?

Par qui ? Comment ?

Régulus répéta :

–Je sais tout, madame.

–Mais quoi, monsieur ?

–C'est pour cela que je suis ici. Je ne venais pas seulement pour faire chasser une femme indigne, mais aussi pour sauver une jeune fille innocente. De nouveau madame de Frémilly contempla son interlocuteur.

Un froid mortel passa en elle, et elle bégaya :

–Je ne comprends pas, monsieur.

–Vous allez comprendre, madame, dit Régulus.

Et il se prépara à poursuivre le cours de ses mensonges. Il arrivait maintenant aux plus infâmes, et il ne pouvait se défendre d'un certain tremblement intérieur. La foudre pouvait tomber.

VIII

Il y eut entre les deux interlocuteurs un assez long silence ; puis, Régulus commença en ces termes la dernière partie de ses confidences :

–J'en suis arrivé, madame, à l'objet véritable de la mission que j'ai acceptée, et que je viens remplir en me présentant devant vous. Je vous ai dit déjà que j'étais l'intime ami de Jacques de Brécourt, qui pouvait tout exiger de mon dévouement. Avant de s'en aller pour cette expédition où il avait peur de périr, où il souhaitait peut-être périr, et où il a péri, en effet, il est venu me trouver, et il m'a dit :

–Je vais te confier, Régulus, un secret que je ne confierais à personne, et que tu devras garder enseveli à jamais au plus profond de ton coeur.

Tu n'en serais délié que si je succombais et voici dans quelles conditions.

Je l'écoutais, un peu étonné, mais je lui dis aussitôt :

–Parle, cher ami. Tu sais que tu peux te fier à moi.

–Oui, fit-il, je sais que je puis compter sur ta discrétion, et aussi sur ton dévouement, et c'est à ta discrétion, et peut-être aussi à ton dévouement que je vais faire appel.

–Tu peux compter, déclarai-je, sur l'un comme sur l'autre. Je n'ai jamais oublié les services que tu m'as rendus, et je ne suis pas un ami pour toi, mais un frère.

–Je ne dirais peut-être pas à un frère ce que je vais te dire à toi. Très intrigué par ce début, je le priai de parler.

Mais il semblait ne pas pouvoir s'y résoudre. De longs sanglots déchiraient sa poitrine, et je voyais de grosses larmes rouler dans ses yeux.

Madame de Frémilly écoutait, effarée, l'émoi au coeur, cet étrange récit.

Où cet homme voulait-il en venir ? Qu'allait-elle apprendre ?

Elle tremblait toute, et elle avait peur d'elle ne savait quelle révélation.

Après avoir repris haleine un instant, Régulus poursuivit :

–Je pressai Jacques, je lui affirmai à nouveau les sentiments de gratitude, d'amitié que j'avais pour lui, que j'ai toujours, lui répétant qu'il pouvait avoir autant de confiance en moi qu'en un autre lui-même, et que j'étais

disposé, pour lui être agréable, à faire tout ce qu'il me demanderait, que j'étais prêt à tous les sacrifices.

Il me regarda. Il vit sans doute que j'étais sincère, que je ne mentais pas, et il se décida à tout me dire.

–J'ai commis, avoua-t-il, un véritable crime, un crime affreux.

Et il me raconta qu'il avait abusé de sa fiancée, mademoiselle de Frémilly.

–Ah ! s'écria le grand'mère, c'était donc vrai !

–C'était vrai, puisqu'il me l'a dit.

–Et Laurence qui, hier encore, niait et le défendait.

–Mademoiselle de Frémilly peut nier et défendre son fiancé, car elle ne s'est aperçue de rien.

–Et comment cela ?

–Elle dormait.

–Elle dormait ?

–C'est pendant son sommeil...

–Un viol, alors !

–Oui, madame, un viol.

–Et quand elle s'est réveillée ?

–Elle ne s'est pas réveillée.

–Elle ne s'est pas réveillée ?

–Non, madame. C'était une sorte de sommeil somnambulique.

Madame de Frémilly fit un grand mouvement. Il lui semblait que des écailles tombaient de ses yeux.

–Ah ! s'écria-t-elle, je comprends tout. Et moi qui reprochais à ma pauvre petite-fille son obstination à me mentir, car le crime a eu des conséquences, monsieur, des conséquences terribles. Laurence est mère.

Et elle persistait, son enfant aux bras, à me soutenir qu'elle était innocente.

–Elle, oui.

–Mais pas l'autre ... pas ce misérable ! Et je veux que vous le disiez devant elle. Je veux que vous répétiez devant elle l'aveu qui vous a été fait. Elle ne le défendra plus, alors. Elle aura pour sa mémoire l'indignation et le mépris que j'avais déjà, et que votre horrible révélation a centuplés. Profiter du sommeil d'une enfant... Quoi de plus odieux, monsieur ?

–En effet, madame, dit Régulus, qu'une rougeur avait envahi, et qui, malgré lui, courbait la tête, c'est inexcusable, et, quand j'ai appris cela, je

n'ai pu m'empêcher de faire à mon ami les remontrances que vous supposez.

Mais il était si honteux lui-même de son acte, si confus et si malheureux, qu'il m'a fait pitié.

—Il n'est pas de pitié, fit violemment la baronne de Frémilly, pour un tel criminel.

—Je le sais, madame, son forfait est indigne de pardon. Mais il avait peut-être pour excuse son amour, cet amour ardent qui l'affolait et lui enlevait toute raison.

—S'il avait aimé réellement, aurait-il souillé celle qu'il aimait ?

—Elle devait être sa femme.

—Raison de plus pour la respecter !

—Vous avez raison, madame.

—Auriez-vous fait cela, vous, monsieur ?

Régulus courba le front plus bas, et répondit :

—Je ne sais pas.

—Vous ne savez pas ?

—Je ne puis pas répondre des écarts où la passion peut entraîner.

—Déshonorer une enfant ! briser une existence, car elle est perdue, maintenant, ma pauvre enfant. A quel avenir peut-elle prétendre avec ce bâtard, dont le père est mort ? Et j'ai été si dure, moi, si cruelle avec elle ! Mais pouvais-je supposer qu'il y avait des hommes capables de pareils attentats ? Qui aurait prévu cela ? Qui l'aurait imaginé ? je croyais qu'il avait profité de l'ignorance de Laurence pour la tromper, pour la séduire ; mais s'emparer d'elle à son insu, pendant son sommeil, quand elle était sans raison et comme inanimée, cela dépasse tout, monsieur ; et l'homme coupable d'un semblable forfait est le plus méprisable et le plus indigne des hommes ! Et, bien que ma petite-fille doive rester déshonorée, je ne regrette pas d'avoir chassé M. de Brécourt. Cette femme, en l'accusant d'une faute imaginaire, a servi la vengeance du ciel, qui voulait le punir, sans doute, de la faute réelle.

Elle cessa de parler.

Son regard était effrayant.

Elle leva vers le ciel ses mains amaigries et poussa ce gémissement :

—Ma pauvre enfant ! Ma pauvre enfant !

Régulus la regardait sournoisement.

Toutes les imprécations sorties de cette bouche indignée à l'adresse de Jacques de Brécourt tombaient sur sa tête à lui, qui était le vrai coupable, à lui, qui avait commis le crime dont il accusait audacieusement un innocent. Et c'était si odieux ce qu'il avait fait et ce qu'il faisait encore, et il en avait tellement conscience, à cette heure, en présence de la désolation de cette grand'mère, pleurant sur le déshonneur de sa petite-fille, qu'il en était, malgré son absence de tout sens moral, un peu effrayé.

Et pour ramener un peu de calme en son esprit, malgré tout troublé, il s'empessa de parler de la réparation dont il prétendait avoir été chargé, et avec laquelle il croyait racheter son crime.

–C'est un peu le repentir, madame, qui a fait partir Jacques si brusquement et chercher la mort.

–Ce n'était pas le moyen de réparer son crime.

–Vous l'avez chassé.

–Il fallait tout me dire. Je ne sais pas ce que j'aurais fait. Mais peut être aurais-je sauvé de la honte ma petite-fille.

–Il aurait préféré mourir.

–Que d'avouer sa faute ?

–Oui, madame.

–Et il n'a pas préféré mourir que de la commettre !

–Il a été pris, sans doute, d'un moment de folie.

–Rien ne saurait l'excuser !

–Je suis de votre avis, madame. Mais il m'a chargé, moi, de la réparation, si une réparation est possible. Il m'a chargé, du moins s'il mourait, de veiller sur l'enfant qui naîtrait peut-être, de lui donner un nom.

–Le vôtre ?

–Le mien.

–Mais il faudrait épouser.

–Oh ! madame, fit Régulus, je n'ai jamais eu la pensée d'un tel rêve !

–Laurence, d'ailleurs, ne peut plus épouser personne.

–Moi, madame, fit Régulus, qu'un espoir fou transportait, je n'aurais jamais osé concevoir une telle ambition. Ce n'est pas, puisque je sais ce qui s'est passé, une tâche involontaire qui m'arrêterait. Mais nous n'en sommes

pas là, malheureusement. Je viens simplement accomplir le devoir dont m'a chargé mon ami : reconnaître son fils, en laissant à mademoiselle de Frémilly toute sa liberté. Je donnerai mon nom à l'enfant de mon ami. Je l'emmènerai avec moi. Je l'élèverai comme mon propre enfant.

–Croyez–vous donc, fit madame de Frémilly, que la mère voudra s'en séparer ?

–Je ne sais pas, madame. Je fais ce que mon ami m'a dit de faire.

–Jamais, monsieur, jamais Laurence ne quittera son fils !

–Je le lui laisserai, madame. Mais il aura un nom. Ne pouvant pas porter celui de Jacques de Brécourt, son père, il portera le mien. Ce n'est pas un nom illustre, mais c'est le nom d'un honnête homme.

–Et si vous vous mariez ?

–Je ne me marierai pas, madame.

–Pour accomplir les volontés de votre ami ?

–Oui, madame.

–C'est du dévouement, en effet.

–J'ai dit à Jacques que je ferais ce qu'il me demanderait. Et vous voyez, madame, je n'ai pas hésité. Je n'ai pas perdu de temps. Hier, M. Mareuil m'apprenait où je pourrais vous voir. Aujourd'hui, je suis venu.

–C'est vrai, monsieur.

–J'enchaîne ma liberté. J'engage mon avenir. Mais je tiens le serment que j'ai fait à un ami.

–Vous êtes un honnête homme, monsieur, dit madame de Frémilly, et il ne tiendra pas à moi que vous ne soyez récompensé de ce dévouement, si ma sympathie peut quelque chose pour vous.

–Elle peut tout, madame.

–Quoi donc ?

–Elle peut me concilier les bonnes grâces de mademoiselle de Frémilly.

–Vous n'en avez pas besoin, monsieur. Ma petite–fille, qui saura ce qui s'est passé et pourquoi vous êtes ici, appréciera comme moi, j'en suis sûre, la grandeur du sacrifice que vous allez faire pour votre ami et pour son fils. Je vais la faire appeler.

La baronne sortit pour donner des ordres, et Régulus resta seul. Il ne se sentait pas d'aise. Les paroles de madame de Frémilly lui avaient fait l'effet d'une bienfaisante rosée, et il s'épanouissait maintenant en son infamie.

Et une autre joie le tenait.

Il allait la voir ! Il allait voir cette jeune fille, pureté, lumière, qu'il avait tenue et serrée en ses bras, qu'il avait possédée avec une âcre jouissance, qu'il n'avait jamais oubliée, et qui mettait, quand il y songeait, de longs frissons en ses veines...

Il allait la voir !

Que dirait-elle ? Que penserait-elle ?

Aurait-elle pour lui les mêmes sentiments que sa grand'mère ? Se laisserait-elle prendre aussi facilement que celle-ci à ses mensonges ?

Où allait-elle, d'un coup d'épaule indigne, renverser tout l'échafaudage de ses infamies si habilement dressé cependant ?

Il ne savait que penser.

Il avait peur de la droiture et de la clairvoyance de cette enfant qui avait aimé et qui aimait peut-être encore.

Il lui semblait qu'avec madame de Frémilly toute son assurance avait disparu, toutes ses espérances s'étaient envolées.

Il entendit un bruit léger de voix, des pas, puis la porte s'ouvrit.

Et madame de Frémilly dit :

–Laurence va venir. Elle avait à peine achevé, que la porte s'ouvrit de nouveau.

Et Laurence parut.

Elle était seule, sans son enfant, resté dans le jardin, sans doute, sous la garde d'une domestique.

IX

En reconnaissant le visiteur pour lequel sa grand'mère la faisait appeler, mademoiselle de Frémilly eut un mouvement et un cri de surprise.

–M. Doria !

Mais la baronne dit aussitôt :

–Non, mon enfant, monsieur n'est pas M. Doria. Je t'expliquerai pourquoi il a pris ce nom. Monsieur est un ami de M. de Brécourt. Il a été chargé par lui d'une mission toute de confiance. Ah ! ma pauvre enfant, que j'ai d'excuses à te faire !

–A moi, grand'mère ? fit Laurence avec une grande expression d'étonnement.

–A toi. J'ai été injuste et cruelle envers toi, ma pauvre enfant. Mais qui ne t'aurait accusée à ma place ?

Laurence, que ces paroles surprenaient étrangement, regardait tour à tour madame de Frémilly et le visiteur comme pour leur en demander l'explication.

Et pendant ce temps le misérable Régulus l'admirait.

Il la trouvait extrêmement belle, malgré sa pâleur, avec ses grands yeux clairs et purs qui illuminaient tout son visage.

Et quand il pensait aux liens mystérieux qui les unissaient, de terribles ardeurs brûlaient son sang, et il avait peine à en voiler l'éclat qui passait par ses yeux.

Il ne prononçait pas une parole et s'efforçait de cacher les émotions étranges qui le remuaient tout entier. Laurence fixa sur sa grand'mère ses beaux yeux ingénus et bégaya :

–Je ne comprends pas, grand'mère.

–Je sais tout, mon enfant.

–Mais quoi, grand'mère ?

–Que tu es innocente, comme tu me l'affirmais. C'est pendant ton sommeil, dans une des crises somnambuliques, sans doute, que tu avais à ce moment, qu'on a abusé de toi.

–Mais qui, grand'mère ?

–Celui que j'accusais.

–Jacques ?

–M. de Brécourt.

Laurence se redressa à cette accusation.

Un long tressaillement passa en elle.

Et elle dit aussitôt :

–C'est faux, grand'mère, c'est faux ! Qui l'accuse ?

Elle ajouta :

–Si j'ai été victime d'une telle infamie, ce n'est pas Jacques qui en est l'auteur. Je le connais, Jacques. Il était incapable d'une action aussi infâme !

–Il s'est accusé lui-même.

–A qui ?

–Il a avoué à monsieur.

Madame de Frémilly montra Régulus, blême, une sueur froide aux tempes, et qui n'osait pas parler de peur que le tremblement de sa voix ne trahit son angoisse.

Laurence toisa le misérable des pieds à la tête avec une expression de dédain et de mépris qu'elle ne chercha même pas à dissimuler, et elle répéta avec plus d'énergie encore :

–C'est faux ! c'est faux !

Régulus jugea qu'il ne pouvait garder plus longtemps le silence et il balbutia :

–Pourtant, mademoiselle...

–Quoi ?

–C'est lui qui m'a dit avant de partir...

–Qu'il m'avait déshonorée ?...

–Qu'il avait cédé à un moment de passion, de folie...

–C'est faux !

–Comment aurais-je su ?

–Parce que le coupable vous l'a dit peut-être. Mais ce coupable n'est pas Jacques. Jacques avait pour moi trop d'adoration et de respect.

–M. de Brécourt, dit madame de Frémilly, est le seul homme qui ait approché de toi.

–Puis–je savoir qui a pu s'en approcher quand je dormais ?

–Qui accuses–tu alors ?

–Personne, grand'mère. Je ne puis accuser personne, puisque, ainsi qu'on vous l'a dit, je n'avais pas conscience de ce qui se passait.

Elle se tourna vers Régulus :

–Mais, monsieur peut–être pourrait nous faire connaître le nom du coupable.

–Il me l'a dit, fit la baronne, c'est M. de Brécourt.

–Et je répète, cria Laurence, que c'est un mensonge et une calomnie !

Elle s'était redressée encore.

Toute sa chair frémissait d'indignation.

Et une grande flamme éclairait ses yeux menaçants.

Régulus ne savait trop quelle contenance prendre.

Elle était moins facile à tromper que la grand'mère, celle–ci !

Elle aimait.

Et il commençait à craindre de ne pas arriver à ses fins.

Il y eut un silence, puis madame de Frémilly, s'adressant à Laurence :

–Calme–toi, ma chérie.

–Que je me calme, grand'mère, quand j'entends accuser Jacques du plus odieux des actes !

–Laisse–moi t'expliquer.

–Et que m'expliquerez–vous ? Que Jacques était indigne de mon amour, que Jacques était le plus misérable des êtres ? Jamais je ne le croirai grand'mère, jamais ! Et jamais je ne cesserai de le pleurer. Cet enfant que j'ai porté en moi, que j'ai mis au jour, n'est pas le fils de Jacques. Quel en est le père ? je ne le saurai sans doute jamais, puisque le criminel a profité de mon sommeil.

Elle s'adressa brusquement à Régulus :

–Qui vous a dit à vous, monsieur, que je dormais ?

Interloqué par cette brusque attaque, l'amant de Noémie bredouilla quelques paroles inintelligibles, mais la baronne vint à son secours :

–C'est M. de Brécourt qui le lui a dit en l'envoyant pour réparer sa faute, pour donner, s'il venait à mourir, un nom à son fils.

–Oui, dit Régulus, qui reprit un peu d'assurance en se voyant soutenu par madame de Frémilly. Jacques, qui était mon ami et qui savait quels dangers il allait courir, m'avait dit : c'est à toi que je confie le sort de mon enfant.

–Jacques n'aurait jamais dit cela, monsieur.

–Et pourquoi ?

–Jacques me connaissait comme je le connaissais moi-même, et il savait qu'à défaut de lui, son fils aurait sa mère.

–Sa mère ne pouvait lui donner un nom, et Jacques ne voulait pas que son fils fût un bâtard.

–Et vous veniez pour l'adopter !

–Je vous l'aurais dit déjà, madame, si vous m'aviez permis de m'expliquer.

–Et comme je suis sûre, dit Laurence, que ce n'est pas Jacques qui vous a envoyé, je refuse !

–Vous, refusez ?

–Oui, monsieur.

–Cependant...

–Mon fils portera mon nom, mon nom seul. Je ne l'abandonnerai pas, car c'est mon fils, et je ferai tout pour qu'il ne connaisse jamais son père et n'ait rien de commun avec un misérable tel que lui !

En prononçant ces paroles, Laurence regarda fixement Régulus, et celui-ci courba la tête, n'osant supporter le rayon fulgurant de son regard.

Puis elle se retira.

Il était évident qu'une pensée lui était venue qu'elle ne voulait pas dire, qu'une lumière peut-être s'était faite en elle soudainement.

Régulus en eut l'intuition et il trembla.

Resté seul avec madame de Frémilly il tâcha de se remettre, mais toutes ses espérances s'étaient évanouies.

Jamais il ne serait le mari de mademoiselle de Frémilly.

Jamais il ne vaincrait la répugnance, le dégoût même qu'il semblait avoir inspirés à la jeune femme.

Il dit, complètement décontenancé, à madame de Frémilly :

–Je n'ai plus qu'à me retirer, madame.

–Il ne faut pas, dit la baronne, en vouloir à ma petite-fille. Elle est encore

sous le coup de l'émotion, du chagrin causés par la nouvelle de la mort de son fiancé. Elle aimait beaucoup M. de Brécourt.

–Et moi, fit Régulus, elle me traite presque en criminel. C'est ainsi qu'on est souvent récompensé quand on veut rendre service.

–Ne lui en veuillez pas, monsieur. Je tâcherai de la faire revenir sur ses préventions.

–Je ne l'espère guère. En tout cas, je me tiens, toujours à votre disposition, madame, et prêt à exécuter les dernières volontés de mon ami. Je vais rentrer à Paris ; quand vous aurez besoin de moi, vous n'aurez qu'à m'écrire un mot, et j'accourrai.

–Je vous remercie, monsieur. Je vais tout expliquer à Laurence, ce qui vous a amené, ce que vous m'avez appris relativement à la trahison dont on avait accusé M. de Brécourt, et peut-être en voyant que vous êtes venu pour justifier son fiancé d'une infâme calomnie, reviendra-t-elle à de meilleurs sentiments. Je tâcherai de lui faire comprendre qu'elle ne doit pas laisser son fils sans nom, qu'elle risque ainsi d'entraver son avenir. Enfin je ferai de mon mieux pour quelle apprécie davantage l'acte chevaleresque que vous êtes disposé à accomplir en souvenir de l'amitié que vous portiez à un homme indigne pour moi d'une telle affection.

–Je vous suis bien reconnaissant, madame, de vos bons sentiments à mon égard, mais je doute, après avoir vu et entendu mademoiselle de Frémilly, que vous arriviez à un bon résultat. En tout cas, moi, j'aurai fait mon devoir. L'astucieux personnage s'appêtait à se retirer.

Madame de Frémilly dit :

–Il faut que je m'occupe de cette femme dont vous avez dévoilé les indignes manoeuvres. Je vais envoyer l'ordre de la chasser avec son fils du château de Marconnay, où elle ne doit pas demeurer plus longtemps.

–Je pourrai, dit Régulus, me charger de la lettre, que je mettrai à la poste à Paris, afin qu'on ne découvre pas en voyant le timbre le lieu de votre retraite.

–C'est vrai, dit madame de Frémilly, je n'y avais pas songé. Si vous voulez attendre quelques minutes, je vais faire la lettre et vous prierai de me rendre ce petit service.

–Je suis entièrement à vos ordres, madame.

–Je vous demande cinq minutes.

–Faites, madame.

Régulus resta seul dans le petit salon.

Les sentiments les plus divers l'agitaient.

Le mépris que lui avait témoigné Laurence pendant le court entretien qu'il venait d'avoir avec elle n'avait fait qu'enflammer davantage, non pas l'amour, c'est un sentiment trop noble pour le misérable, mais l'espèce de passion criminelle dont il brûlait pour cette jeune fille qu'il avait, au prix d'un crime, un instant pressée entre ses bras.

Maintenant qu'il l'avait revue, si hautaine, si fière, si dédaigneuse, si pure en même temps et si belle, il la désirait plus violemment que jamais.

Et il se sentait capable, pour l'obtenir, de tout tenter, de tout faire, de commettre dix crimes, s'il le fallait.

Il courut à la fenêtre pour tâcher de l'apercevoir encore.

Il ne la vit pas.

Elle n'était pas dans le jardin.

Le sang en feu, des éclairs de rage aux yeux, il répétait en serrant les poings :

–Elle sera à moi ! Elle sera à moi !

Et il cherchait les moyens de triompher des obstacles qu'il avait vus se dresser entre eux, et qui à tout autre qu'à Régulus eussent paru insurmontables.

Il était si absorbé dans ses combinaisons et dans la vision de celle qu'il convoitait, qu'il eut un sursaut violent quand la porte s'ouvrit.

Il se redressa vivement pour cacher son trouble et courut prendre la lettre que lui tendait la baronne de Frémilly.

Cette lettre était adressée à Agathe Simonnet, au château de Marconnay.

Régulus pensa qu'il allait au moins être débarrassé de Noémie.

C'était déjà un résultat.

Il renouvela à madame de Frémilly ses protestations de dévouement et il la quitta pour rentrer à Paris. En traversant le jardin, il en fouilla du regard toute l'étendue. Il ne vit ni Laurence, ni son fils. Alors il se décida à sortir et se dirigea aussitôt vers la gare.

X

Des semaines se passèrent.

Noémie, chassée de Marconnay, était venue à Paris, où elle voulait retrouver Régulus, qu'elle désirait surveiller, car elle pensait bien que c'était à ses agissements qu'elle devait son malheur, et elle voulait se venger et l'empêcher de commettre de nouvelles infamies.

Aux Chênes–Verts, à Fouras, la vie avait repris comme auparavant, après la visite de Régulus, et madame de Frémilly et sa petite–fille semblaient toujours aussi loin l'une de l'autre. Les révélations de Régulus avaient creusé entre elles un nouvel abîme.

La baronne croyait plus que jamais à la culpabilité de Jacques de Brécourt. Laurence était plus certaine maintenant de son innocence.

Si on avait abusé d'elle, comme on l'affirmait, pendant son sommeil, pendant un de ces accès de somnambulisme auxquels elle avait été sujette, ce n'était sûrement pas Jacques qui avait commis ce crime.

Et un doute singulier, qui s'était fait jour en elle pendant que parlait cet homme, cet ami de Jacques, qui venait ainsi essayer de ternir la mémoire de son ami, prenait corps en elle peu à peu.

Elle n'aurait rien osé affirmer encore.

Elle n'aurait pas osé accuser, prononcer un nom ; mais son soupçon, peu à peu, se changeait en certitude, au fur et à mesure qu'elle se rappelait certains faits, certains détails. Quand cet homme, qui accusait son ami, était venu à Marconnay, c'était le moment où, désespérée par le départ de Jacques, la perte de son amour, elle était le plus souffrante, le plus fréquemment en proie aux crises qui l'affaiblissaient tant.

Le misérable avait passé une nuit au château, et il était parti de très bonne heure le lendemain, sans avoir revu ni sa grand'mère, ni elle.

Les domestiques avaient remarqué qu'il avait un air étrange, l'air, avait dit l'un d'eux, de quelqu'un qui a fait un mauvais coup.

Son départ brusque avait toutes les apparences d'une fuite, d'une fuite après un crime.

Si c'était lui ?

Cette question, ce terrible point d'interrogation s'était déjà dressé devant l'esprit épouvanté de Laurence.

Elle n'en avait pas parlé à sa grand'mère.

Elle avait essayé de le repousser.

Mais il revenait persistant et tenace, et elle sentait une horreur insurmontable l'envahir.

Si c'était ce misérable, ce misérable qu'elle haïssait déjà, pour lequel elle avait une de ces répugnances instinctives que l'on a pour les bêtes immondes, si elle acquérait la certitude que ce fût lui le criminel, que ce fût lui qui l'eût tenue, ne fût-ce qu'un instant, entre ses bras, il lui semblait qu'elle expirerait de honte et de dégoût. Elle se disait qu'elle eût préféré être la proie d'un de ces paysans qui fréquentaient le château, d'un des valets qui l'habitaient.

Cette angoisse nouvelle venant s'ajouter à toutes celles qui déjà la torturaient, à la douleur immense que lui avait causée la mort de Jacques, avait achevé de la dégoûter de la vie et du monde.

Elle se détachait de son fils, qu'elle croyait le fils du monstre.

Elle ne surveillait plus son sommeil, ne le prenait plus dans ses bras pour le hausser à ses lèvres. Elle le laissait aux soins de la nourrice, qui s'en occupait.

Et sa grand'mère l'avait remarqué.

Elle avait remarqué que Laurence n'embrassait plus son fils.

Que se passait-il dans son cerveau ?

Elle ne pouvait pas le deviner.

Mais il était évident qu'une évolution s'y était faite.

En quel sens ?

Elle ne s'en doutait pas.

Elle observait attentivement, et d'un air un peu anxieux, la jeune mère, dont l'état de santé devenait de nouveau inquiétant.

Que pensait-elle ?

Jamais elle ne parlait. Jamais elle n'avait dit à sa grand'mère un mot de la visite que les deux femmes avaient reçue et de l'homme qui était venu.

Elle ne parlait pas davantage de quitter Fouras, de changer quoi que ce soit à la vie qu'elles menaient toutes les deux.

L'été allait finir.

De nouveau les villas, autour d'elles, devenaient vides. La plage était déserte, le casino fermé et les chemins ombragés de chênes-verts, que les vents d'ouest faisaient crier lamentablement, restaient solitaires.

La mer, devenue houleuse vers la fin de septembre, se brisait avec de grands bruits rageurs au bas des falaises. La pluie tombait souvent, rayant le ciel gris.

Et Laurence ne parlait pas de partir.

Elle ne parlait pas de faire revenir l'homme qui avait offert de donner son nom à son fils.

Que voulait-elle donc faire ?

Qu'attendait-elle ?

La grand'mère n'osait pas l'interroger.

Elle avait peur de réveiller ses indignations et ses douleurs, les colères qui avaient fait proférer, à l'une et à l'autre, au cours de scènes inoubliables, d'irréparables paroles.

Elle se promenait souvent dehors, malgré le mauvais temps, toute seule, le front fouetté par la pluie et les vents.

Laurence ne sortait pas.

Elle demeurait des journées entières, le visage collé à la vitre, suivant le balancement des arbres tumultueusement agités, ou le gonflement des vagues qui moutonnaient au loin.

Et elle s'occupait de moins en moins de son fils.

Quand on le lui donnait pour qu'elle l'embrassât, elle le rendait tout de suite à la nourrice, sans avoir effleuré son front de ses lèvres.

Et un jour enfin, de longues semaines après la visite de Régulus et le départ de Noémie de Marconnay, qu'elle ignorait d'ailleurs, madame de Frémilly sut ce que sa petite-fille pensait.

Elle avait arrêté un plan, fixé le reste de sa vie.

– Nous allons, grand'mère, dit-elle à madame de Frémilly, nous allons, si vous le voulez bien, retourner à Marconnay.

– Avec ton fils ?

– Avec lui...

– Et nos gens, le monde ?

– Nos gens et le monde penseront ce qu'ils voudront. Ma vie est finie

désormais. Jacques est mort. Rien ne me retient plus ici-bas.

–Et ton fils ?

–Je ne l'aime plus.

–Tu n'aimes plus ton fils ?

–Si je ne me faisais une raison, je le haïrais.

–Tu haïrais ton fils ?

–Il y a des moments où il me fait horreur.

–Le fils de Jacques ?

–Ce n'est pas, fit violemment Laurence, ce n'est pas le fils de Jacques, c'est le fils du crime ! fils de laquais, peut-être, ou de plus bas et de pire !

–Comme tu dois souffrir, ma pauvre enfant, dit la grand'mère, émue, avec de pareilles idées !

–Je ne souffre plus. Ma résolution est prise.

–Que veux-tu faire ?

–Rendre l'enfant à l'homme qui l'a réclamé, qui veut l'adopter, et partir.

–Tu veux me quitter ?

–Il le faut !

–Et où veux-tu aller ?

–Dans quelque couvent expier la faute involontaire, le crime plutôt dont j'ai été victime. Tu laisseras à l'enfant ce qui me revient de ma fortune. Et personne ne me verra plus. Je ne reverrai plus personne.

–Et tu me laisseras mourir seule !

–Depuis longtemps, grand'mère, ma présence n'est plus une joie pour vous, mais une honte.

–Mon enfant !

–Ne protestez pas, grand'mère, je le vois, je le sens. Je vous ai rendue malheureuse. J'ai assombri vos derniers jours. J'ai mis la nuit en votre vie jusque-là si lumineuse. Mais ce n'est pas ma faute. Je n'ai rien fait de mal. Pardonnez-moi et laissez-moi partir ! Madame de Frémilly avait peine à retenir ses larmes.

–C'est toi, dit-elle, qui devrais me pardonner. Je vois bien que je ne puis rien te reprocher. Quelque fatalité inexplicable s'est appesantie sur ta vie. Je ne sais plus que penser et que croire, et je ne sais plus qui accuser. J'ai été souvent peut-être injuste et cruelle, mais c'était par affection pour toi, et ne pouvant te rendre la tranquillité et le bonheur, je ferai tout ce que tu

me demanderas.

–Il faut écrire à cet homme et lui dire de venir nous rejoindre à Marconnay.

–Pourquoi à Marconnay et pas ici ?

–Ici, si vous le désirez, grand'mère.

–Personne des nôtres ne sera mis dans la confiance.

–Faites cela pour vous, grand'mère, car pour moi...

Elle eut un geste de profonde indifférence qui indiquait le peu de cas qu'elle faisait désormais de l'opinion du monde auquel déjà en son esprit elle se jugeait morte.

–J'écrirai demain, dit la baronne.

...

Par un singulier hasard, ou plutôt par un de ces jeux de la destinée qui semblent, à certains moments, diriger les événements humains, le même train qui amena à Fouras Régulus Boulard, appelé par madame de Frémilly après la conversation qu'elle avait eue avec sa petite-fille, y déposait aussi Jacques de Brécourt et Mareuil, sans que les uns et les autres se fussent aperçus.

Par ce train arrivait aussi une femme soigneusement voilée, qui avait suivi à son insu l'aide-préparateur de photographie. C'était Noémie, qui, laissant à Paris son enfant à la garde d'une voisine, avait voulu voir où allait son ancien amant, qui ne voyageait pas généralement pour son plaisir, et dont le déplacement devait certainement l'intéresser.

Quand Jacques et son ami, retardés par la difficulté que le premier éprouvait encore à marcher, se présentèrent devant la villa des Chênes-Verts, où Régulus avait été introduit, Noémie était près de la porte, dissimulée dans l'ombre, car il faisait nuit, se demandant ce qu'elle allait faire, comment elle pourrait pénétrer dans cette maison où venait d'entrer son ancien amant, et quelles étaient les personnes qui l'habitaient et que Régulus allait voir. Elle n'avait pas eu le temps de prendre des informations, préoccupée avant tout de ne pas perdre les traces du misérable qu'elle poursuivait.

Jacques et Mareuil ne la virent pas, trop absorbés par leurs propres préoccupations, et Noémie, bien qu'ils parlassent à voix basse, entendit ce qu'ils disaient avant de sonner.

Elle ne connaissait ni l'un ni l'autre.

Le plus jeune et le plus distingué, celui qui boitait encore légèrement, dit à son compagnon :

–Tu es sûr que c'est ici ?

–C'est bien la maison que l'on m'a indiquée, les Chênes-Verts.

–Crois-tu qu'on me recevra à cette heure ?

–Je ne sais pas. En tout cas on n'est pas couché, car je vois de la lumière.

...

En effet on voyait une lueur passer entre les arbres qui commençaient à perdre leurs feuilles.

Le plus jeune murmura :

–Je vais peut-être la voir !

–C'est probable.

–Quel effet ma vue va-t-elle lui produire ? Elle me croit mort, sans doute.

–Assurément.

En entendant ces mots, Noémie avait tressailli.

Elle comprenait ou du moins elle croyait comprendre.

Cette maison devant laquelle elle se trouvait, dans laquelle venait d'entrer le misérable Régulus, c'était la maison où s'étaient réfugiées madame de Frémilly et sa petite-fille.

Cet homme qu'elle voyait, c'était l'ancien fiancé, c'était M. de Brécourt.

Il y avait pour elle un peu d'obscurité dans la conversation surprise.

Pourquoi le croyait-on mort ? Elle savait qu'il était parti.

Elle ignorait que la nouvelle de sa mort avait été annoncée.

Mais, si mademoiselle de Frémilly le croyait mort, Régulus avait dû avoir la même conviction. C'est ce qui l'avait rendu aussi audacieux.

Mais alors, si c'était cela, M. de Brécourt allait trouver là, auprès de mademoiselle de Frémilly, le misérable qui s'était rendu coupable de tant d'infamies envers eux deux.

C'est lui qui la vengerait.

Il y avait donc au ciel une justice ?

Dans l'obscurité où elle se tenait tapie, immobile et retenant son souffle, Noémie frissonna d'aise et continua à écouter.

C'était M. de Brécourt qui parlait.

–Faut-il que je donne mon nom ?

–Non, il vaut mieux dire le mien seulement. Tu paraîtras ensuite quand j'aurai préparé ces dames, quand je serai venu te chercher. Tu resteras en arrière dans le vestibule.

–Ce sera peut-être plus sage, en effet, dit le compagnon du gros homme.

–Alors je sonne ? fit Mareuil en prenant l'anneau de la sonnette.

–Oui, sonne.

La cloche tinta.

Jacques était si ému qu'il s'appuya à l'épaule de son ami.

Noémie qui le vit chanceler pensa :

–C'est lui ! Je ne me suis pas trompée !

Quelques secondes se passèrent.

Jacques et Mareuil ne parlaient plus.

Le premier trop ému sans doute pour prononcer une parole, le second ne voulant pas, par un bavardage sans intérêt, l'arracher aux pensées qui l'absorbaient.

Un pas se fit entendre enfin sur le gravier du jardin.

Ce pas s'arrêta derrière la porte, et, avant d'ouvrir, une voix demanda :

–Qui est là ?

Ce fut Mareuil qui répondit.

–Je voudrais parler, dit-il, à madame Dubois.

A ce nom Noémie laissa échapper un geste de surprise.

Madame Dubois ! N'était-ce donc pas madame de Frémilly ?

Toutes ses suppositions croulaient.

Qu'avait de commun Régulus avec une dame Dubois quelconque ? Elle ne lui en avait jamais entendu parler.

Mais elle pensa que madame de Frémilly, si elle se cachait, n'avait pas dû donner son vrai nom, et que c'était elle peut-être qui avait pris ce nom de Dubois.

Elle attendit.

La voix demandait, toujours à travers la porte :

–Qui êtes-vous ?

–Un ami de madame Dubois, M. Mareuil. Vous retiendrez ce nom ?

–Oui, monsieur.

–J'arrive de Paris, et j'ai de graves nouvelles à annoncer à madame Dubois.

–Je vais voir, dit la voix, si madame peut recevoir monsieur.

Et sur le gravier un bruit de pas qui s'éloignait rapidement.

Noémie s'était renfoncée dans l'ombre profondément.

Jacques dit à voix basse :

–Crois-tu qu'on va nous ouvrir ?

–Je l'espère.

–Je n'ai jamais été si ému, après ce que tu m'as appris, les infamies.

Mon Dieu ! mon Dieu !

–Calme-toi ! fit Mareuil en saisissant la main de son ami.

–Que va–t–elle penser ? Que va–t–elle dire ? Que va–t–il sortir de cette entrevue ? Je n'ose pas y penser. Que de changements en quelques mois ! Si c'est vrai ce qu'on t'a dit, qu'elle est mère...

–Je n'en crois rien, quant à moi.

–Pourquoi se cachent–elles ? Pourquoi vivent–elles ici sous un faux nom ? Dans quel but ce misérable t'avait–il menti ?

–Est–ce qu'on sait ? Ne m'a–t–il pas menti déjà en me disant que c'était toi qui avais séduit ta fiancée ?

–C'est vrai. On se perd dans un tel dédale de monstruosité !

–Tu as donc bien des ennemis ?

–Je ne m'en connaissais pas.

–Tu as toujours cet homme.

–Oui, cet ancien camarade, à qui je n'ai fait que du bien.

–Qui sait, fit Mareuil, si ce n'est pas lui qui a tout fait, envoyé cette fausse maîtresse, commis l'autre crime, le crime dont il est venu chez moi t'accuser toi–même ?

–Mais, comment ?

–Je ne sais pas. C'est une supposition.

–Et pourquoi ?

–S'il te hait.

Les deux hommes cessèrent de parler.

Noémie frissonnait des pieds à la tête.

Un tremblement fébrile l'agitait.

Elle comprenait tout maintenant : l'infamie nouvelle dont le misérable Régulus s'était rendu coupable et pourquoi il était là, chez madame de Frémilly car c'était bien madame de Frémilly qui se cachait sous le nom de Dubois. C'était pour accuser Jacques de Brécourt, qu'il croyait mort, de l'attentat dont il s'était rendu coupable lui–même, pour l'accuser devant madame de Frémilly, comme il l'avait accusé devant son ami.

Mais Jacques était là, providentiellement sauvé sans doute de quelque catastrophe. Il allait confondre lui–même l'imposteur.

La lumière se ferait.

Et elle serait là, elle Noémie, pour voir l'écrasement du criminel et jouir de sa chute.

Sur le gravier les pas se firent entendre de nouveau.

Jacques se cramponna au bras de son ami.

–Je me meurs, murmura–t–il.

–Du courage ! fit le gros Mareuil.

La porte s'ouvrit.

–Entrez, monsieur.

Mareuil franchit le seuil.

Jacques le suivit en chancelant.

Et Noémie, furtive comme une ombre, se glissa derrière eux.

La servante, qui était venue ouvrir les croyant ensemble, ne fit aucune observation.

Elle referma la porte et dit :

–Tout droit, messieurs.

Et le petit cortège suivit, à travers les ténèbres, la grande allée conduisant à la villa, dont on voyait les fenêtres éclairées luire dans l'ombre ; Noémie se maintenait toujours à une certaine distance, de peur d'être aperçue.

A ce moment, voici ce qui se passait dans l'intérieur de la villa des Chênes–Verts.

Dans le salon du rez–de–chaussée, où elle avait reçu Régulus, la baronne de Frémilly était seule avec son visiteur.

Laurence n'avait pas voulu le voir.

Elle venait d'expliquer à l'aide–préparateur les résolutions de sa petite–fille ... de lui laisser l'enfant qu'il allait adopter ... et de se retirer dans un couvent pour y terminer ses jours.

Régulus avait fait un peu la grimace, car ce n'était pas ce qu'il avait espéré.

Il était loin de la réalisation du beau rêve qu'il avait fait.

Mais il y avait une clause du programme qui ne l'avait pas laissé indifférent :

Mademoiselle de Frémilly devait abandonner à l'enfant, à lui, par conséquent, la plus grosse partie de sa fortune.

S'il ne pouvait pas être le mari de Laurence, Régulus serait donc riche.

Cette perspective ramena sur ses lèvres le sourire qui s'en était enfui, et il s'écria avec enthousiasme :

–Il n'est rien, madame, que je ne fasse pour être agréable à celui qui fut le plus cher de mes amis. Je donnerai donc mon nom à son fils, et j'accepte les conditions de mademoiselle de Frémilly, bien que l'espèce de suspicion

qu'elle semble conserver à mon égard soit pénible pour moi.
Mais elle aimait Jacques—et l'excès de sa douleur excuse tout.

Le misérable ajouta :

—Je suis donc à vos ordres, madame la baronne, prêt à accomplir exactement tout ce que vous me demanderez. Il est inutile que je vous assure que j'aimerai comme mon propre enfant cet enfant de mon ami, que je vais reconnaître pour le mien.

Madame de Frémilly ne répondit pas.

Elle allait présenter à Régulus des papiers qu'elle avait préparés—quand la servante, entrée doucement, vint lui parler bas à l'oreille.

Elle eut un grand geste de stupeur et laissa, malgré elle, échapper ces mots :

—Mareuil ici ! Que me veut-il ?

Régulus avait entendu.

Sans qu'il pût savoir pourquoi, cette visite inattendue l'emplit d'une mortelle inquiétude.

Il devint très pâle.

Et quand la baronne eut dit à la servante :

—Faites entrer ce monsieur.

Il se leva comme pour se retirer.

Mais madame de Frémilly lui dit :

—Vous pouvez rester, monsieur. C'est un ami.

A ce moment, elle remarqua sa pâleur et demanda :

—Qu'avez-vous ?

—Rien, madame.

—On dirait que vous allez vous trouver mal.

—Ce n'est rien ... un peu de fatigue peut-être. Puis l'émotion ... quand je pense à ce pauvre Jacques, si bon, si brave, mort si malheureusement !

—Vous connaissez M. Mareuil ? C'est un ami aussi de M. de Brécourt.

—Je l'ai vu une fois.

Ils ne parlèrent plus... Et bientôt on entendit des pas dans le jardin... Il y en avait plusieurs. Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Régulus n'était plus blême. Il était vert.

XII

La servante qui avait introduit Mareuil et Jacques, que Noémie suivait toujours, avait ouvert la porte du vestibule...

Elle se dirigeait vers la porte du salon et s'apprêtait à ouvrir.

Mareuil l'arrêta :

–Attendez !

Puis, se tournant vers Jacques :

–Je vais entrer seul... Je m'expliquerai mieux... Tu entreras quand je t'appellerai.

Noémie, toujours silencieuse, s'était laissée choir au fond, sur une banquette, inaperçue...

Jacques ayant d'un signe de tête acquiescé aux paroles de son ami, celui-ci se dirigea seul vers le salon, dont la bonne ouvrit la porte.

Il entra, et, tout de suite, ses yeux tombèrent sur Régulus.

–Ah ! pensa-t-il, j'ai bien fait de laisser Jacques dehors !

Il s'inclina devant madame de Frémilly, et s'adressant à Régulus, immobile et d'une lividité verdâtre de cadavre :

–Je suis heureux, monsieur, lui dit-il, de vous trouver ici ... nous allons pouvoir nous expliquer tout de suite.

–Nous expliquer ? bégaya le misérable amant de Noémie, qui ne pouvait pas prévoir ce qui allait se passer, mais qui sentait vaguement que ses affaires prenaient une mauvaise tournure.

–Oui, répéta Mareuil, nous expliquer ... car je suppose que vous avez dit à madame de Frémilly ce que vous m'avez dit à moi-même, que mon ami Jacques de Brécourt vous avait confessé qu'il avait profité du sommeil de mademoiselle de Frémilly pour commettre un acte que je me dispenserai de qualifier.

Régulus leva sur Mareuil des yeux où se lisait une épouvante.

Mais il répliqua néanmoins, assez fermement, payant d'audace.

–Oui, monsieur. Vous ne vous êtes pas trompé...

–Eh bien ! cria Mareuil, vous avez proféré là, monsieur, un odieux mensonge !

Régulus eut un sursaut violent.

Sa lividité s'accrut encore, et ses lèvres tremblèrent.

–Monsieur !

Madame de Frémilly eut un geste effaré.

Mareuil poursuivit :

–Je ne sais pas dans quel but, monsieur, vous avez menti. Mais j'affirme que vous avez menti !

–Comment le savez–vous ?... Ce n'est pas M. de Brécourt, je suppose, qui vous l'a dit ?

–Oui, fit Mareuil, vous l'avez accusé parce que vous le croyiez mort et que vous pensiez qu'il ne pourrait pas se défendre. Et vous avez commis là, monsieur, une inqualifiable infamie. Mais, je suis son ami, et je suis venu ici pour vous démasquer ! Régulus baissa la tête.

L'effroi entra dans son âme, car il sentait planer au–dessus de lui quelque chose de formidable et d'inattendu.

Il voulut cependant lutter encore :

–Je savais bien, murmura–t–il, qu'il était difficile de faire le bien ... et qu'on était récompensé du dévouement par l'ingratitude et l'injure.

En entendant ces paroles qui lui semblèrent, avec ce qu'il savait, formidables d'impudence, Mareuil, malgré son calme, ne put retenir son indignation et sa colère.

–Misérable imposteur ! cria–t–il, quel bien êtes–vous venu faire ici, et quel acte de dévouement accomplissez–vous ? Vous êtes venu calomnier votre ami !

–Adopter son fils.

–Ce n'est pas son fils !

–Mademoiselle de Frémilly, fit méchamment la bohème, avait donc eu un autre amant ?

–Mademoiselle de Frémilly, vous le savez bien, misérable, n'a pas eu d'amant... Et vous mettez le comble à votre infamie en parlant d'elle en ces termes. Mais elle est au–dessus de vos outrages, et c'est à moi que vous en rendrez raison.

–A vous ?

—A moi.

La baronne de Frémilly, livide, s'était laissée tomber sur un fauteuil à demi-morte. Elle ne pouvait que lever les mains au ciel et gémir, ne sachant que penser de cette abominable scène ... où elle voyait ainsi déchiqueter et mettre en pièces l'honneur de sa petite-fille.

—Mon Dieu, bégaya-t-elle, vous m'avez fait vivre trop longtemps !

Elle ne savait que penser et que croire.

Elle ne pouvait se mêler à cette discussion dont elle ignorait l'origine et le but, arrêter les injures sur les lèvres de ces hommes, qui, devant elle, et pour elle, ou du moins pour sa petite-fille, se menaçaient du regard, du geste et de tout leur être à la fois.

Ce Régulus avait donc menti, comme le disait M. Mareuil, et s'il avait menti, quel but poursuivait-il, quel but intéressé, obscur, abominable, sans doute ?

De quel infernal complot avaient-ils été victimes, et Jacques et sa petite-fille elle-même ?

Quel misérable en avait été l'âme, avait tout dirigé, tout conduit ?

Déjà on lui avait menti, et cet homme qu'elle avait sous les yeux le lui avait dit lui-même,—on lui avait menti quand on lui avait dit que Jacques de Brécourt avait une maîtresse, qu'il continuait de fréquenter pendant qu'il faisait la cour à Laurence, un enfant qu'il abandonnait.

Si on lui avait menti encore en lui disant qu'il s'était accusé d'avoir abusé de sa fiancée, qui devait-elle croire ?

Laurence avait été souillée, Laurence était devenue mère.

Si Jacques était innocent, quel était le coupable ?

Et comment M. Mareuil savait-il que Jacques était innocent ?

Toutes ces pensées, en tumulte, comme des flots qui se précipitent, se rencontrent, se brisent et hurlent, tourbillonnaient dans la pauvre tête de la malheureuse femme, affaiblie et endolorie par des émotions de tous genres. Et elle implorait le ciel de lui venir en aide, d'apporter un peu de lumière au milieu des noirceurs d'abîme où elle se débattait.

Dans le vestibule où attendaient Jacques et Noémie, on entendait des éclats de voix, mais on ne distinguait rien.

Et Jacques se demandait :

—Que se passe-t-il ? Qui est là ?

Il lui semblait entendre une voix d'homme alterner avec celle de son ami Mareuil.

Il y avait donc un homme dans le salon avec madame de Frémilly et Laurence, car il croyait que Laurence était là aussi.

Et quel homme ?

Qui avait le droit d'être là, d'élever la voix ?

Le séducteur peut-être, car il y avait un séducteur, puisque Laurence, Jacques le croyait maintenant, avait été mère.

A plusieurs reprises, tant il souffrait de ne rien savoir ... de supposer ce qu'il supposait, il avait été sur le point de se lever, d'aller à la porte, de la pousser et d'apparaître.

Mais il avait eu la force de se contenir.

Quant à Noémie, qui savait que Régulus était là, elle n'avait pas eu de peine à reconnaître sa voix.

Et à l'accent de cette voix elle avait deviné la peur qui secouait le misérable, et toute sa détresse.

Elle en était heureuse.

C'était le châtement qui commençait ... le châtement qu'elle achèverait, elle, si on le laissait incomplet.

Après les dernières répliques échangées entre eux, Régulus et Mareuil s'étaient avancés l'un vers l'autre, chair frémissante, le regard fulgurant.

Le bohème, ne pouvant supposer que Jacques fût vivant, et croyant ainsi que personne n'avait pu affirmer à Mareuil que M. de Brécourt ne lui avait pas dit ce qu'il prétendait avoir entendu, le bohème, disons-nous, reprit un peu d'assurance.

Il demanda, essayant de contenir la fureur qui bouillonnait en lui :

–Mais enfin, monsieur, sur quoi vous basez-vous pour me donner le démenti que vous m'avez donné ?...

J'affirme de nouveau, moi, que M. de Brécourt, qui était mon ami, m'a tenu le propos que vous niez ... et s'il ne me l'avait pas tenu, comment aurais-je pu savoir que mademoiselle de Frémilly avait été mère, moi qui n'avais pas quitté Paris, et alors que ces dames se cachaient avec le soin que vous savez, puisque c'est vous qui m'avez donné leur adresse ?

Il faut donc que quelqu'un m'ait averti, et si ce n'est pas M. de Brécourt, qui donc est-ce.

–Le coupable, répondit Mareuil.

–Quel coupable ?

–L'auteur de l'attentat.

–Qui ?

–Je ne sais pas, moi, quelque misérable comme vous.

–Moi, peut-être ?

–Je n'en sais rien.

–Moi, qui serais venu séduire mademoiselle de Frémilly ?

–Ou la violer pendant son sommeil, comme vous m'avez dit qu'elle l'avait été par Jacques de Brécourt.

–Mais Jacques pouvait approcher d'elle, tandis que moi...

–Je ne vous accuse pas, monsieur, dit Mareuil, qui ne put retenir un mouvement d'impatience. Mais le misérable, quel qu'il soit, sera bien découvert un jour. Et alors, malheur, trois fois malheur à lui !

–Il n'a pas plus rien à craindre.

–Pourquoi donc ?

–Puisqu'il est mort.

–Mort ?

–M. de Brécourt n'est-il pas mort ?

–Ah ! vous persistez à l'accuser ?

–Je ne l'accuse pas, puisqu'il s'est accusé lui-même.

–Vous persistez dans votre odieux mensonge ?

–Ce n'est pas un mensonge.

–Ah ! prenez garde...

–A quoi, monsieur ?

–Il serait temps peut-être encore de faire amende honorable, de vous repentir.

–Je n'ai à me repentir de rien. Je suis ici pour accomplir un devoir, et malgré vous je l'accomplirai. Malgré vos menaces, malgré vos injures, je ne partirai pas sans m'être acquitté de la mission de confiance et de sacrifice dont j'ai été chargé par un ami que j'ai aimé comme un frère.

Je n'abandonnerai pas, lui mort, l'enfant dont il m'avait confié la garde.

Et se tournant vers madame de Frémilly, atterrée et comme morte :

–Je suis toujours à vos ordres, madame.

C'en était trop.

Une telle audace, une telle hypocrisie firent sortir Mareuil des bornes où il s'était contenu jusqu'alors.

Il murmura :

–Vous l'aurez voulu ! Puis, allant à la porte donnant sur le vestibule, il l'ouvrit d'un grand geste.

–Viens, Jacques, dit-il.

Et Jacques entra.

XIII

La foudre tombant à ses pieds d'un ciel sans nuages eût moins étonné et moins terrifié le misérable Régulus que l'apparition de cet homme, qu'il croyait mort, et qui se présentait en justicier, prêt à lui faire rentrer dans la gorge ses abominables mensonges.

Il eut un geste comme pour fuir, mais il resta cloué à sa place, par l'épouvante autant que par la stupeur.

Madame de Frémilly s'était redressée.

M. de Brécourt vivant !

Mais Mareuil, emporté par l'élan furieux qui le secouait, ne leur laissa pas le temps de revenir de leur saisissement.

Se tournant vers Jacques.

–Viens, lui dit-il, te défendre d'un crime dont cet homme t'accuse !

Viens lui dire toi-même qu'il a menti en prétendant que tu lui en avais fait l'aveu, et vois s'il ose redire devant toi ce qu'il m'a dit à moi et ce qu'il vient de dire à madame de Frémilly : que c'était toi qui avais déshonoré sa petite-fille.

–Infamie ! dit Jacques.

Et s'adressant à Régulus, inerte et comme mort :

–Dis la vérité, misérable, dis-la, et dis-moi le nom de celui qui a commis l'acte infâme ! Nomme-moi le coupable et je te pardonnerai !

Régulus ne répondait pas.

Plus blême encore et plus livide, il semblait littéralement anéanti.

Il n'eût pas été plus défait et plus hébété s'il avait vu la terre s'ouvrir devant lui pour l'engloutir.

Jacques alla à lui, lui toucha l'épaule, et le secouant :

–Parle ! cria-t-il, parle, si tu veux mériter encore ton pardon ; car tu penses bien que cet homme doit mourir, qu'il faut qu'il meure et que je le tue !

Régulus se taisait toujours.

Jacques reprit, avec plus de violence :

–Le nom ! Je veux savoir le nom !

Régulus put enfin bégayer :

–Je ne le connais pas.

–Tu le connais, puisque tu as appris le crime, et que lui seul a pu te le dire !

Régulus secoua la tête négativement :

–Je ne le connais pas.

–Alors, pourquoi as–tu fait cela ? Pourquoi as–tu eu l'idée de m'accuser, moi ? Pourquoi voulais–tu souiller ma mémoire d'un acte odieux ? Car c'est faux, n'est–ce pas ? Tu reconnais que c'est faux ? Tu n'oserais pas soutenir devant moi que je t'ai fait cet aveu, que je t'ai chargé de reconnaître un enfant qui serait le fruit de mon crime, à moi !

Voyons, parle, accuse encore, si tu en as l'audace, ou rétracte tes mensonges ; car, je te le jure, tu ne sortiras pas vivant d'ici, et je t'immole à mes pieds comme une bête immonde et malfaisante que tu es !

Régulus resta muet.

Il n'osait pas lever les yeux. Il avait la tête basse et semblait en proie à une telle terreur qu'il eût fait pitié à ceux qui n'auraient pas su ce qu'il avait fait.

–Ah ! tu te tais, reprit Jacques, mais ton silence même te condamne !

Donc, tout était faux. Tu m'as accusé faussement, me croyant mort. Tu m'as accusé devant mon ami, devant Laurence, devant sa grand'mère.

–Laurence, dit la baronne, ne l'a pas cru.

Jacques eut un cri de joie.

–Elle ne l'a pas cru ! Elle me connaît, elle ! Elle sait que j'étais incapable de lui manquer de respect. Mais elle ignore quel est le misérable qui a abusé d'elle, qui l'a prise violemment pendant son sommeil. Et elle souffre. Et elle souffrira tant que cet homme vivra, tant qu'elle pensera que ses yeux pourront la regarder et la faire rougir. Il faut donc qu'il meure, qu'il disparaisse, et tu vas me dire qui il est !

Jacques s'était de nouveau emparé de Régulus, qu'il secouait comme on secoue une loque sans consistance, car toute énergie, toute volonté semblaient l'avoir abandonné.

Il était lâche, comme tous les criminels, et sa lâcheté se lisait sur son visage blafard, dans ses yeux hagards, qui cherchaient à fuir le regard de tous ceux qui étaient là, de ses juges.

–Parle, répéta Jacques, dis–moi son nom. A ce prix, je te pardonnerai.
Sous l'étreinte dont il l'écrasait, Régulus se redressa.

Une flamme mauvaise s'alluma en ses prunelles troubles.

–Non, fit–il d'un air de défi, je ne parlerai pas. Je ne dirai rien !

–Ah ! tu ne parleras pas !

–Non, et non !

–Tu le connais, pourtant.

–Je ne dirai rien !

–Abject drôle ! fit Jacques, c'est toi, alors, qui paieras pour lui.

C'est toi qui supporteras le châtement de son crime !

–Vous me tuerez si vous voulez, je ne parlerai pas !

–C'est moi, alors, fit Noémie, ouvrant la porte, qui parlerai !

Régulus jeta un cri sourd :

–Noémie !

–Oui, Noémie, qui sort de terre, comme celui que tu croyais mort.

Noémie, que tu croyais bien ne plus revoir, qui était là, derrière la porte, qui entendait tout, et qui vient parler, elle, puisque tu ne veux rien dire !

A cette apparition inattendue, il y eut dans le salon un émoi.

Madame de Frémilly avait reconnu la femme qu'elle avait chassée, et n'avait pu s'empêcher de dire :

–Cette femme !

Mareuil, Jacques ignoraient qui elle était. Il leur semblait seulement l'avoir aperçue derrière eux, mais ils sentaient qu'elle était là pour quelque chose et qu'elle allait remplir son rôle dans la scène dramatique qui se jouait devant eux.

Et ils attendirent qu'elle s'expliquât.

Ils ne furent pas longs à comprendre.

Tout de suite, Noémie alla vers Jacques de Brécourt :

–Vous cherchez, dit–elle, le misérable qui a flétri, pendant son sommeil, l'innocence de mademoiselle de Frémilly ?

Elle montra Régulus, hébété et blafard, et dit :

–Vous l'avez devant vous.

–Lui !

–Lui. Il m'a tout avoué.

Régulus fit un geste, comme pour se jeter sur son ancienne maîtresse,

renfoncer dans sa gorge les accusations qui allaient en sortir et achever de le perdre.

Mais celle-ci l'écarta dédaigneusement.

–Ah ! tu ne m'empêcheras pas de parler ! Tu ne m'empêcheras pas de tout dire ! Je t'avais prévenu que j'aurais mon heure, Régulus Boulard.

L'heure est venue, et c'est moi qui te tiens, maintenant. Je me venge aussi, et je venge mon fils !

Oui, messieurs, oui, madame, ajouta-t-elle en s'adressant tour à tour à Jacques, à Mareuil et à madame de Frémilly, ce coupable que vous cherchiez, qui a mérité cent fois la mort, c'est lui ! C'est lui, une nuit, dans le château de Marconnay, où vous l'aviez accueilli, qui, voyant au fond d'un couloir venir mademoiselle de Frémilly, en chemise, endormie d'un sommeil somnambulique, s'est précipité sur elle, l'a saisie, et qui, le lendemain, s'est vanté devant moi de son exploit !

–Assez ! fit Jacques de Brécourt, que tordait une atroce souffrance.

Puis, allant à Régulus :

–Je vais te tuer !

Le misérable ne broncha pas.

Il ne niait plus. Il ne se défendait pas.

Il voyait tout perdu, toute sa fortune croulée.

Et il semblait jouir de son infamie et des souffrances qu'elle avait causées et qu'elle causait encore autour de lui.

–Je vais te tuer ! répéta Jacques, sur qui il produisait une impression d'intraduisible dégoût. Oui, je vais te tuer, puisque c'est toi l'être infâme !

Régulus dressa la tête.

Il semblait que plus l'horreur s'épaississait autour de lui, plus il reprenait d'audace.

Il murmura :

–Je suis à vos ordres !

–Non, dit Mareuil, aux miens. C'est à moi que tu appartiens. C'est à moi que tu as menti le premier !

Il se tourna vers Jacques :

–Si je le manque, tu l'achèveras.

Jacques voulut protester.

Mareuil n'entendit rien.

–Il est à moi, dit–il.

Et s'adressant à Régulus :

–En route, drôle !

–Monsieur !

–Marche, ou je vais te sortir par les oreilles !

Il le fit passer devant lui et le suivit.

Madame de Frémilly semblait avoir été le jouet d'un horrible cauchemar.

Elle n'avait plus la notion nette de ce qui se passait.

Quand Mareuil et Régulus furent partis, Noémie tomba à ses pieds et aux pieds de Jacques.

–Vous ne me pardonnerez jamais, dit–elle, car vous ne savez pas encore qui je suis. C'est moi, misérable femme, qui suis la cause de tous vos malheurs. C'est moi, qui me suis présentée chez madame de Frémilly, envoyée par cet homme, pour lui dire que j'étais votre maîtresse, que vous m'aviez abandonnée sans ressources, avec un enfant, et qui ai montré à madame de Frémilly, comme preuve de ce que j'avançais, une photographie.

–Une photographie ?

–Faites par cet homme, avec une photographie de vous qu'il avait volée et qui lui a servi pour fabriquer une image où vous êtes représenté avec moi, donnant la main à un petit enfant, à mon fils.

–Et j'ai cru cela ! dit madame de Frémilly.

–Et c'est pour cela, fit Jacques, que vous m'avez chassé !

–Je voulais le bonheur de ma petite–fille.

–Et vous avez fait son malheur et le mien !

–Je ne m'en repentirai jamais assez. Mais qui aurait pu croire que de pareilles monstruosité fussent possibles ?

–Oui, fit Jacques, se tournant vers Noémie, mais sans colère et presque doucement, pourquoi avez–vous fait cela ?

–Ce n'est pas moi, c'est cet homme. Il était mon amant. J'étais terrorisée par lui. J'avais peur pour mon fils, qu'il martyrisait, et je n'ai pas osé lui désobéir.

–Et lui, pourquoi me voulait–il du mal ?

–Il vous haïssait.

Il y eut un silence.

Jacques et madame de Frémilly étaient terrifiés par la profondeur de cette infamie, qui leur donnait le vertige.

Noémie avait dans la gorge des sanglots qu'elle contenait.

–Je suis une misérable, dit-elle, une infâme, et vous me maudissez !

–Je vous plains, dit Jacques.

–Vous ne me pardonnerez jamais.

–Peut-être, murmura-t-il.

Il regardait autour de lui, comme s'il cherchait quelqu'un.

Madame de Frémilly comprit la signification de ce regard inquiet.

–C'est Laurence, dit-elle, que vous voulez voir ? Je vais la chercher.

Et elle sortit.

Noémie frappa de son front le tapis.

–Pardon, bégayait-elle, pardon !

Jacques ne l'écoutait pas.

Il pensait à Laurence qu'il allait voir, qui allait entrer, à Laurence qui n'avait pas cru à l'infâme accusation, qui avait pleuré sa mort et qui n'avait pas cessé de l'aimer !

Et il restait, les yeux fixés sur la porte par laquelle elle allait entrer, comme en extase.

A ce moment, Noémie lui prit la main pour l'embrasser.

Alors seulement il la regarda, et, ému de compassion :

–Relevez-vous, pauvre femme, dit-il.

–Vous m'avez pardonné ? fit Noémie avec une exclamation de joie.

–Je ne vous en veux plus, dit Jacques, tout à sa vision.

Et il tressaillit longuement, car il venait de voir la porte tourner sur ses gonds.

XIV

Quand la baronne de Frémilly vint dire à sa petite-fille, depuis longtemps enfermée en sa chambre, et qui n'avait rien entendu des allées et venues qui s'étaient produites en bas, que Jacques de Brécourt était vivant et qu'il était là, elle resta tellement saisie qu'elle faillit s'évanouir.

Elle répéta à plusieurs reprises, comme si elle ne comprenait pas le sens des mots qu'elle prononçait :

–Jacques vivant ! Jacques !

–Il t'attend, dit la grand'mère. Il veut te voir.

–Me voir ! répéta Laurence.

Et un grand frisson la traversa.

Puis tout de suite :

–Jamais ! jamais, je ne reparaitrai maintenant devant lui !

Elle répéta encore, comme inconsciente :

–Jacques vivant !

–Il sait tout, dit la baronne. Il sait qu'il n'a rien à te reprocher, que tu as été victime, ma pauvre enfant, d'un véritable crime.

Et moi aussi, fit la grand'mère, avec de profonds soupirs, je sais tout maintenant, et j'ai à te demander pardon de mes soupçons injurieux, de ma dureté, de ma cruauté même.

Et se jetant dans ses bras :

–Ma pauvre enfant ! ma pauvre enfant ! Comme tu as été malheureuse !

Mais tout peut se réparer encore. Viens !

Elle cherchait à entraîner la jeune fille.

Mais celle-ci résista.

–Non, grand'mère. Je préfère ne pas le voir.

–Pourquoi ?

–Je souffrirais trop.

–Tu l'aimes toujours !

–Hélas ! Je l'aime, et je suis indigne de lui. Je suis mère, et jamais il n'oubliera...

–Si, peut-être, quand l'autre sera mort.

Laurence sursauta.

–Le criminel ?

Et aussitôt :

–On le connaît donc ?

Madame de Frémilly inclina la tête sans répondre.

–On le connaît ?

–Il était ici tout à l'heure.

–Dans la maison ? Et vous l'avez, grand'mère, laissé partir ?

–Il est parti avec M. Mareuil. Ils vont se battre.

–Se battre ! Et Jacques sait ?...

–Jacques sait tout. Il était là.

–Grand Dieu ! Et ce misérable, je le connais, grand'mère ?

–Tu l'as vu.

–Je l'ai vu. Et c'est pendant mon sommeil ?...

–C'est pendant ton sommeil, une nuit, là-bas, à Marconnay.

Laurence tressaillit violemment.

–Je sais, grand'mère, je sais. J'en ai eu le soupçon. C'est ce misérable qui est venu avec l'enfant !

–Oui, c'est lui, un ami de Jacques.

–Et ce n'était pas vrai ?

–C'était un odieux mensonge.

–Et la photographie ?

–Mensonge, imposture, comme tout le reste !

–Ah ! s'écria Laurence, je n'ai jamais douté de lui, moi !

–C'est vrai. Que n'ai-je, ma pauvre enfant, partagé ta confiance ! Bien des douleurs nous eussent été épargnées. Mais c'est moi, vois-tu, c'est moi, avec ma défiance des hommes, ma promptitude à croire le mal quand il s'agit d'eux, qui ai fait ton malheur. Mais Jacques t'attend. Il est malheureux. Il souffre. Tu ne veux donc pas le voir, lui dire un mot d'espoir ?

–Que pouvons-nous espérer maintenant tous les deux ?

–L'oubli peut-être. Viens !

Laurence se laissa entraîner.

Quand elle vit Jacques, car c'est lui seul qu'elle vit tout d'abord, elle ne fit pas attention à Noémie, quand elle vit Jacques, ses bras instinctivement se tendirent vers lui. Et le jeune homme s'y précipita.

–Laurence !

–Jacques ! vivant !

–Oui, vivant, miraculeusement sauvé, pour t'aimer !

–Pour m'aimer ?

–Pour t'aimer à jamais !

Laurence secoua la tête douloureusement.

–Pouvons–nous, dit–elle, nous aimer encore ? Un enfant nous sépare !

–Cet enfant, dit Noémie, je l'emporterai. Je l'élèverai avec le mien.

Vous ne le verrez plus.

Laurence semblait ne pas avoir entendu.

–Un enfant, répéta–t–elle, puis le souvenir d'un homme odieux.

–Cet homme, dit Jacques, ne sera plus demain. S'il échappe aux coups de mon ami, c'est moi qui le tuerai, car je ne veux pas qu'il vive !

–Tu vois, fit Laurence, s'il vivait, tu ne pourrais pas m'aimer. Tu penserais toujours...

–Lui mort, l'oubli viendra.

–Et si tu te faisais illusion ?

–Comment ?

–Si tu n'oubliais pas ? Si un jour je devenais pour toi, avec le souvenir de l'outrage subi, un objet d'horreur !

–Un objet d'horreur, toi !

–Qui sait ?

–Jamais, fit ardemment Jacques. Jamais je n'ai cessé de t'aimer. Jamais je ne cesserai de t'adorer. Tu peux croire en moi, Laurence, en mon affection sans bornes.

La jeune fille ne répondait pas.

Elle restait soucieuse.

Une ombre voilait la lumière de ses beaux yeux.

–Je voulais, dit–elle, je l'avais dit à grand'mère, me retirer dans un couvent. Je vais y passer un an.

–Sans me voir ?

–Sans voir personne, à prier et à me purifier d'une involontaire souillure, et au bout de cette année, Jacques, si vos sentiments n'ont pas changé, si l'oubli est venu pour vous et a apporté en votre cœur une paix que ne pourra plus troubler le passé, eh bien ! je serai à vous, je serai à vous avec bonheur et pour toujours. Si, ce délai écoulé, je ne vous revois pas, c'est que tout sera fini et je rentrerai dans mon cloître pour n'en plus sortir. Telle est ma volonté. Et si vous m'aimez véritablement, vous n'essayeriez pas de la combattre. Je partirai demain.

Laurence tendit la main à son fiancé.

Et celui-ci la saisit avec emportement pour la couvrir de baiser éperdus.

–Séparés encore !

Il suppliait.

Et c'est à peine s'il put prononcer ces paroles :

–Dans un an donc.

–Puis, surmontant son chagrin, il ajouta d'une voix plus raffermie :

–Dans un an vous me retrouverez tel que je suis, Laurence, vous aimant toujours.

La jeune fille allait se retirer.

Mais Noémie se jeta à genoux devant elle.

–Et moi, mademoiselle, partirez-vous sans m'avoir pardonné ?

Laurence la regarda, la reconnut.

Un sourire effleura ses lèvres.

–Il n'est pas de faute, prononça-t-elle, qu'un repentir sincère n'efface.

Et elle passa.

* * * * *

Six mois à peine s'étaient écoulés depuis cette scène émouvante.

Régulus Boulard était mort, tué par Mareuil dans un duel à vingt-cinq pas. Et son fils, l'enfant de son crime, venu avant terme et à peine viable, l'avait suivi, quelques jours après, dans la tombe.

Il ne restait plus, de l'odieux passé, qu'un souvenir de cauchemar dont on s'est enfin réveillé.

Jacques, plus épris encore depuis qu'il avait revu Laurence, ne restait pas un jour sans venir rendre visite à la baronne de Frémilly, qui était venue se

fixer à Paris dans l'appartement où étaient nés, où s'étaient épanouis son amour et celui de Laurence, où ils avaient connu, tous les deux, des joies inoubliables, et, tous les jours, il demandait si Laurence n'allait pas revenir.

–Un an, disait-il, c'est bien long !

Et la grand'mère, devenue la meilleure amie du jeune homme, qu'elle avait si mal jugé, et son plus fidèle confident, souriait malicieusement.

Il était évident qu'elle savait quelque chose, mais elle ne voulait pas laisser échapper son secret.

Dans son impatience, Jacques laissait parfois éclater des paroles de colère.

–Elle ne m'aime pas ! s'écriait-il. Si elle m'aimait, elle reviendrait.

Rien ne l'oblige à demeurer là-bas. Elle n'a pas fait de vœux. Et elle sait bien que je ne pense plus qu'à elle, qu'à elle seule, et que je l'aime comme je ne l'avais jamais aimée encore. Ne le lui avez-vous pas dit, grand'mère ?

–Je le lui ai répété cent fois.

–Et qu'a-t-elle répondu ? Elle ne vous croit pas, peut-être ? Elle croit que nous mentons tous les deux ?

–Elle ne m'a rien dit.

–Et elle prétend m'aimer !

–Je suis certaine qu'elle vous aime, Jacques.

–Et il faut attendre.

Mais moi je ne puis plus attendre. Je languis et je me meurs. Si elle tarde encore, je ne serai plus. Si je pouvais la voir, seulement ! Mais où est-elle ? Je ne le sais même pas. Elle n'a pas voulu me le dire.

Tel était le thème habituel des conversations de Jacques de Brécourt avec madame de Frémilly.

Mais, un jour, après une courte absence de la baronne, qui avait sans doute été voir sa petite-fille, comme Jacques faisait entendre des plaintes plus amères encore, madame de Frémilly, qui souriait plus malignement, alla, sans mot, ouvrir une porte, et Laurence parut.

Oh ! l'explosion de tendresse et de joie !

–Tu vois que te t'aime, ingrat, fit la jeune fille, puisque me voici, et que moi-même je n'ai pas pu attendre le délai que je m'étais fixé ; et toi, m'aimeras-tu ?

–Jusqu'à la mort ! affirma Jacques.

Et ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

Quinze jours après ils étaient mariés et heureux.

Noémie et son fils, recueillis par la baronne, sont allés vivre au château de Marconnay.

FIN

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)